

Orphée : poème (2e édition,  
revue et corrigée) / Louis de  
Launay,... ; avec une préface  
par Sullyprudhomme

Launay, Louis de (1860-1938). Auteur du texte. Orphée : poème (2e édition, revue et corrigée) / Louis de Launay,... ; avec une préface par Sullyprudhomme. 1922.

**1/** Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUEZ ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

**2/** Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

**3/** Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

**4/** Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

**5/** Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

**6/** L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment possible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

**7/** Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter  
[utilisation.commerciale@bnf.fr](mailto:utilisation.commerciale@bnf.fr).

LOUIS DE LAUNAY  
DE L'ACADEMIE DES SCIENCES

# ORPHÉE

POÈME

AVEC UNE PRÉFACE PAR SULLY-PRUDHOMME

DEUXIÈME ÉDITION, REVUE ET CORRIGÉE



PARIS  
 JOUVE & C<sup>ie</sup>, ÉDITEURS  
 15, rue Racine, 15

—  
1922

# ORPHÉE



~~2737~~

80 Y  
e

12368

## DU MÊME AUTEUR

---

### POÉSIE

**Crépuscules et nocturnes**, par Paul de Nay. Plon, 1908.

**Adam**, par Paul de Nay. Jouve, 1913.

### ROMAN

**L'envers d'un crime**. Dentu, 1889.

### HISTOIRE ET ÉCONOMIE POLITIQUE

**L'or dans le monde**. A. Colin, 1907.

**La conquête minérale**. Flammarion, 1908.

**France-Allemagne**. A. Colin, 1917.

**Qualités à acquérir**. Payot, 1918.

**Problèmes économiques d'après-guerre**. A. Colin, 1919.

**Une Famille de la Bourgeoisie Parisienne pendant la Révolution**. Perrin, 1922.

### PHILOSOPHIE SCIENTIFIQUE

**La science géologique**. A. Colin, 1905.

**Histoire de la Terre**. Flammarion, 1907.

**Descartes**. Payot, 1922.

### ÉTUDES SUR L'ORIENT

**Chez les Grecs de Turquie**. Cornély, 1897.

**La Bulgarie d'hier et de demain**. Hachette, 1907.

**La Turquie que l'on voit**. Hachette, 1913.

---

LOUIS DE LAUNAY  
DE L'ACADEMIE DES SCIENCES

# ORPHÉE

POÈME

AVEC UNE PRÉFACE PAR SULLY-PRUDHOMME

DEUXIÈME ÉDITION, REVUE ET CORRIGÉE



PARIS  
 JOUVE & C<sup>ie</sup>, ÉDITEURS  
 15, rue Racine, 15

—  
1922



## PRÉFACE

PAR SULLY PRUDHOMME (1)

MON CHER CONFRÈRE,



E vous dois plus d'un remerciement. Votre poème *Orphée*, dont vous m'avez communiqué les épreuves, ne m'a pas seulement procuré une jouissance d'art, il m'a fait réfléchir avec fruit aux plus hauts problèmes de la destinée terrestre.

Je serai bref sur les qualités techniques de cet

1. Quand parut la première édition de ce livre, le grand poète Sully Prudhomme voulut bien l'honorer de la préface suivante. L'approbation d'un tel maître est une gloire pour l'apprenti qui restera toujours fier et reconnaissant de l'avoir reçue. Cette préface est désormais inséparable du poème pour

important ouvrage; vous connaissez ma fidélité ombrageuse aux règles fondamentales de la versification, règles dictées par l'oreille et consacrées par une tradition séculaire, par la gloire des maîtres qui les ont observées; vous les respectez après eux comme je le fais moi-même. Votre discipline d'artiste flatte trop par là mes plus chères préférences pour qu'il ne me soit pas difficile de juger impartialement la facture de vos vers. En outre, j'y reconnaiss, parmi de précieuses qualités, çà et là les traces d'un défaut qui rencontre en moi une indulgence intéressée, car il m'a été reproché dès mes débuts. On s'est plaint d'une excessive plénitude qui tend certains de mes vers au préjudice de la souplesse; ce défaut procède d'une instinctive horreur de la cheville; c'est mon excuse. Que ce soit aussi la vôtre; je vous la prête d'autant plus volontiers que je cherche en vous un complice dont je me ferais honneur, car votre vers est plein de sens, il en regorge, et

lequel elle a été écrite. Le lecteur doit cependant être averti pour ne pas se laisser troubler par quelques discordances apparentes. Les magnifiques pages qu'il va lire ne sont pas et ne pouvaient être, venant d'un tel penseur, un simple commentaire d'Orphée; et il faut y voir aussi l'énoncé d'une doctrine métaphysique personnelle à propos d'Orphée.

pour cause : vous êtes, ne vous en cachez pas, un savant. La pensée vous est habituelle ; vous avez pour fonction officielle de substituer autant que possible des idées soit abstraites, soit générales aux perceptions concrètes, de sacrifier la possession des formes éphémères par les sens à la découverte des lois permanentes par l'intelligence.

Aussi n'est-ce pas sans étonnement que j'ai vu abonder les images dans votre poème. Il révèle en vous deux aptitudes mentales opposées qu'il ne doit pas être aisé de concilier. Comment votre penchant professionnel aux définitions a-t-il pu s'accorder avec le naïf expédient des comparaisons, propre à la poésie ? Comment votre cerveau a-t-il pu sécréter, ainsi que dirait Taine, simultanément et avec la même spontanéité des concepts et des images ? On ne voit pas, dans le même pré qui les nourrit, se côtoyer un troupeau maigre aux toisons pauvres et un troupeau gras aux toisons luxuriantes. Je crains que vous n'ayez pas sans luttes intestines, douloureuses peut-être, gouverné de pair vos deux bergeries si disparates. Quoi qu'il en soit, mon cher frère, chez vous, Dieu merci, le savant n'a pas étouffé le poète ; il l'a plutôt servi, car il a modernisé en lui l'inspi-

ration sous un légendaire symbole emprunté à la Grèce.

Dans le dernier paragraphe de l'introduction où vous avez cru, par excès de modestie, devoir expliquer la pensée de votre ouvrage au lecteur qui, rassurez-vous, l'eût sans secours parfaitement comprise, je relève la phrase suivante : *Chemin faisant, l'humanité poursuit les formes changeantes de ce qu'elle croit le bonheur; ces variations de l'humanité j'ai tenté de les incarner en un homme plus vraiment homme que les autres parce qu'il est poète.* C'est-à-dire, si je vous entendis bien, un homme réunissant en lui au plus haut degré les caractères distinctifs de l'espèce humaine. Voilà, certes, du poète une définition qui ne peut manquer de vous faire beaucoup d'amis, car elle flatte de nombreux rimeurs qui se décernent ce titre. Si plus d'un l'usurpe, il en est qui le méritent par l'habileté et la richesse de leur langage rythmique et par d'autres qualités d'ordre plus élevé encore. Ceux-là mêmes, les poètes proprement dits, sont-ils en réalité plus vraiment hommes que toute autre élite de l'espèce humaine, que les saints, les héros et les savants de génie, que les Marc-Aurèle, les Vincenç de Paul, les Léonidas,

---

les d'Assas, les Newton et les Pasteur par exemple! Peut-être par ces lignes flatteuses vous êtes-vous simplement acquitté d'un devoir de politesse envers vos nouveaux confrères. Peut-être aussi à votre insu n'avez vous pas échappé à la fascination qu'exerce un voyage aérien à travers les nues au gré des vents sur le piéton qui n'apprécie plus la solidité du sol fécond, et que l'azur attire. Plus d'une carrière nouvelle, en effet, nous semble préférable à la nôtre, dont nous connaissons les limites et les inconvénients. Je vous comprends à merveille, car il m'arrive aussi de faire l'école buissonnière, mais au rebours de vous et avec moins de bagage, de rôder sur les terres où les chasseurs de la vérité la poursuivent et, bien que je doive humblement me contenter de compter les pièces inscrites au tableau, je me sens quelque peu grandi par ma seule curiosité, car aimer le vrai, y tendre, c'est encore une manière de se rendre plus homme qu'on n'était quand on se résignait à l'ignorance. C'en est une autre encore, et la plus méritoire, de sacrifier son bien-être, sa sécurité même, au soulagement des misères d'autrui, de braver la mort pour servir un idéal de vie.

Votre *Orphée* en témoigne superbement. Mais par là ne se montre-t-il pas plus que poète ? Ne l'est-on qu'à si haut prix, qu'à la condition de rassembler en soi tous les caractères qui distinguent au degré le plus élevé l'homme des autres vivants ? Hélas ! mon cher confrère, vous avez dû, pour simplifier le point de vue et éluder l'embarrassante complexité du magnifique sujet que vous traitiez, prêter à votre héros cette intégrale perfection, mais il se pourrait que vous eussiez fait au poète la part trop belle, au détriment de ses rivaux en dignité. L'histoire littéraire ne permet malheureusement pas d'affirmer que chez lui le génie soit solidaire de la conduite. Il l'est, du moins, de la conscience morale : un homme qui se plaint dans le vice, qui ne se reproche jamais ses chutes, qui ne tente jamais rien pour s'en relever, oh ! à coup sûr celui-là n'est pas poète. Mais participer des faiblesses humaines, c'est communier davantage avec ses semblables et, si l'on ne cède à ces faiblesses qu'à regret, en se désavouant, c'est choir en battant de l'aile et par là stimuler en eux le souci de la valeur morale, c'est donc faire par excellence œuvre de poète. On n'aspire que d'en bas ; or aspirer, je l'ai de mon mieux démontré ailleurs,

est la fonction essentielle du poète sur la terre.

Là-dessus nous nous rencontrons tout à fait, et je m'aperçois trop tard que nous ne nous sommes, au fond, jamais séparés, mais que j'ai trop strictement interprété votre formule. Il y a, en effet, de l'animal chez l'homme et même, puisqu'il est dans notre monde le terme suprême de l'évolution organique, sa définition complète doit en impliquer tous les stades, et ne pas seulement compor-ter les caractères qui spécifient le dernier, qu'il y représente.

Ici, pour me rendre compte de la position que vous avez prise sur le champ de bataille des sys-tèmes en concevant votre poème, je suis obligé de risquer une excursion sur un terrain que j'usurpe ; vous voudrez bien y redresser mes faux pas et retenir seulement la direction générale que j'y suivrai.

Pour le savant exclusivement déterministe, l'homme représente sur la planète la dernière en date et la plus complexe manifestation de la vie ; il en est, en outre, la plus haute pour le philo-sophe spiritualiste, laïque ou prêtre, qui croit au libre arbitre, condition et principe de toute *élé-vation et sans lequel ce mot n'a moralement*

aucun sens. Mais qu'est-ce que la vie ? Je n'en sais rien, ni vous non plus, n'est-ce pas ? Aux yeux du savant pressé de conclure, c'est une manifestation spéciale de l'énergie, au même titre que la chaleur, l'électricité, la lumière, la cohésion, l'affinité, en un mot tous les modes de l'énergie soit physiques, soit chimiques, et pour lui, tout comme ces modes dont la diversité n'est qu'apparente, subjective, la vie est réductible au mode purement mécanique, dont la gravitation est le type. Les admirables résultats obtenus par la physique mathématique excusent la témérité de cette conclusion anticipée. Aux yeux du savant plus timide, mais peut-être plus correct, qui pour se prononcer ne se fie qu'aux démonstrations expérimentales, la vie, en attendant que la réduction présumée soit vérifiée par la science future, demeure un mode inconnu de l'énergie. Le monde organique (extrêmement complexe, puisqu'il intéresse à la fois la morphologie, la physiologie et la psychologie) prend le point de départ de son développement dans les constructions cristallines, où il est à peine discernable du monde purement mécanique, mais il s'en distingue avec netteté, du moins en appa-

rence, dans la première cellule végétale. Il semble bien s'en distinguer toujours davantage en ce qu'il détermine des formes susceptibles de fonctions qu'elles mettent en relation avec leur milieu, les entretiennent, les reproduisent et vont se spécialisant de plus en plus pour un travail de plus en plus compliqué et divisé. Ainsi la biologie et la morphologie, comme en témoignent le scalpel et la loupe de l'anatomiste, sont solidaires et parallèles, et, au moment présent de l'évolution terrestre, c'est dans la forme humaine que ce mode de l'énergie offre l'organisation la plus spécialisée, la plus complexe et la plus harmonique à la fois. Enfin, aux yeux du spiritualiste, la vie est essentiellement irréductible au mode mécanique de l'énergie, et, en particulier, la vie psychique a son substratum fondamentalement distinct de celui de la pesanteur.

Dans laquelle de ces trois catégories de penseurs convient-il de vous ranger ?

J'incline tout d'abord à croire que vous n'appartenez pas à la dernière : la logique, en effet, suffit à en réfuter la doctrine, car une distinction qui serait essentielle et radicale entre le substratum psychique et le substratum physique serait par

là-même incompatible avec leur communication constatée par l'expérience dans le phénomène psycho-physique de l'effort musculaire voulu. D'autre part, l'esprit scientifique, si, comme je n'en doute pas, vous y restez scrupuleusement fidèle en tant que savant, vous tient en dehors de la première catégorie, car, dans l'explication des phénomènes, fût-ce même pour satisfaire le désir très légitime en soi d'en rendre compte par le moins possible de principes et de lois, vous ne vous reconnaissiez pas le droit d'affirmer l'unité, encore problématique, de leur cause, avant que l'observation externe ou interne qui témoigne de leur diversité ait été convaincue d'illusion. Je me plaît donc à vous ranger dans la seconde catégorie, celle des savants, à mon avis, les plus circonspects, qui s'abstiennent des conclusions précipitées.

Mais le savant n'est pas tout l'homme, il n'en est qu'une part. L'autre part, celle que représentent, par exemple, le père de famille, le citoyen, celle que réclame la vie pratique et sociale, celle-là se reconnaît des devoirs spéciaux, une destinée propre qui n'est plus la recherche de la vérité pour elle-même et qui toutefois en requiert la

possession pour s'accomplir. Or la science positive est loin encore de pouvoir résoudre toutes les questions que soulève l'exercice normal de cette seconde vie accolée à la vie tout intellectuelle du savant. Si donc la science positive est la seule source de la vérité, voilà ce père de famille, ce citoyen mis en demeure d'agir avant d'être en état de délibérer et d'assigner à ses actes une direction et un but rationnels, en un mot de se conduire à l'aveugle. Reprendra-t-il pour son propre usage la tentative colossale d'Auguste Comte, qui s'est cru obligé, pour vivre en homme, de commencer par reconstruire dans un ordre hiérarchique l'édifice des sciences étage par étage pour asseoir, au sommet, sur le dernier, la morale, la politique et la religion ? Sa vie n'y suffirait pas et pendant ce temps-là toutes ses affaires les plus urgentes chômeraient, l'éducation de ses enfants, leur établissement, l'exercice de ses droits électoraux ; toute sa vie sociale et politique, en train de s'éclairer, demeurerait suspendue. Heureusement les choses se passent en réalité d'une manière plus expéditive. Une sorte de révélation intime et immédiate supplée chez l'homme, par hérédité peut-être, la connaissance réfléchie, la conquête

laborieuse du vrai pour permettre au savant de remplir, à son foyer et dans la cité, les fonctions morales sans lesquelles se suiciderait peu à peu le genre humain et se dissoudraient les liens qui font les peuples. De là vient que, en dépit de sa croyance au déterminisme, exclusif du libre arbitre, le savant admire et s'indigne avec une naïveté touchante par un acte de foi implicite et spontané dans ce même libre arbitre que de tels sentiments supposent. Quand il essaie de les concilier avec le déterminisme, il ne fait que les travestir et détourner habilement le sens consacré des mots qui les signifient.

Assurément l'activité libre n'est pas représentable dans l'esprit humain, car elle est métaphysique, au même titre que la force mécanique dont l'effet dans l'espace est seul susceptible de représentation mentale, dont la nature intime ne saurait l'être. L'homme, en effet, ne peut pas se représenter tout ce dont il a conscience. Descartes a conscience qu'il *est* en tant qu'il pense, mais non pas de ce qu'il *est*; s'il l'avait, la question de l'existence et de la nature de l'âme ne se fût même pas posée. L'esprit humain dès qu'il veut passer de la conscience de l'acte libre à l'idée adéquate, à la

définition de cet acte, n'engendre que l'absurde. Cependant l'idée n'en est pas plus contradictoire que celle de la genèse du processus universel dont vous reconnaissiez l'existence réelle sous le nom d'évolution. Ce processus, en effet, a commencé ou n'a pas eu de commencement. Or ni l'un ni l'autre cas de cette alternative n'est admissible par la raison humaine ; Kant l'a péremptoirement démontré. L'existence du processus universel n'en est pas moins incontestable. Remarquons que dans le premier cas il agit conformément à la définition de l'acte libre, car il a dû succéder spontanément à un antécédent en parfait équilibre, au repos absolu. De même l'infiniment petit, dont la physique mathématique tire un si utile parti, n'a pas de représentation adéquate dans l'esprit humain, car il a pour condition de n'être ni grandeur (n'étant pas susceptible de diminution) ni néant de grandeur (étant distinct de zéro). Il n'en existe pas moins. Le mathématicien ne se le représente que par un équivalent concevable, en y substituant la décroissance indéfinie, ce qui le destitue de l'existence présente, de la réalisation. Bien qu'inintelligible à l'homme, l'infiniment petit n'en existe pas moins ; il existe au même

titre que le devenir, dont il est l'expression mathématique : il est la grandeur en formation. J'ajouterai à ce plaidoyer trop succinct en faveur du libre arbitre un dernier argument qui me paraît digne d'attention. Admettons que le déterminisme intégral soit la loi de tous les événements, que tout dans l'univers soit nécessité, l'idée de l'acte libre est donc une illusion. Mais, s'il en est ainsi, comment a pu se former cette idée ? Où a-t-elle pu puiser de quoi, sinon représenter, du moins simuler la non-nécessité ? Une idée, en effet, doit avoir quelque chose de commun avec ce qu'elle signifie pour remplir sa fonction d'idée. Je n'ai pas ici la place requise pour développer cet argument comme il le faudrait ; je le livre, tel quel, à votre méditation et me borne à en conclure que si l'activité libre, la non-nécessité n'est pas actuellement réalisée dans l'univers, il s'y trouve de quoi la réaliser, sinon manqueraient les éléments requis pour en composer l'image même illusoire.

Quelle que soit la valeur des considérations précédentes en faveur du libre arbitre, elles me touchent et m'induisent à différer le sacrifice d'une croyance qui est le fondement de la responsabilité morale et de la dignité.

Me voilà de trop loin ramené à votre poème : la réalisation progressive du libre arbitre, son éclosion et ses laborieux empiètements sur l'instinct avant de le supplanter enfin dans l'activité psychique de l'homme, tel en est précisément le sujet philosophique. Mais vous avez pris soin, dans votre introduction, d'avertir le lecteur que cette donnée, sans être une pure fiction, n'entraîne cependant pas la certitude, car chez vous le savant n'a pas cru devoir se faire le complice du poète ; il lui accorde seulement que c'est une illusion bienfaisante, un facteur essentiel du développement moral dans la vie humaine et que se croire libre, accepter les conséquences de cette croyance, c'est-à-dire les devoirs qui en découlent et les remplir, c'est encore, par la satisfaction intime qu'on y trouve, se forger l'idéal de bonheur le plus favorable à l'harmonie sociale et le moins décevant. Tout en reconnaissant que, dans l'état présent de la science positive et dans les conditions qui vous sont imposées par le dogme du déterminisme, indispensable à son avancement, vous prenez une position logique et partant irréprochable, je ne puis m'empêcher de regretter que vous ayez, en

vous y cantonnant, refusé à votre belle conception de la destinée humaine le bénéfice de pouvoir être donnée non pour une vraisemblance, mais pour une vérité. Combien votre poème eût acquis par là plus d'autorité sur la conscience du lecteur et combien l'influence en eût été plus puissante et plus profonde sur la moralité ! Il eût été en droit de considérer le progrès de l'évolution terrestre, non pas seulement comme une complexité croissante de l'organisation de la vie, mais bien aussi comme une tendance de la vie vers une perfection qui *l'élève*. Ce mot eût pris un sens qu'une évolution tenue pour entièrement nécessaire est impuissante à lui conférer.

Quoiqu'il en soit, votre œuvre est belle et je l'admire. Elle dégage de l'écheveau si embrouillé des événements dont se compose le tissu ensanglé de l'histoire, le fil recteur qui, dans la main d'Orphée, représentant symbolique de l'humanité, la dirige, à travers mille vicissitudes, vers le but où elle aspire, vers son entière émancipation de ses origines bestiales. Je ne saurais trop vous louer de l'heureux choix et de l'habile emploi que vous avez su faire du mythe grec qui a servi de canevas au développement de votre thèse. Ce mythe vous a fourni les aventures et

les paysages qui animent et colorent le récit, de sorte que vous avez réussi à couvrir d'un voile à la fois brillant et transparent, d'une forme concrète en un mot, un édifice abstrait et sévère construit solidement par la pensée. Vous avez ainsi composé un poème philosophique où les écueils du genre sont si adroitemment évités qu'il se fait lire sans qu'on songe à lui appliquer ce qualificatif redoutable. Vous philosophez sans qu'on s'en aperçoive : c'est le plus précieux éloge que vous en pouviez recueillir. J'avoue que j'y ai senti une leçon, car le genre philosophique n'est pas en poésie celui que je puisse me flatter d'avoir mis en honneur et d'avoir fait aimer. Je n'ai pas besoin de souhaiter le succès à votre ouvrage : il obtiendra le seul dont votre fierté soit jalouse : je veux dire la haute estime du public restreint que ne satisfont pas les jouissances vulgaires, mais que préoccupent le but obscur de la création, le sourire énigmatique du beau, l'appel irrésistible et la vague promesse de l'infini stellaire, réservoir de tous les mondes possibles. Avoir tenté de répondre à cette sublime inquiétude, cela suffit à votre ambition, quelle que puisse être la récompense de vos veilles.

22 septembre 1901.





## INTRODUCTION

**N**ouvrage comme celui-ci n'aurait aucun besoin de cette introduction, si l'auteur avait su le réaliser tel qu'il l'a conçu ; car l'idée maîtresse devrait s'en dégager avec assez de clarté pour ne pas nécessiter un commentaire. Cependant, comme je n'ai pas l'espoir de m'être exprimé aussi nettement, voici, en quelques mots, ce que j'ai voulu dire.

Orphée, pour moi, est l'inventeur de la poésie, est le poète par excellence ; tous les sentiments d'amour et de douleur, de foi et de doute, d'audace joyeuse et de découragement, de rêverie philosophique et d'investigation scientifique, d'universelle charité et d'aspiration vers la solitude, qui peuvent animer un cœur de poète, trouvent en lui un

écho ; il est, tour à tour, dans les sept chants qui composent ce livre, le poète bachique (les Bacchantes), épique (les Argonautes), scientifique (Apollon), lyrique (Eurydice), religieux (la Charité) et couronne enfin son enseignement par un sacrifice quasi-divin. Mais, ces étapes successives, il les traverse dans un certain ordre logique, qui doit correspondre au développement normal d'une intelligence humaine ; et, comme tout homme, de sa conception à son âge mûr, est supposé reproduire sommairement les phases oubliées de l'évolution universelle, en même temps que nous suivrons, dans ses changements et ses contradictions, l'âme d'Orphée, c'est l'âme de l'humanité que nous allons voir se transformer, ou plutôt se former peu à peu, en partant, à nouveau, de ses origines premières.

Cel long développement de la conscience humaine peut, je crois, se représenter par une courbe, à peu près régulière en ses inflexions mêmes, dont la loi caractéristique est ce principe fondamental d'équilibre et d'harmonie, de constance et de perpétuité, qui domine tout dans le monde, les âmes aussi bien que les atomes. L'homme est parti de l'instinct bestial et comparable à celui des animaux ;

il tend, il s'élève, en se cérébralisant de plus en plus, en accentuant ces étranges besoins d'altruisme, de générosité et de justice, de progrès et d'idéal, qui le distinguent aussitôt de la bête primitive, vers l'esprit dégagé des liens de la matière, vers l'âme pure, vers l'ange du christianisme.

Progrès, qui est très loin d'être continu, que masquent, aux yeux de l'histoire, de constantes rechutes, que fait méconnaître surtout l'énormité des intervalles à envisager, mais qui n'en paraît pas moins réel et qui, s'il existe, comme je le crois, pourrait être la raison même de notre existence terrestre.

En tout cas, la foi dans ce progrès, la foi dans cet idéal, la foi dans la valeur absolue de ces principes altruistes, me semble — qu'on la juge fondée ou aventureuse, exacte ou chimérique — être le seul moyen de trouver un bonheur réel dans ce monde, sans attendre uniquement les compensations d'une autre vie.

Cette force vivifiante et bienfaisante de l'illusion, de la foi dans l'œuvre entreprise, quelle qu'elle soit, je me suis attaché particulièrement à la traduire, en lui donnant peut-être une forme un peu trop rectiligne et naïve pour bien souligner mon

idée. Toutes les fois qu'Orphée, — auquel j'ai prêté, jusqu'au dernier jour, jusqu'au sacrifice suprême, les faiblesses et les inconséquences de l'homme, — s'enflamme et se grise d'espoir, qu'il s'agisse de l'action physique et de l'aventure lointaine (*les Argonautes*), de la science (*Apollon*), de l'amour (*Eurydice*), du dévouement (*la Charité*), il est heureux, la vie se montre à lui légère et facile ; le jour où il cherche avec découragement le but et le sens réel de ses efforts, il souffre, il se voit plongé dans un néant. Et, comme le sacrifice complet de soi-même réalise seul la plénitude de l'amour et de la foi, c'est au dernier jour seulement, quand les Bacchantes, qu'il a voulu sauver et purifier, le déchirent, qu'il parvient à rencontrer, dans une mort féconde pour ses bourreaux, le bonheur parfait et la paix.

En un mot, j'ai tenté de raconter ici, tel que je le conçois, l'éternel combat de la bête et l'ange, de l'instinct et de l'âme, du doute et de la foi, de la fatalité et du libre arbitre, du réel et de l'idéal.

Par suite, notre Orphée va traverser, d'abord, cette première phase de l'enfance étourdie, toute à la jouissance immédiate, où l'être humain, livré presque sans contrepoids à son instinct, se

rapproche le plus de la bête, ayant à peine de libre arbitre et encore moins de responsabilité, étranger à cette grandeur spirituelle qui ennoblit l'homme par les exigences de sa conscience, mais aussi affranchi de ces vices et de ces crimes, qui ne sont tels que, parce qu'en les commettant, l'âme les sent, les sait répréhensibles.

Cela se passe dans cette Thessalie, pays de la magie, des sortilèges et des orages, où la nature semble tenir l'homme enserré de liens plus étroits qu'en des pays au climat plus doux et plus facile.

Sorti de l'enfance et devenu homme, il subit bientôt cette inévitable invasion des sens, que symbolisent les Bacchantes, et cherche un bonheur avili dans la débauche. L'âme, en lui, a déjà trop de valeur et de personnalité pour ne pas souffrir de pareille chute ; la satiété arrive vite ; alors il veut se purifier, se réhabiliter, se grandir à ses propres yeux et il le tente à la façon de tous nos enfants prodigues, qui s'engagent soldats : l'expédition des Argonautes se prépare, avec ses perspectives fascinantes d'épopée lointaine, d'héroïsme aventureux ; il accourt se joindre à eux.

Les Argonautes, c'est l'ambition humaine, représentée sous sa forme la plus habituelle, la

plus banale si l'on veut : la gloire militaire, le succès triomphal, l'expansion des muscles, le plaisir du danger, la perspective de la fortune.

Les héros, qu'accompagne, que dirige Orphée, se mettent en route vers leur mystérieuse conquête et lui, le poète, qui, dans les efforts humains, cherche ce qu'ils ont de noble, chante la foi dans cet idéal, choisi d'abord un peu bas, la grandeur des espérances et des aspirations lointaines, le dévoûment absolu à la cause servie. Hélas, quand on touche de près ces belles épopées, qu'on ne sait pas garder sur les yeux ce bandeau magique, qui les transfigure, on en voit les côtés vulgaires, souvent décourageants. Ce qui, pour Orphée, est le généreux désir de la gloire, pour d'autres n'est que la recherche de l'or ou du plaisir ; longtemps l'expédition s'oublie dans les délices de Lemnos et le poète s'en inquiète. Puis, quand la Toison d'or est conquise, il reconnaît soudain toute l'étroitesse du but qu'il s'était proposé ; une fois l'œuvre accomplie, il n'en éprouve plus aucun plaisir ; le doute arrive, apportant la tristesse : ainsi les drapeaux victorieux s'affaissent sur leurs hampes, faute du vent de l'orgueil.

Débarqué au retour sur la côte de Lesbos, isolé

de ses compagnons, seul en face de la nature, une idée nouvelle lui vient, un autre but pour sa vie, une ambition déjà plus élevée : il veut chercher la vérité, comprendre cet univers, au milieu duquel il s'est trouvé jeté : la science le fascine, sa lumière inconnue l'éblouit.

Et le désenchantement arrive vite, avec l'humiliante constatation des bornes infranchissables imposées à l'esprit humain ; il ne croit plus aveuglément à sa science : du coup, le génie scientifique meurt en lui.

C'est à ce moment qu'il rencontre Eurydice, la jeune fille essentiellement féminine, dont la séduction sur lui s'explique par leurs contrastes mêmes, intelligente et un peu moqueuse, comprenant tout, saisissant aussitôt le côté défectueux, l'exagération, mais n'en souffrant pas, parce que, pour la femme vraiment femme, la vie entière se résume dans l'homme aimé : pourvu qu'elle puisse se donner, s'attacher comme le lierre, elle n'a pas à se perdre dans toutes ces vaines recherches qui fatiguent l'esprit, moins instinctif, moins spontané, de l'homme.

Là, quelques moments de vrai bonheur dans la plénitude du premier amour ; mais cet amour,

Orphée cherche à l'analyser, à s'assurer qu'il est réellement bien complet et se suffit à lui-même ; il le complique de toutes ses pensées antérieures, mal effacées dans son esprit ; en le fouillant, il le blesse ; sa recherche même l'amoindrit ; son doute est l'arrêt de mort d'Eurydice, qu'un dieu jaloux entraîne aux enfers.

Alors l'intensité, la spontanéité de sa passion ranimée par le désespoir réveillent la morte un instant ; il va l'arracher de l'enfer, la ramener dans la vie ; mais il veut s'assurer qu'elle est là et l'ombre vaine, qu'il a eu le tort de prétendre regarder en face, s'évanouit pour jamais.

Douleur profonde, où le monde lui apparaît vide, Eurydice étant morte, d'autant plus vide qu'il a déjà renoncé aux autres jouissances égoïstes, à la sensualité, à la gloire, à la science. Eurydice résument et symbolisait pour lui tout l'amour, qui est mort avec elle ; il ne se sent plus capable d'aimer *une* personne ; il ne voit plus, sur la terre aucune raison de vivre ; au moment où toutes ses croyances semblent s'effondrer, où il va arriver au nihilisme le plus absolu, comme conséquence de la voie égoïste qu'il a toujours suivie jusqu'ici, sa pensée s'élève à une conception plus haute

de la divinité et de sa création ; il s'aperçoit qu'il y a peut-être autre chose dans la vie que l'orgueil d'une raison imparfaite et le culte du moi, ce moi fût-il un peu élargi par le sentiment de la famille, par l'amitié ou par l'amour : il est mûr pour l'altruisme.

C'est à l'amour universel, c'est à la charité qu'il aboutit, et, en même temps, au besoin de prêcher la parole évangélique, de se répandre. Il est alors bien l'Orphée mystique, que les premiers chrétiens ont peint dans les catacombes et souvent identifié avec le bon Pasteur ; il apprend aux hommes à aimer, à croire, à espérer, quels que soient l'amour, la foi ou l'espérance ; il est le prophète de « la bonne nouvelle ».

Mais ce n'est pas assez de prêcher autour de lui, à Lesbos ; il pense à tous les compagnons de ses premières étapes, qu'il a laissés en arrière, plongés dans leur erreur ; il veut donc refaire, en sens inverse, la route de sa vie, revenir vers ceux qui n'ont pu le suivre et les éléver jusqu'à lui. A sa charité de plus en plus épurée, il ne suffit pas que lui-même se soit idéalisé et ait entraîné dans son essor ceux qui le touchaient de plus près ; il a la prétention de faire gravir brusque-

ment tous les échelons qui leur manquent à ceux qui sont demeurés en bas ; il veut convertir et sauver les compagnons des Bacchantes ; il retourne en son ancien pays, la Thessalie, où la nature instinctive et sensuelle parle plus haut, plus fortement que dans la douce Lesbos.

Cette croisade, cette prédication, seront sa perte ; car l'humanité est restée bestiale et mauvaise, en dehors d'une faible élite, qui plane au-dessus d'elle et qu'elle n'entend pas ; vouloir l'élever d'un seul coup à des notions trop supérieures est chimère ; il faut laisser à la destinée le temps d'accomplir son œuvre. Tous les précurseurs apparaissent à leurs contemporains comme des fous et trouvent, au bout de leur route, la ciguë, les pavés jetés, le martyre, la croix ; Orphée sera déchiré par les Bacchantes, qu'il a essayé d'arracher à leur sensualité et dont il repousse le trop matériel amour.

Ainsi l'instinct triomphe de l'âme, la fatalité du libre arbitre, la réalité du rêve, les sens de l'idéal ! Oui, mais en apparence seulement ; car cette heure suprême, où Orphée donne sa vie même à sa foi évangélique, accomplit le sacrifice. Sa pensée purifiée trouve là son expression

la plus parfaite. Le bonheur, tant cherché dans la vie, se réalise pour lui par la mort. Sa tête, pâle descend le fleuve en chantant ; les Bacchantes, émues et surprises, la regardent s'enfuir, comprennent leur crime et pleurent ; la conscience, ainsi éveillée en elles y sème le premier vestige, le germe encore débile d'une âme libre, souffrante et inquiète, qui les ennoblira.

En résumé, l'instinct fatal, c'est le passé de l'homme ; la volonté, c'est l'avenir ; le combat entre ces deux forces, qui se disputent notre être, se personnifie dans la conscience et les phases diverses de cette lutte sont ce que nous appelons évolution, ou progrès. Chemin faisant, l'humanité poursuit les formes changeantes de ce qu'elle croit le bonheur. Ces variations de l'humanité, j'ai tenté de les incarner en un homme plus vraiment homme que les autres, parce qu'il est poète : parce qu'il cherche sans cesse, en dehors de toute constatation et de tout raisonnement, un au-delà mystique, une réponse à des questions insolubles dont il tire son orgueil, une source de foi et de vie. On peut voir, en mon Orphée, une sorte de harpe éolienne, où viennent chanter tour à tour les vents contraires, qui, suivant un

caprice supérieur, courbent les chênes et briesent les barques effarées, ou portent le pollen fécondant d'une fleur à l'autre et l'oiseau dé la branche ombreuse à la chaleur tiède de son nid.





## *PROLOGUE*

DANS l'éther frissonnant de l'insondable Rêve,  
Où l'oiseleur de mots, le poète s'élève,  
Tandis que peu à peu meurent les bruits d'en bas,  
Le réel, envahi par l'ombre de l'abîme,  
Jette un dernier reflet tremblant, qui, vers la cime,  
Guide, ami familier, le marcheur souvent las.  
Charme des jours défunts, vision attendrie  
D'un passé qui s'éclaire en s'éloignant de nous,  
Encens resté du culte où pliaient nos genoux,  
Parfum plus pénétrant de la gerbe flétrie,  
Signe mystérieux dont les morts sont parés,  
L'homme, portant le faix du Présent qui l'accable,  
N'a d'élan vers l'Espoir, son but insaisissable,  
Qu'en écoutant vos voix, Souvenirs adorés !

Oh ! lointains fugitifs, lointains changeants, où l'âme  
S'échappe d'un coup d'aile, Attente et toi, Regret,  
Papillons que déflore un contact indiscret,  
Comme, au couchant surtout, quand meurt la triste flamme  
Dont notre vie était une émanation,  
Il fait bon, se dressant au haut de la colline,  
Vous voir, fiers et dorés par le jour qui s'incline,  
Resplendir, palpiter, d'un suprême rayon !  
*Là-bas, au loin,* c'est là que sont les sentes douces  
Et les clairs gazouillis des ruisseaux dans les mousses,  
Vers lesquels, succombant au soleil de midi,  
Le chemineau lassé, de torpeur engourdi,  
Aspire, par delà le sable au lourd mirage,  
Les chaumes secs brûlés par un souffle d'orage.  
Les labours dénudés et les sillons poudreux !  
Ah ! les bleus horizons, pleins de mystère, ombreux,  
Aux deux bouts verdo�ants de l'aride campagne :  
La forêt que l'on quitte et la forêt qu'on gagne !

• • •

L'humanité partage, elle aussi, ce penchant  
Qu'a l'esprit, de songer à l'étape en marchant  
Et veut un âge d'or au terme de sa route ;  
Mais, plus que ce Futur, dont notre angoisse écoute  
Longuement préluder l'hymne un jour triomphant,  
J'aime la vague brume, où l'homme, encore enfant,

Grandit, balbutiant en contes bleus ses rêves,  
Comme j'aime les chants ébauchés sur les grèves  
Par le frisson des flots, ou l'écho décevant  
Qu'éveille, au fond des bois, la caresse du vent.  
Des affirmations mon âme rebutée  
S'attache aux feux follets de la forêt hantée ;  
Le trop connu m'obsède et j'ai si peur de voir  
Hier doublé sans fin de miroir en miroir  
Que je cherche un refuge en l'ombre irradiée  
Des premiers temps confus, voilés, mystérieux,  
Où, vierge encor du soc, la terre extasiée  
Portait, chaque printemps, sa floraison de dieux.  
Heureux, oh ! bien heureux, qui croit à la magie,  
Qui, vers des au-delà sent sa vue élargie  
Et par l'illusion décore son néant,  
Naufragé pour lequel se peuple l'Océan !  
Chansons des vieilles gens, récits de la veillée,  
Dont la conteuse même est tout émerveillée,  
Mythes naïfs et doux des aèdes errants  
Qu'aux poètes sanscrits prirent les mères-grands  
Symboles fascinants où, nouveau-né du monde,  
L'homme, que la nature encor tendre allaitait,  
Traduisit, fils pieux, sa parole féconde  
Et les mots qu'en berçant son rêve elle chantait,  
Poèmes, visions, fables, cosmogonies,  
Pourquoi faut-il qu'un siècle, où le sort m'a jeté,  
Soit de vous mettre à nu par plaisir entêté  
Et, d'un scalpel tranchant, dissèque vos génies ?

Roland, ton cor divin, qui les eût fait pleurer,  
De quel froid commentaire ils ont su l'orchestrer !  
Ah ! qui nous défendra contre l'expérience ?  
Aux jardins de l'Éden, vers l'arbre empoisonné,  
D'où ce mal de vieillards est sorti, la Science,  
Qui conduira nos pas pour le déraciner ?  
Qui nous redonnera la foi simple et pareille  
A celle d'un enfant dont l'œil bleu s'émerveille.  
Sa naïve candeur, ses élans de désir  
Vers l'inconnu des cieux qu'il aime et croit saisir,  
Ce don miraculeux qu'a son âme surprise  
D'animer et parer de fleurs sa route grise !...  
Puissiez-vous dans mes vers renaître, instants bénis,  
Où, sur la terre morne à la matière en proie,  
Comme un lever de jour qui gazouille et flamboie,  
Naquit le premier rêve aux essors infinis ;  
Où l'esprit, dégagé de l'apparence vaine,  
Se découvrit lui-même et se vit au-dessus  
De ces chaos sitôt transformés que conçus ;  
Où le ferment divin leva sa pâte humaine ;  
Où, par delà ce corps, qui le tient emmuré,  
Comme un captif honteux, dans ses instincts de bête,  
Pour la première fois dressant plus haut sa tête,  
L'homme entrevit l'orgueil d'un Idéal sacré :  
Instants où, vers un dieu conçu par son génie,  
Soleil irradiant du tombeau la noirceur,  
Le premier prêtre Orphée et le premier penseur  
Exhala prosterné la première harmonie !

Ah ! je veux vous chanter, foi, poésie, amour,  
Seuls feux trompant l'hiver dont le froid nous pénètre,  
Sacrifice où grandit en s'immolant notre être,  
Éternité sensible au cœur né pour un jour !  
Qu'en mes rimes vos noms passent, battant de l'aile,  
Comme un essaim d'oiseaux, qui vers l'azur lointain,  
Monte invisible et lance un salut au matin ;  
Rendez, rendez la joie à notre nuit mortelle !  
Mon âme, assez de trouble, adore en paix les cieux ;  
Vois, sur l'humanité qui s'agenouille et prie,  
Descendre, d'un vol calme, en la nuit attendrie,  
Le cortège splendide et bienfaisant des dieux !  
L'espérance, à leur voix, s'éveille, enchanteresse ;  
La vertu, la bonté, font, sur les harpes d'or,  
Voltiger un si pur, si merveilleux accord  
Qu'il étouffe les bruits de deuil et de détresse  
Et, derrière eux, plongeant dans les lointains obscurs,  
Se découvre, sillon éblouissant de joie,  
A travers l'infini, la lumineuse voie,  
Où viennent, souriants, vers nous, les jours futurs !

\* \* \*

— Mensonge, dira-t-on ! — Le vrai, qui peut l'attendre ?  
Le vrai, c'est la douceur d'espérer à genoux !  
La nuit est si profonde en nous, autour de nous ;  
Il est tellement fou de chercher à comprendre !

Nous ne sommes qu'un point dans une immensité,  
Une barque livrée aux vagues incertaines,  
Un atome pensant qu'étreint de formes vaines  
Le mirage trompeur de la réalité.  
Nul lien au dehors. Ni tige, ni racine,  
Ni support, à ce germe étrange, notre moi,  
Qui vient on ne sait d'où produire on ne sait quoi,  
Et qui, devant subir un monde, l'imagine.  
Rien de stable et de fixe à quoi se raccrocher,  
Puisque tout sort de nous, comme en nous tout pénètre,  
Fantômes un instant étonnés d'apparaître !  
On a cru jeter l'ancre : on traîne le rocher !  
Tout ce qui n'est pas nous : visions de notre âme ;  
Mensonge que les sens égarent sur nos pas !  
Et nous-mêmes, qui sait si nous ne changeons pas,  
Fil par fil remplaçant l'usure de la trame.  
Ainsi, quand le vent souffle et roule éperdument  
L'amas désordonné des flottantes nuées,  
Dans la confusion des formes remuées  
On croit voir l'astre même errer au firmament.

• • \*

Or, tandis qu'au hasard du temps et de l'auberge,  
Nous cheminons poudreux de l'aurore à la nuit,  
Distraits par un rayon, préoccupés d'un bruit,  
Vers le noir carrefour où tout sentier converge,

Il se passe en notre âme un duel singulier,  
Dont nous sommes témoins et champions tout ensemble,  
Lutte où la volonté pousse le corps qui tremble ;  
Où l'instinct bestial l'attire et fait plier :  
— « Pense à toi, gronde l'un ; défends ta propre vie ;  
Sois heureux, c'est le but ; il faut t'imaginer  
Être centre du monde et que tout va tourner  
Au gré de ton désir, qui meut, presse ou dévie !  
— Aime, réplique l'autre ; ô voyageur errant,  
Qui, sous ta lourde cape, es glacé d'épouvante,  
Hâte-toi d'abriter ton voisin quand il vente :  
Vous vous réchaufferez l'un l'autre en vous serrant !  
— Erreur, répond l'instinct ; ton frère a froid : qu'il crève !  
Tu prendras sa dépouille et tu t'enrichiras.  
On se hisse au succès à la force des bras.  
Un concurrent faiblit : qu'un coup de poing l'achève !  
— O vanité, reprend le cœur en gémissant,  
Quel prix vaut qu'on le gagne et quel succès demeure ?  
Puisque tout n'est qu'un rêve et que tu vis une heure,  
Sème un rêve d'amour sur les flots en passant... »  
Ce combat dans toute âme incessamment se livre,  
Et notre conscience, hélas ! s'en aperçoit ;  
Pourtant, si fort qu'il dure et si brutal qu'il soit,  
Nul des deux ne s'incline : être tenté, c'est vivre.  
On croirait que, visant un but mystérieux,  
Poursuivant un dessein, dont cette vie amère  
N'est, avec ses conflits, qu'une phase éphémère,  
Le pouvoir créateur, quand il peupla les cieux,

Ait eu besoin d'un être au vouloir presque libre,  
Bien qu'encore courbé sous la loi du destin  
Et que l'esprit, le corps, la volonté, l'instinct  
Soient les forces en jeu d'un mouvant équilibre...  
Non, si je conçois peu l'engrenage fatal  
Où rien de ce qui fait mon être ne s'explique,  
Je ne comprends pas mieux ce maître qui s'applique,  
L'œil sur ses deux plateaux, à doser Bien et Mal.  
Verbe, Action, Vouloir, Force, mais point caprice,  
Dieu, c'est la loi suprême, imposée au soleil,  
Comme à l'insecte vil meurtri sous notre orteil,  
C'est l'immuable droit, l'immanente justice,  
Le progrès, le ferment de la création,  
L'âme de la matière encore désunie,  
Qui, se coordonnant, monte vers l'harmonie  
Par les spires sans fin de l'évolution.  
L'homme occupe un degré de cette échelle étrange :  
Quand il regarde en bas, quand il cède lassé  
Aux conseils de l'instinct, il sombre en son passé ;  
Quand il regarde en haut, il voit des ailes d'ange.  
Parti des profondeurs informes du néant,  
Où le souffle céleste anima sa poussière,  
Il émerge de l'ombre et rit à la lumière,  
Comme un plongeur sortant hagard de l'Océan.  
Il s'élance ; le corps, hélas ! est une chaîne,  
Dont le poids, par moments, le maîtrise et l'abat ;  
Il sort, les yeux en pleurs, de ce hideux combat,  
Où l'animal dompté se révolte et l'entraîne.

Mais Dieu parle ; il repart ; si les progrès sont lents,  
Ils s'ajoutent pourtant. Ascension sublime :  
Plus le gouffre est profond et plus haute la cime,  
Plus fier l'audacieux qui grimpe à pas tremblants !  
Ah ! parfois, heure trouble, il retrouve sa trace  
Sur la terre où, dix fois, se posa son pied nu,  
Et voit qu'il a tourné stupide en l'inconnu ;  
Mais, où l'individu flétrit, passe la race.  
Après des milliers d'ans un cycle est terminé,  
Et Platon, de Socrate écoutant le génie,  
Pourrait, s'il se penchait sur la spire finie,  
Apercevoir en bas l'homme encor nouveau-né,  
A peine au jour blasard entr'ouvrant sa paupière,  
Vêtu de peaux, sanglant et tout pareil aux loups,  
Contre lesquels, dans l'ombre, il disputait jaloux  
Le cadavre abattu par sa hache de pierre.  
Haut les cœurs ! ici-bas point de labeurs perdus ;  
Pour que l'ordre divin strictement s'accomplisse,  
Il faut, portant chacun leur pierre à l'édifice,  
Des millions de bras vers l'infini tendus.  
Nul bon vouloir n'est vain ; nul deuil, nulle souffrance,  
Nul regret désolé pour un rêve détruit,  
Qui, tombant doucement en larmes dans la nuit,  
N'y ranime et féconde un germe d'espérance.  
Quiconque tend au ciel aide l'homme futur,  
Que cet élan trompé d'un grain de sable allège ;  
Quiconque aime le bien produit ce sortilège :  
L'aile de l'idéal poussant sur l'être impur.

Quiconque, se sentant pris par l'instinct tenace,  
Lutte avec violence et rompt le moindre fil,  
Laisse une brèche ouverte, où l'effort plus subtil  
Librement désormais saura fuir de la nasse.  
Chacun seul se meurtrit au mur de la prison ;  
Mais, d'un effort commun, la pyramide humaine  
Se dresse : les plus hauts, que d'en bas on malmène,  
Voyant vers l'infini grandir leur horizon.  
Ceux-là sont les penseurs, les élus, les poètes ;  
Ils montent peu à peu sur l'effort haletant  
De tous ces corps, poussés dans l'espace et guettant  
L'aurore par-dessus cet océan de têtes.  
Les autres, dont l'effort soulève leur pavois,  
Se plaignent ; c'est en vain qu'un chant les réconforte ;  
Ils ne comprennent pas ; leur âme à demi morte,  
Lasse d'attendre, est sourde à la lointaine voix.  
Quand, un jour, dominant enfin le mur infâme,  
Au pied duquel le faible et le lâche mourront,  
Un plus grand, un plus fier, que l'aube atteint au front,  
S'écrie, extasié : « Soleil, lumière, flamme ! »  
Au dessous, ceux dont l'ombre obscurcit le cerveau,  
Qui n'ont que des désirs intermittents et pâles,  
Protestent, eux perdus dans l'angoisse et les râles,  
En entendant ce fou rire à l'astre nouveau.  
Toute lueur encore échappe à leur paupière ;  
Sans force pour gravir le mur vertigineux,  
Dans la nuit confondus, ils gémissent entre eux,  
Tandis que, s'exclamant toujours : « Clarté, lumière ! »

Le poète, que l'œil du corps regrette et perd,  
Passant du temps fugace à la vie éternelle  
Et vers l'immensité céleste ouvrant son aile,  
Entre, accord radieux, dans le divin concert.

\* \* \*

Un cycle s'accomplit, tombe dans la mémoire.  
Alors, poussés aussi vers ce faîte du mur,  
D'autres ont la stupeur joyeuse de l'azur,  
Et la foule s'éclaire aux reflets de leur gloire.

\* \* \*

Poésie, adorable et pur rayonnement  
Du jour sans borne, extase où l'immortel génie,  
Fixant l'éternité, monte vers l'harmonie,  
Surnaturelle flamme aux lèvres de l'amant,  
Et toi, fils d'Apollon, qui le premier sus lire,  
Dans le fracas des flots, dans la clameur des vents,  
Dans le vague sanglot des branchages mouvants,  
Un appel presque humain, ô doux porteur de lyre,  
Orphée, ah ! je voudrais vous chanter tour à tour,  
Mère des sons pieux, musique où les pensées  
Par la douceur du rythme en volant sont bercées,  
Et toi, poète élu, symbole de l'amour !

Oui, rien n'est vrai que vous, irréelles chimères ;  
Nul ne vit mieux que toi, qui n'as jamais vécu,  
Héros né hors du temps et du temps invaincu,  
Où s'incarne l'espoir de nos heures amères.  
Depuis ces jours lointains que je vais raconter,  
Combien, combien de fois des vainqueurs dérisoires  
Ont prétendu graver leurs noms dans nos mémoires  
Pour les succès menteurs qu'on leur fit remporter !  
Combien vit-on couler de villes et d'empires,  
Fourmilières d'un jour qu'un coup de pied détruit  
Et dont la trace même a sombré dans la nuit !  
Que de codes, les uns meilleurs, les autres pires !  
Que de religions, masques où fut tenté  
L'impossible portrait de la divinité !  
Combien de millions de formes éphémères,  
Où prit corps la tendresse éternelle des mères,  
Ont porté le nom d'homme et passé tour à tour,  
Comme fondent les grains de sable du rivage,  
Les ramures d'automne en proie au vent sauvage  
Et tous les groupements qu'essayent pour un jour  
L'effort vers l'équilibre ou l'élan vers l'amour !  
Mais, encore debout entre tant de ruines,  
Reste ton nom sublime, ô rêveur simple et grand,  
Qui, de l'aridité du réel t'emparant,  
Fis jaillir l'idéal en fontaines divines.  
Salut, ô doux poète Orphée, ô tendre ami,  
Chanteur mélodieux, dont l'apostrophe altière  
A son profond sommeil arracha la matière

Et réveilla l'orgueil dans la bête endormi ;  
Eternel célébrant de l'illusion brève,  
Magicien dont la foi fut le seul talisman,  
O toi qui, pour hausser ton front au firmament,  
Pour luire éternel phare, en notre humaine grève,  
N'eus besoin que d'aimer et chercher tristement  
Comme le dernier-né de tes frères du rêve !







## I

*L'ENFANCE*

O PAYS de l'orage, ô sombre Thessalie,  
Rocs abrupts, sillonnés de fulgurants éclairs,  
Plaine à l'ardeur brûlante où les mirages clairs  
Parlent de volupté, d'ivresse et de folie;

Berceau de la magie, antre noir des lions ;  
Champ clos, où les Titans, bravant Zeus invincible,  
Pour emporter l'Olympe — hélas ! rêve impossible ! —  
Entassèrent en vain Ossas sur Pélions ;

Terre en tout excessive, aux ardeurs effrénées,  
Où l'homme, plus qu'ailleurs, élément révolté  
De ce Tout, qui lui fait subir sa volonté,  
Sent peser sur son front la main des destinées !

Que tu sais rudement y courroucer ta voix,  
O Nature, et remettre à son rang ton esclave,  
Quand il croit s'évader du monde qui l'enclave  
Et que vous y dictez insolemment vos lois,

Gouffres noirs dont la peur, mère des dieux farouches,  
Garde l'escarpement comme un amant jaloux,  
Forêts où, déchaînant son tonnerre et ses loups,  
La tempête en fureur gronde par mille bouches,

Vous plus encor, trop gras, trop prodigues limons,  
Trop faciles au soc dans l'épaisse vallée,  
Et vous, pampres vineux dont l'allégresse ailée,  
Prometteuse d'oubli, fermenté au flanc des monts !...

Mais, semée au hasard, l'humaine plante est libre,  
Si fort que se l'attache ou l'imprègne le sol,  
D'arracher sa racine et de prendre son vol :  
Dans le frisson léger des brises elle vibre.

Sur le fils de la chair en l'argile pétri  
Un souffle passe. Alors s'éveille en cette boue  
Le vouloir qui maudit son joug et le secoue :  
La brute en s'étonnant voit s'élancer l'esprit...

This image shows a sheet of dot-grid paper. It features four distinct horizontal rows of small black dots, spaced evenly apart. The dots are arranged in a grid pattern, providing a guide for writing or drawing.

Un enfant naît sanglant avec des cris de bête;  
Aveugle encore au jour, il s'éveille en pleurant.  
Regardez cette chose inerte que l'on prend,  
Retourne et roule, et qui dans sa plainte s'entête :

Ce pauvre être passit, cette épave, ce rien,  
Auquel, en le jetant tout nu, le Sort ne livre  
Que le miraculeux, l'étrange droit de vivre,  
Ce petit corps tremblant dans la main qui le tient !...

Songez-vous que, peut-être, en cette humble cervelle,  
Tout instinctive encore et d'un si frêle instinct,  
En cet inconscient et débile pantin,  
Dont le seul appétit commande la ficelle,

Grandira quelque jour, si le sort l'a voulu,  
Une âme noble et haute, au-dessus de nos fanges,  
Rejetant à la fois ses liens et ses langes,  
Un Orphée, un Platon, un poète, un élu!

Le passé lui transmet l'avenir, comme un chêne  
Jette un gland, demain feuille, après-demain forêt :  
L'avenir inconnu dont rien ne transparaît,  
Côte au fond du brouillard, invisible et prochaine.

Cet enfant, qui n'a pas, en venant parmi nous,  
Plus qu'un chien, plus qu'un chat, que dis-je, moins sans doute,  
La raison de choisir, va retrouver la route  
Que tant d'abandonnés ont cherchée à genoux.

Pour ses yeux restés clos luit un flambeau sublime,  
L'héritage latent et complet des aïeux ;  
L'orgueil accumulé de leurs pas glorieux,  
Avant qu'il ait monté, lui rapproche la cime ;

Et, vite, en quelques jours, au lieu de siècles vains,  
Ainsi qu'on se répète une leçon apprise,  
Il regravit, sans peur qu'un vertige le grise,  
La pente qui lassa tant de pieds incertains.

Il repart de la bête abolie et chassée,  
Pour apprendre à sourire, à jaser, à savoir,  
Observe et reproduit comme un gauche miroir,  
Dresse la tête, exprime un semblant de pensée,

Se lève et marche... Un soir, comprenant qu'il est tard,  
Le père, qu'a surpris la course des années,  
— Ici boutons éclos, là corolles fanées, —  
Trouve un homme en son fils et se pleure vieillard !...

Dans le jeune garçon, fougueux, ardent, farouche,  
Qui bondit, court, s'ébat, brise tout ce qu'il touche,  
S'enflamme, se désole, est ivre de plaisir  
Et sème aux vents légers la fleur de son désir,  
Un instant le passé revit. Chasseur sauvage,  
Guerrier brutal, croyant superbe le carnage,  
Enivré de sa force, ensanglanté, méchant,  
Un Orphée à cet âge, hélas ! est sourd au chant  
Que l'avenir en lui, tout bas, bien bas, murmure.  
Nemrod des premiers jours, s'il guette la ramure,  
Ce n'est point pour comprendre et traduire sa voix,  
Mais pour frapper au nid l'oiseau, charme des bois ;  
S'il court par monts et vaux de l'aube à la nuit pleine,  
C'est pour prendre et forcer des biches hors d'haleine,  
Ou, cherchant le danger, dont la fièvre est un jeu,  
Pour aller bravement abattre à coups d'épieu  
Le fauve pantelant, qu'une flèche exaspère  
Et qui, grinçant des dents, s'accule en son repaire.  
Seul ce péril voulu quelque peu l'ennoblit,  
Quand, plein de joie, à l'heure où l'horizon pâlit,  
Il emplit son carquois, met son arc à l'épaule,  
Et, retenant ses chiens dont la hâte le frôle,  
Avant de s'enfoncer au sentier ténébreux,

Invoque sa déesse en mots presque amoureux :

« Artémis, vierge pure, ô grave chasseresse,  
Fière divinité, dont la mâle caresse  
Fait, avec plus d'ardeur, battre mon cœur brûlant,  
Reine des bois profonds, des étangs solitaires,  
Des monts vertigineux pleins d'ombre et de mystères,  
De la plaine où le cerf fuit ta meute en tremblant,  
Toi qui, dans la nuit claire où blanchit la rosée,  
Tandis que Cypris dort, de vains feux embrasée,  
Poursuis le daim furtif jusqu'au sommet des monts  
Et, laissant à tes pieds la vallée assoupie,  
Vois l'aurore encor chaste et qu'Apollon épie  
Rougir sous un baiser, qui lui murmure : Aimons !  
O ma seule maîtresse, entendis la voix troublée  
D'un enfant, faible, hélas ! et dont la flèche ailée  
Manque parfois, fuyant d'un mouvement trop prompt,  
Le but qu'aidés par toi tous mes traits atteindront.  
Si tu bénis ma chasse, ô déesse adorée,  
Si tu fais plus souvent, sous ma pointe acérée,  
Quelque lointain que soit l'objet de mon effort,  
Par les bois étonnés voler gaîment la mort,  
Je te promets, fidèle à tes doux sacrifices,  
Des animaux sanglants les pieuses prémices ;  
Le parfum de leur chair montera vers les cieux  
Et je proclamerai la puissance des Dieux !... »





## II

### *LES BACCHANTES*

L'ÉTÉ, souffle brûlant d'un ciel incendie,  
Pesait sur la nature inerte, à bout de sève,  
Qui, nuit et jour pourtant, pâmée et comme en rêve,  
Fumait un vain encens vers Phœbos supplié.  
Pas une goutte d'eau pour étancher sa lèvre ;  
L'oiseau même, épuisé de parcourir les airs,  
Tombait la gorge en feu dans les guérets déserts ;  
Et, depuis de longs mois, la terre avait la fièvre.  
Las d'une chasse vaine et d'un soleil ardent,  
Orphée, un soir, au pied d'un arbre s'étendant,  
Laissa l'aboi des chiens se perdre en la montagne,  
Et, lui-même cédant au sommeil qui le gagne,  
Bientôt, dans la torpeur des choses, s'endormit...  
Le temps passa ; Vénus, dans le silence ami,

Voyant ce beau dormeur rebelle à ses ivresses,  
L'enveloppa sans bruit de furtives caresses,  
Et le chaste amoureux d'Artémis et des bois,  
D'un songe inattendu sentant monter la flamme,  
Eut, en son cœur tremblant, pour la première fois,  
L'âcre et trouble désir des baisers de la femme...

\* \* \*

En ce temps-là, Bacchos menait, le thyrse en main,  
Par les bois de l'Othrys, un troupeau de bacchantes,  
Et, couronné de lierre, en strophes provocantes,  
Vantait les pampres murs coulant sur son chemin  
Comme un fleuve sanglant, où l'homme, avec délices,  
Boirait jusqu'au néant l'oubli de ses supplices.  
Tout riait autour d'eux, et leurs grelots d'airain  
Réveillaient le bonheur assoupi dans les transes ;  
La folie en chantant semait les espérances,  
Comme un gai laboureur jette à tous vents le grain.  
— « Venez, criait le Dieu, vous tous qui de la vie  
Avez pris le dégoût parennui de la mort,  
Vous que l'attente lasse et dont la seule envie  
Est, souffrant de la mer, d'aller dormir au port.  
Venez et jouissez ; vos maux viennent de l'âme :  
Qu'elle obéisse au corps et sombre dans le vin !  
Vous craignez l'avenir : le présent vous réclame.  
Si tout est vanité, le plaisir n'est pas vain.

Venez à moi ; qu'importe, en un si court passage,  
Ce que vousappelez gloire, honneur ou devoir ?  
Les grands mots sont un poids que s'épargne le sage.  
Amusez-vous avant d'aboutir au trou noir ! » —  
Et la foule accourait, docile à ses paroles,  
Avec lui, comme lui, glorifiant les sens ;  
La débauche, tordant ses membres frémissants,  
S'adorait elle-même en ses pâles idoles...  
— « Suivez-moi, répétait Bacchos, pourquoi souffrir ?  
A ma coupe remplie on boit sans la tarir.  
Enivrez-vous ! par moi la mort fuit, le deuil cesse ! » —  
Et, toujours plus nombreuse, écoutant sa promesse,  
D'un pas toujours plus prompt, d'un torrent plus hâtif,  
Par les bois, par les monts, par le ravin rétif,  
Par l'ombre des vallons où dorment les eaux glauques,  
A travers les plateaux, le long des cimes rauques,  
Effrénée, en délire, et cherchant sous le bruit,  
La fumée et le vin, à noyer dans l'orgie  
L'amer regret, moisson de sa piste rougie,  
Du mal faisant le bien, changeant le jour en nuit,  
Vile mais affolant les fiers de son vertige,  
La foule des heureux suivait comme un enfant  
Le dieu gras et joufflu, désormais triomphant,  
Que des tigres domptés traînaient sur son quadrigue.

Orphée eut en dormant l'écho de leur frisson,  
Et, perdu dans son rêve, entendit leur chanson :

« Nef qui scintille,  
Mer qui babille.  
Soleil qui rit :  
... Vent qui s'aigrit !

« Parfum des roses,  
Printemps des choses,  
Zéphir clément :  
... Azur qui ment !

« Nids dans la mousse,  
Volupté douce,  
Feuillage vert  
... Avant l'hiver !

« Tout veut la joie,  
Tout rit, flamboie,  
Part pour fleurir  
... Et va mourir !

« O gaité vaine,  
Avril qui peine,  
Soleil trompeur,  
Angoisse et peur !

« Qu'il est fragile,  
L'espoir agile,  
Le rêve ailé,  
Vite envolé !

« Si rien ne dure,  
L'attente est dure :  
A nous l'oubli,  
Le verre rempli !

« Buvons des sèves,  
Semons des rêves,  
Pâmons nos corps  
Et vivons morts !... »

Le bruit des voix, montant comme une vague houle,  
Grandissait, flot souillé qui précède la foule,  
Et, déjà, s'éveillant, Orphée, à ses côtés,  
Voyait Faunes velus, Satyres éhontés,  
Centaures galopant devant le vieux Silène,  
Panisques brandissant en l'air leur coupe pleine,  
Tous étourdis de cris, acharnés à danser,  
Dans un tourbillon fou de vacarme passer.  
Derrière eux, le troupeau des Ménades lubriques,  
Des torches à la main, poussait des cris bachiques,

Les cheveux dénoués enlacés de serpents,  
Et d'un rut effréné pressait les Aéipans.  
Puis, au dieu s'attachant, couraient ses amoureuses,  
Thyades au sein nu, Mimallones poudreuses,  
Naïdes agitant quelque rouge oripeau,  
Clodones étalant la blancheur de leur peau.  
Triangles et grelots, fifres, clairons, crotales,  
Retentissaient, rythmés d'un éclat de cymbales ;  
Un tumulte de cris, de chansons, de refrains,  
Se mêlait au fracas grondant des tambourins ;  
Et les femmes dansaient leurs danses forcenées ;  
Des panthères suivaient, par le bruit fascinées ;  
Des tigres leur léchaient les mains rouges de vin ;  
Les bouches écumaient d'un délire divin.  
La colère ayant mis son brandon sur la fête,  
Le meurtre inapaisé, flot que plus rien n'arrête,  
Jetait sa tache rouge aux baisers pantelants,  
Et l'Amour et la Mort jouaient leurs jeux sanglants.  
L'air brûlant exhalait des souffles de tendresse.  
Orphée, encor rebelle et sentant cette ivresse  
S'insinuer, songeait : « Non, tu résisteras ! »  
Une femme en passant le vit, tendit les bras  
Et sourit. A l'instant, sans lutter, sans répondre,  
Dans la tourbe avec elle il alla se confondre !...

• • • • • • • • • • • • • • • • • • •  
O breuvage assoiffant et vain des voluptés,  
Coupe où, plus on a bu, plus les sens indomptés

Cherchent la joie encore, angoissante folie,  
Par quel vertige étrange ayant vu le néant  
Briller dans l'ombre au fond de ton gouffre béant,  
Jusqu'à s'en épuiser doit-on vider ta lie ?  
Un arrêt pèse-t-il sur tout homme vivant  
Qui prescrit cette chute, où la bête première  
Rugit en nous, tandis que l'esprit de lumière,  
Prêt à s'entuir de honte, ouvre son aile au vent ?  
Et, dans ce lent exode où, lasse de sa geôle,  
L'âme, que l'animal enchainait, monte à Dieu,  
Faut-il que nous gardions, incrusté par le feu,  
Ce signe du forçat toujours sur notre épaule ?  
Si c'est la loi pour que, prête à s'éteindre en nous,  
S'allume en notre enfant la divine étincelle ;  
Si c'est lui qui, jaloux de vivre, nous harcèle,  
Et si cette Aphrodite, adorée à genoux,  
N'a, méprisant nos pleurs, souci que de l'espèce,  
Qu'est-ce qu'un semblant d'ordre inutile, où chacun  
Souffre le même ennui pour un bonheur commun ?  
Révoltons-nous ; la vie est un mal, qu'elle cesse !...  
Je conçois — est-ce un rêve ? hélas ! on le dirait  
Et pourtant le chemin déjà fait reste immense, —  
Dans l'avenir, dont l'aube à l'horizon commence,  
Sommet où la victoire humaine aboutirait,  
Un être délivré des sens, une âme, un ange,  
Si bien mort à la chair qu'il en serait exempt,  
Si pur foyer d'esprit que l'instinct malfaisant  
Ne pourrait, quoi qu'il fit, le souiller de sa fange,

Et cet être, où la vie et la mort et le temps  
Se perdraient, mots bâtards bégayés sans comprendre,  
Comme en montant aux cieux il n'aurait rien à rendre  
Du dépôt mis par Dieu dans nos cœurs palpitants,  
Ne saurait même plus quel souci nous harasse  
De laisser en partant une empreinte, un sillon :  
Il passerait, il se fondrait comme un rayon  
Qui remonte au soleil, lui seul toute sa race !





### III

#### *LES ARGONAUTES*

DANS les greniers du Temps, où dorment bien des rêves,  
Bien des espoirs déçus comme bien des erreurs,  
Parmi les dieux brisés, jadis vaines terreurs,  
Epaves aujourd'hui que refusent les grèves,  
Le plus ancien de tous, le plus craint autrefois,  
Le Destin, masque aveugle et tête qui grimace,  
De sa lèvre dépeinte ébauche une menace  
Et tend un poing rageur, où manquent les cinq doigts.  
Pauvre idole au rebut, comme un jouet cassée,  
De l'autel radieux, piteusement chassée,  
L'homme, qu'épouvantait ton arrêt redouté !  
Il avance, appuyé sur sa volonté fière,  
Quand l'ombre l'enveloppe sûr qu'il peut la lumière,

Confiant dans sa force et, tu le sais, ô foi,  
Certitude de vaincre, on ne vainc que par toi !  
Tel resplendit l'orgueil au début de la vie,  
Quand la témérité de triomphe est suivie :  
La fortune se plait avec les jeunes gens.  
Alors qu'a-t-on besoin de maîtres exigeants,  
Etant son propre maître et, pour loi, pour justice,  
N'ayant à contenter que son simple caprice ?  
L'enfant pouvait trembler dans le bois ténébreux ;  
Plus grand, plus aguerri, de bataille amoureux,  
Il y cherche l'attrait d'un périlleux problème :  
Dans le danger bravé, c'est son orgueil qu'il aime !  
Il s'attaque en riant aux menaces du Sort  
Et vit plus librement s'il croit tenter la Mort !

• • •

Quand il eut quelques mois, au vent de la folie,  
Laissé fuir sans retour sa pensée abolie,  
Sa jeunesse en sanglots, la fleur de sa fierté,  
Comme un vol d'étourneaux par la trombe emporté,  
Orphée, un clair matin, dans la joyeuse aurore,  
A l'heure où tout renaît, s'épanouit, se dore,  
Où l'azur et la mer font alterner leur chant,  
Sur le miroir des eaux par hasard se penchant,  
Vit son corps si défait, sa démarche si gauche,  
Son front si laidement souillé par la débauche,

Il se sentit soudain si pauvre et las de tout  
Qu'il tomba, suffoqué d'un immense dégoût,  
D'une satiété sans remède et sans borne;  
Longtemps il demeura prostré, songeant et morne,  
Laissant à ses côtés s'étonner en pleurant  
La femme, qu'oubliait son deuil, toujours plus grand.  
Il maudissait, hélas ! les jours morts dans l'ivresse,  
Ces jours, déjà trop prompts, que la volupté presse,  
Ce sort stupide et fou de courir dans le bruit  
Sans tracer de sillon, sans récolter de fruit,  
Inutile et sans but, des ans ou des semaines  
Ne gardant même pas les souvenances vaines,  
Passant dont nul ne voit l'effort ni le travail,  
Du néant à la mort glissant comme un bétail.  
Alors, levant les yeux vers le ciel calme et grave,  
Il s'écria : « Pourtant, dans la nature esclave,  
Où tout subit la loi du sort et de l'instinct,  
Je me sens libre, moi ; nul mur qui me contînt  
Si je voulais m'enfuir ; nulle chaîne qui pèse  
Sur mon esprit altier, dans l'univers à l'aise ;  
C'est de moi que j'attends ma règle et mon devoir !  
Commande, souverain ; vouloir, il faut vouloir !  
Ah ! je te montrerai, corps paresseux et lâche,  
Que le maître, c'est moi, qui décide la tâche.  
Assez de temps perdu, d'irrésolution ;  
Vivons ; tout plaisir lasse : essayons l'action !  
Pour relever un cœur accablé de détresse  
Rien ne vaut l'éperon du hasard qui le presse,

L'imprévu des dangers, l'horreur des flots béants  
Et le noble frisson des lointains océans.  
Partons : le monde est grand ; l'avenir veut éclore.  
Je dormais dans la nuit ; l'Orient se colore.  
Quand d'un cercle écumant j'aurai meurtri la mer,  
L'ennui du ciel connu me sera moins amer ! »  
Ainsi parlait Orphée en redressant la tête,  
Tandis qu'autour de lui ses compagnons de fête  
Dans la torpeur du vin reposaient lourdement.  
Celle qui crut un jour l'avoir pris pour amant  
Et que son vain caprice avait de fleurs parée,  
Bestiale et stupide, en sa fange vautrée,  
Jetait un regard vague et de langueur mouillé  
Sur ce voisin bavard si matin réveillé  
Et, ne comprenant rien à sa peine ingénue,  
D'un geste machinal, sur sa poitrine nue,  
Cherchait à l'attirer pour lui verser l'oubli.  
Lui, debout, repoussant sa compagne de lit  
Par un brusque refus auquel répond l'injure,  
Arrache de son corps une défroque impure,  
Sa couronne fripée et ses pampres flétris,  
De ce qui l'entourait s'étonne avec mépris,  
Et, marchant à la mer, svelte sous l'aube rose,  
Part comme un conquérant dans une apothéose.

C'est pourquoi les marins, que recrutait Jason  
Pour gagner l'or colchique et sa lourde toison,

Comptèrent, quand la nef Argo mit à la voile,  
Un pilote nouveau cinglant vers son étoile !

\* \* \*

Comme, du haut des monts, sont beaux les lointains bleus !  
Qu'ils ont pour notre angoisse un attrant prestige !  
Désir de l'au-delà, soif d'être ailleurs, vertige  
Qui donne à l'irréel cet air miraculeux !

Oh ! la course des flots qu'excite un vent sauvage,  
Et les voiles fuyant sans bruit vers l'infini !  
Qui n'a, jeune, essayant son aile au bord du nid,  
Suivi, comme un espoir, le vol d'un blanc nuage ?

De ces illusions, que l'homme à son départ  
Voit, compagnes d'un jour, en chantant lui sourire,  
Et qui, l'abandonnant, aggravent son martyre,  
Nulle n'est plus fidèle et ne reste plus tard

Que l'attente d'un mieux à la halte prochaine.  
Obstinément il place en l'avenir rêvé  
Le bonheur qu'au présent il n'a jamais trouvé,  
Et se croit libre, allant jusqu'au bout de sa chaîne.

Marcher le tente ; il a cette soif du nouveau,  
Qui maintient, malgré tout, son pas à peu près ferme  
Et c'est, les yeux levés, cherchant le jour, qu'au terme  
Il roule inconscient dans la nuit du tombeau .

Lointains, lointains, vers vous s'envolent nos pensées !  
Nous voulons parcourir le monde en voyagcant  
Et, sur l'azur des flots, nos sillages d'argent  
Tracent éperdument des courbes insensées.

Ah ! qu'il vaut souvent mieux inventer, ne pas voir ;  
Quelle déception : réaliser un songe,  
Et qu'heureux le poète à l'éternel mensonge,  
Pour qui le réel reste un rêve à concevoir !

Mais, puisqu'il faut aller jusqu'au bout sans faiblesse,  
Entre des murs géants qui ferment l'horizon,  
Ce soupirail trompeur éclaire la prison  
Par l'espoir incertain d'évasion qu'il laisse !

\* \* \*

En ces temps, dont j'essaye un imparfait tableau,  
Les plaines, sans issue entre les monts et l'eau,

Pauvres îlots perdus au sein des mers farouches,  
Germaient à peine assez pour nourrir quelques bouches.  
Les humains entassés, sans pain et trop nombreux,  
Luttant à qui vivrait, se détruisaient entre eux.  
Aussi, rêvant d'ouvrir une issue à la foule,  
De hardis compagnons, parfois, bravant la houle,  
Au hasard de la mer voguaient dans l'inconnu.  
Plus d'un alors partit, qui n'est pas revenu...  
Mais, pour l'attendre au lit fuit-on la mort brutale!  
Et ceux qui, déployant leur voile triomphale  
Sur la mer frissonnante, un jour rentraient au port,  
Avaient si haut le front et, de leur rude effort,  
Rapportaient tant de gloire avec tant de richesses;  
Ils faisaient de si beaux récits de leurs prouesses  
Que tous, laissant au soin de leurs quatre repas  
Les juges impotents et les tribuns trop gras,  
Suivaient les conquérants d'un orgueilleux cortège;  
Les enfants demandaient tout bas leur sortilège,  
Et les femmes, buvant la flamme de leurs yeux,  
En tombant à leurs pieds les proclamaient des dieux !

Entre tous ces héros, Jason, mâle stature,  
Affronta noblement la plus rude aventure  
Quand, sur la foi d'un conte, il partit pour chercher  
La toison d'or, promise au plus brave nocher.  
Sa nef était solide et docile à la voile ;  
Pas un clou n'y manquait, pas un fil à la toile ;

Les vivres emplissaient la cale pour longtemps  
Et quiconque, devant se fier aux autans,  
Voyait, courbé sur l'eau, son blanc profil de cygne,  
Enviait ses marins pour leur bonheur insigne.  
Mais, bien plus que la toile, ou le fer, ou le bois,  
Conduits sans le savoir au péril, aux exploits,  
L'âme qui gouvernait ce corps était superbe :  
Cinquante fiers rameurs, plus d'un encore imberbe,  
A l'appel de Jason étaient, l'orgueil au front,  
Venus carguer la voile et tirer l'aviron,  
Héros montés plus tard à la céleste table :  
Castor, Pollux, jumeaux nés de Zeus indomptable,  
Admète, Méléagre, Eumolchos, Télamon,  
Parsès dont la main brise en jouant un timon,  
Le nautonier subtil aux yeux perçants, Lyncée,  
Vingt autres entourant Hercule, fils d'Alcée,  
Que ses exploits déjà rendent l'égal d'un dieu  
Et, debout sur la poupe, inspiré, l'œil en feu,  
Pilote surhumain qui dans le ciel sait lire,  
Orphée aux hymnes d'or, célébrant sur sa lyre  
Les éternels pouvoirs, dont l'appui doux et fort,  
Mieux qu'un vent désiré, mène l'esquif au port.

Ils partirent, laissant, pour suivre leurs chimères,  
Sans regrets derrière eux les lourds sanglots des mères,  
À peine d'un baiser distrait touchant ces yeux  
Que l'attente et les pleurs rougiront anxieux,

Ces mains dont la tendresse eût apaisé leurs fièvres ;  
Ils s'enfuirent, disant adieu du bout des lèvres  
A quelque frêle enfant, qu'une atroce douleur,  
Quand ils seront au loin, brûlera dans sa fleur :  
Pauvre âme un jour trop tôt ouverte à l'espérance,  
Qui croyait à la vie et qu'abat la souffrance,  
Beauté, lumière, esprit, dont le souffle adoré  
Eût, sur leur chemin noir, mis un voile doré.  
Ne l'as-tu donc pas vue, ô voyageur sans âme,  
N'as-tu donc pas compris cette muette flamme,  
Qui sortait de son cœur pour réchauffer le tien ;  
Son silence ou sa voix ne te disaient-ils rien ?  
Mais, quand l'homme a vingt ans, il croit, en sa folie,  
Que la coupe d'amour sera toujours remplie  
Et, plein d'ambition, impatient d'un faix,  
Passe auprès du bonheur, qu'il ne revoit jamais.

• • •

Et, d'abord, dissipant les heures illusoires,  
Ils doublèrent longtemps de vagues promontoires,  
Entre les deux néants de la mer et des cieux  
Mettant le bruit léger de leurs chants oublieux.  
Ils touchèrent des ports, contournèrent des îles,  
Harassèrent les eaux de labours infertiles  
Et, la terre bientôt fermant leur route au Nord,  
Vers l'Orient brumeux tournèrent leur effort,

Vers cette côte rude, à bon droit abhorré,  
Que la terreur aux dieux plus tard a consacrée.  
L'hiver était venu, triste sous le ciel lourd,  
Faisant la nuit plus morne et le soleil plus court,  
Du tumulte des flots fatiguant la carène,  
Quand, sur la mer de poix, monta, grave et sereine,  
Dans l'impassible orgueil de ses escarpements,  
Que l'homme épouvanté livre aux noirs éléments,  
La montagne au triangle élancé dans l'espace,  
Où seul avec les loups gîte l'aigle rapace.  
Trois jours, dans la terreur des écumants récifs,  
Ecrasés par le poids des hauts rochers pensifs,  
D'où les torrents sur eux croulaient en avalanche,  
Ils allèrent, guettant un bout de plage blanche,  
Où dormir sur le sable et réchauffer au feu  
Leur corps, que la bruine a transi peu à peu.  
En vain : la côte sombre est sans un abordage ;  
Et, sur le bois lassé retendant leur cordage,  
Vérifiant la toile au point plus exposé,  
S'armant pour un combat que nul n'aurait osé,  
Malgré le froid, le vent déjà rauque et farouche,  
Ils laissèrent la terre, où les morts ont leur couche,  
Pour, à travers les flots l'un sur l'autre entassés,  
Par des chemins nouveaux de nuls marins tracés,  
Voguer vers l'île blême, à l'aurore entrevue,  
Où la flamme chalybe apparaît dans la nue.  
Sublime hardiesse, effort trop généreux ;  
La nuit ferme sur eux ses crêpes ténébreux ;

La vague, jusqu'au fond de ses glauques abîmes  
Les roule et brusquement les reporte en ses cimes ;  
Plus une étoile au ciel ; plus une côte au loin.  
Où les conduit l'orage, ils ne le savent point.  
Mais Orphée, attaché contre le mât qui ploie,  
Dans le vent qui gémit chante la fière joie  
Du retour glorieux, les hauts faits accomplis ;  
Et son vers fait rougir d'orgueil les fronts pâlis,  
Réchauffe aux cœurs navrés la foi qui les transporte,  
Donne aux nerfs la vigueur en rendant l'âme forte.  
Au milieu du fracas haineux de l'ouragan,  
Il dit la Toison d'Or, qu'ils verront en voguant,  
Après les nuits de deuil et d'attente incertaine,  
Luire sur l'horizon scintillante et lointaine.  
Et le vent peut gronder : qu'il souffle, ce bavard !  
La mer peut se cabrer comme un coursier hagard :  
Le cavalier fringant, dont le poids la harcèle,  
Rit de son vain courroux et reste ferme en selle.  
Le chant libérateur montre aux marins pieux  
La mer s'humiliant sous le pouvoir des dieux,  
Qui, seul, en ces périls où le lâche s'éplore,  
A son gré les tourmente ou les fait vivre encore :  
Ceux qui les servent bien n'ont rien à craindre d'eux !  
Et, faisant travailler même le vent hideux,  
Orphée à sa fureur offre sa grande lyre,  
Dont la corde répond suave à son délire :  
« Orage, apaise-toi, commande-t-il vainqueur ;  
Vagues, cessez vos cris, chiens qui hurlez en chœur ;

Interromps ton roulis, ô mer, dors assagie. »  
Et voici que, prodige inouï de magie,  
Dans l'aube qui déjà point au firmament gris,  
Vagues et vents d'accord ont arrêté leurs cris ;  
Un doux clapotement de la lame apaisée  
A peine berce encor la coque reposée ;  
Tout se tait ; le chant seul d'Orphée au jour naissant  
Monte comme un salut vers l'astre éblouissant  
Et le premier rayon, qui traverse la nue,  
Frappe au loin les blancheurs de Lemnos attendue.

Car le vouloir humain dompte les éléments  
Et les flots courroucés n'ont que baisers cléments,  
Quand la nef pavoiée arbore en la tempête,  
Pour drapeau l'idéal, pour pilote un poète !  
• • • • • • • • • • • • • • • •  
Hélas ! ton règne est court, ô fière volonté  
Et tu n'es pas au bout, l'Océan affronté ;  
Le plus rude combat se livre au fond de l'âme,  
Où plus d'un est vaincu, qu'invincible on acclame.  
Quand Lemnos apparut glorieuse au matin  
Et que la nef, glissant sur des flots de satin,  
Vint, d'un vol sinueux coupant l'azur limpide,  
Se poser dans le port comme un oiseau timide,  
Le deuil chargeait la ville, et des ruisseaux de sang  
Désolaient son palais, d'or pur resplendissant.  
Sur un cri meurtrier, les femmes insurgées,  
Des hommes, leurs tyrans, férolement vengées,

Avaient, épouvantant la mer au flot vermeil,  
Jeté du haut des rocs leurs corps pris au sommeil  
Et, libres désormais d'un esclavage infâme,  
D'un pouvoir masculin si pesant à la femme,  
A tout seigneur nouveau, qu'amène Eros moqueur,  
Étaient prêtes à faire abandon de leur cœur.

Jason avait pu vaincre en se jouant l'orage :  
L'embûche du plaisir accabla son courage.  
Une relâche est douce au marin fatigué ;  
Par des yeux souriants le héros subjugué,  
Abandonnant son âme à la volupté folle  
D'une âme qui se donne et d'un corps qui s'immole,  
Pour de longs mois de fièvre oublia lâchement  
Le devoir du soldat, que désertait l'amant,  
Et, sur la plage morne, où, chantant, on la traîne,  
Du navire attristé s'endormit la carène...

O désenchantement du poète navré,  
Qui tombe des hauteurs de son chant inspiré !  
Il voit les jours passer ; tout est prétexte à craintes :  
En hiver, la tempête aux farouches étreintes ;  
Au printemps, l'équinoxe et son subit assaut...  
L'été vient ; nul ne songe à parer le vaisseau !  
Est-ce donc pour venir, à l'ombre sous les marbres,  
Auprès des clairs jets d'eau pleurant dans les grands arbres,  
Dormir, fuyant l'ardeur d'un soleil embrasé,  
Et, la main dans la main d'une douce maîtresse,  
Par des baisers sans fin répondre à sa caresse,  
Tenant d'un long récit son esprit amusé ;

Est-ce pour se laisser couler au fil des rêves,  
Renonçant à vouloir et docile au destin,  
Qu'on a si fièrement, sur un flot incertain,  
Suivi l'essor joyeux de chimères trop brèves ?  
— « Jason, Jason, debout ; en route à l'Orient !  
Frères, éveillez-vous ! » — En vain, les suppliant,  
Leur fouettant le cœur d'un reproche tenace,  
Il promet et rudoie, il gémit et menace ;  
Si fort contre la mer, il doit attendre ici  
Que le jour reparaisse en ce ciel obscurci,  
Et, des pièges que tend sa mollesse au plus sage,  
Il fait, pendant deux ans, le rude apprentissage...  
Mais, enfin, la langueur d'un amour presque éteint  
Et la satiété triomphant de l'instinct,  
Mieux qu'un noble discours entendu dans l'ivresse,  
Rappellent aux héros le devoir qui les presse.  
Une nuit, s'arrachant à des bras désolés,  
Quand la chaleur faiblit sous les cieux étoilés,  
Ils courent d'une haleine à la plage endormie,  
Où le sombre vaisseau dort sous la lune amie,  
Tous ensemble muets le poussent vers les flots,  
Coupent un dernier câble et, hardis matelots,  
Offrant leur large voile aux fraîcheurs de la brise,  
Fuient, les mâts inclinés, sur la mer calme et grise...  
Et voici de nouveau les hasards du chemin,  
L'attente chaque soir d'un autre lendemain,  
L'oubli dans l'imprévu, le calme et ses paresseuses,  
L'orage et ses combats, les haltes charmeresses

En des ports inconnus, refuge d'une nuit,  
Où retient un caprice et d'où chasse l'ennui,  
Les exquises douceurs de la lune éthérée  
Argentant des flots clairs l'immensité nacrée,  
Les torpeurs de midi prostrant les fiers vouloirs  
Et le réveil des cœurs en la tiédeur des soirs.  
Ils passent l'Héllespont, doublent la Propontide,  
S'attaquent à l'Euxin, abordent en Colchide,  
Et, lorsqu'ils croient déjà vainqueurs s'enorgueillir,  
A de nouveaux dangers se heurtent sans faiblir.  
Ce sont les taureaux noirs aux ardentes poitrines,  
Taureaux d'airain jetant le feu par les narines,  
Qu'il faut soumettre au joug, ivres d'un fol effroi ;  
C'est le champ labouré sur l'ordre du vieux roi,  
Où des dents de serpents, graine à tous vents semée,  
Pour d'étranges horreurs font germer une armée ;  
C'est la haine de l'homme après celle des cieux,  
Le maléfice aidant l'orage furieux,  
L'enchantedement complice abject de la tempête.  
Au radieux effort, c'est l'ombre tenant tête.  
Les pouvoirs de la nuit, du mal et du passé  
Se dressent en travers d'un vouloir insensé,  
Qui, pour atteindre au but bravant leur sortilège,  
De l'asservissement avec fierté s'allège ;  
L'enfer barre la route à ces audacieux.  
Mais le poète élu, dont la flamme inspirée  
Perce de flèches d'or l'épouvante sacrée,  
Oppose aux dieux mauvais la clémence des dieux.

Contre un fatal Destin ferme en son entreprise,  
Insensible au courroux d'éléments qu'il méprise,  
Il repousse du pied dans son gouffre étouffant  
Le farouche Pluton aux cauchemars d'enfant,  
Et le ciel inconnu, que son désir proclame,  
Prend, surgi du néant, conscience en son âme.  
Les dieux, qu'il évoqua, secondent son dessein.  
Tout danger disparaît ; tout obstacle se brise ;  
Des taureaux forcenés la colère est surprise ;  
Les guerriers furieux s'entrepercent le sein.  
L'invulnérable foi dissipe la magie.  
Enfin, la terre hostile et de crimes rougie  
Aux héros valeureux livre son vain trésor.  
Gloire admirable, ils ont conquis la Toison d'Or !  
Et déjà, s'élançant sur la mer attendrie,  
Leur nef d'un vol léger cingle vers la patrie.  
Victoire ! plus d'orage et de rude combat.  
Bientôt, le cœur joyeux, grimpant au haut du mât,  
Ils verront les rochers de la côte natale  
Monter allègrement sur la mer triomphale.  
Rien ne peut plus troubler l'orgueil de leur retour :  
Nul péril, nul tracas, nul retard, nul amour.  
En leur honneur, l'éclat des trompettes résonne ;  
Après avoir semé, c'est l'heure où l'on moissonne !  
O suprême bonheur : être au but désiré,  
Réaliser l'objet de son rêve enivré,  
Obtenir un succès qu'on croyait illusoire,  
Entrer fier dans le port, sublime en la victoire,

Ne plus souffrir la faim ni le froid, échapper  
Aux mâchoires des flots qui viennent vous happen,  
Sortir de ces terreurs, où nul ne pouvait dire  
S'il touchait au salut, s'il courait au martyre ;  
Cesser, aux mains du Sort, d'être une épave, un jeu ;  
Comble de joie : un homme, élevé demi-dieu !  
Extase !... Alors, songeant au départ, à sa fièvre,  
Au désir glorieux dont la gloire vous sèvre,  
A tous les grands projets maintenant accomplis,  
Aux hymnes qui faisaient dresser les fronts pâlis,  
Aux étendards flottant sur la mêlée altière,  
Qui, si splendidelement, vibraient dans la lumière,  
Aux cris de la bataille, aux sonores clairons  
Dans les lourds désespoirs clamant : « Nous l'atteindrons ! »  
Orphée, assis tout seul sur la poupe qui penche,  
Laisse derrière lui grandir la route blanche  
Et tristement regarde, au brumeux horizon,  
Se perdre dans l'oubli du passé qui tout noie,  
Cette rive, où jadis l'attirait, plein de joie,  
L'orgueil de conquérir l'imprenable Toison !







## IV

*APOLLON*

LESBOS, fleur lumineuse et parfum de la mer,  
Île plaisante à vivre, où, sous l'olivier clair,  
La source, but joyeux des colombes fidèles,  
Tinte un si fin cristal parmi les asphodèles,  
Où les plages de sable ont un si fier contour,  
Où si superbement montent dans la lumière  
Les pics olympiens dressant leur tête altière,  
Où vibre un tel frisson de langueur et d'amour !  
Divine Mytilène en ton golfe enchâssée,  
Par le premier rayon de l'aube caressée,  
Ville aux canaux de marbre, où le reflet tremblant  
Des ponts fait miroiter dans l'ombre un cercle blanc ;  
Plus grave Methymna, sur ta crête rocheuse,  
Regardant vers le Nord la vague aventureuse ;  
Pyrra, près de l'azur dans les pins t'endormant ;  
Eriisos, dont les lys sont un enivrement ;

Et toi, molle Antissa, souriante et fleurie,  
Où la vague parfois, venant de la patrie,  
De la Grèce lointaine à l'autre bout des flots,  
Apporte en se mourant le rêve ou les sanglots :  
Bosquets voluptueux, où, vers la lune pâle,  
Le chant des rossignols éperdument s'exhale !  
O mes chers souvenirs, ô pays bien-aimés,  
Fantômes que j'ai crus un instant animés,  
Limpides visions d'une époque perdue,  
Où rien ne m'effrayait, le temps ni l'étendue,  
Vous que, plus tard, sombré dans l'angoisse et la nuit,  
Impuissant à savoir où le sort nous conduit,  
J'ai, tant de fois, guettant la lumière illusoire,  
Evoqués devant moi du fond de ma mémoire ;  
Lieux toujours si présents pour l'œil de mon esprit  
Que, sur ce froid papier, leur nom seul me sourit !  
Tels que je vous ai vus, beau ciel, plage dorée,  
Des baisers du soleil montagne enamourée,  
Mer fuyant d'île en île aux lointains horizons,  
Anémones et lys émaillant les gazons,  
Tels, des siècles plus tôt, quand la voix étouffée  
Des dieux parlait encore, a dû vous voir Orphée.  
Car tout, sur cette terre, où la fragilité  
Des choses nous torture, est stable en vérité.  
Les ans ne changent rien : acteurs, décors ni drame ;  
C'est toujours même ciel, c'est à peine une autre âme !...  
•  
Pour bien des cœurs, agir et s'entourer de bruit,

Mettre un labeur nouveau sur un effort détruit,  
Nourrir le corps, dompter les muscles sous leur tâche,  
Rire au cri de danger, bondir au mot de lâche,  
Jouir du temps présent, être ivre, être amoureux,  
Suffit, plaisir facile, à s'estimer heureux.  
D'autres d'un tel tumulte ont leur fierté blessée  
Et cherchent le silence, où fleurit la pensée.  
Orphée, un jour, poussé par les vents incertains  
Sur les bords de Lesbos, obéit aux destins  
Et, sur la nef bien vite au large ramenée  
Laissant fuir sans regret sa fortune étonnée,  
Par un charme subtil doucement retenu,  
Resta, libre captif d'un rivage inconnu.  
Alors, dans la nature et dans la solitude,  
Reposant son regard de l'humaine attitude ;  
Loin de l'effort trompeur, du vouloir effronté,  
Avec la patience apprenant la bonté ;  
Oubliant les complots de haine et d'avarice,  
L'or conquis par scandale, accumulé par vice,  
L'aventure au prestige intense, éblouissant,  
Hélas ! éclaboussé par la fange et le sang ;  
Devant les lacs, les bois, indifférents à plaire,  
Chassant l'orgueil stupide, où germe la colère,  
Et se faisant pareil à ces muets amis,  
Comme eux reflet fidèle, impassible et soumis,  
D'universels pouvoirs sous qui tout être ploie,  
A leur apaisement il demanda la joie.  
Adieu les plaisirs faux, l'action sans objet,

Les vaniteux désirs, les conquêtes moroses,  
L'angoisse d'échapper au tourbillon des choses :  
En un fleuve d'oubli sa fièvre se plongeait.  
D'instinct, courbant la tête, il reprenait, docile,  
Son humble rang marqué dans cette immense file,  
Qui, sans arrêt, sans fin, sous le regard des dieux,  
Se déroule : de près, un chaos furieux,  
Un fol essoufflement, une âpre convoitise,  
La lutte sans merci, la haine qui s'attise,  
Les cris désespérés, le hurlement des voix,  
Les faibles écrasés, les forts sur le pavois,  
La bête qui rugit, griffe et tâche de mordre :  
De loin, pour qui sait voir, l'éternité de l'ordre.  
Par un pressentiment de son âme averti,  
Il devinait combien en lui-même est petit  
L'être humain et combien son mouvement stupide,  
S'il se croit affranchi, s'épuise et tourne à vide ;  
Mais il sentait aussi que peut-être un devoir  
Se posait pour l'esprit noyé dans la matière,  
Tout en la subissant, de l'embrasser entière,  
Et, dompté par ses lois, d'au moins les concevoir.  
Son corps abandonnait l'enfantine bataille,  
Dont vainqueurs et vaincus, frappés du même arrêt,  
Sortent, ceux-là sans joie et ceux-ci sans regret,  
Pour trouver dans la tombe un lit d'égale taille.  
Mais sa raison, devant le mystère des cieux,  
Éprouvait, se dressant d'un réveil curieux,  
Le besoin, le pouvoir d'interpréter le monde,

D'en trouver le dessein, la structure profonde,  
D'apprendre par quel mot cet ensemble ébranlé  
Accomplit sans repos un plan inviolé  
Et, seule entre tous ceux que la terre convie,  
De savoir les motifs, les formes de la vie.  
Donc, penché sur la source ou l'insecte ou la fleur,  
Épiant les oiseaux dans leur nid querelleur,  
Analysant l'orage, écoutant la tempête  
Aux longs hululements que la côte répète,  
Observant les saisons, cherchant en son esprit  
Pourquoi mai dit : aimons, quand décembre flétrit,  
Regardant le soleil monter, luire et descendre,  
Il visait à prévoir, à connaître, à comprendre.  
Après l'ambition, rêve bien vite enfui,  
Un idéal nouveau se découvrait à lui :  
But radieux, éveil fascinant, sous la brume,  
Du seul astre immuable, auquel tout feu s'allume ;  
Au loin, se dérobant, chaste en sa nudité,  
Flottait, lui souriait l'altière vérité.  
Il voulait la saisir ; il se sentait des ailes ;  
Sur ce brillant mirage il dardait ses prunelles ;  
Leste, il la poursuivait par un chemin nouveau,  
Où la course et l'orgueil lui grisaient le cerveau.  
Aussi, répudiant l'ignorance défaite,  
Du futur maîtrisé s'instituant prophète  
Et, dans l'illusion de calculs nouveau-nés,  
Sur le monde et sur l'homme à peine soupçonnés  
Se forgeant à sa guise un merveilleux système,

Il expliquait, prouvait, inventait le ciel même.  
D'un caprice fécond il modelait ses dieux ;  
Il les armait, posant d'un doigt religieux,  
Dans leur main gravement vers la terre abaissée,  
La foudre, le trident, le subtil caducée ;  
Il mariait en eux, par des baisers cléments,  
L'effort tumultueux des obscurs éléments ;  
Il leur prêtait, scrutant, combinant leurs querelles,  
De l'univers surpris les forces naturelles.  
Et les vents, et les eaux, et le fatal éclair.  
Ce feu dévastateur qui s'élance de l'air,  
Et les successions de l'ombre et de l'aurore,  
Le soleil chaque jour que l'océan dévore,  
Le grondement des flots, les monts désordonnés  
Dressant leur vain chaos vers les cieux étonnés,  
Les saisons, les sommeils des graines enfouies,  
Qui dans l'azur d'avril germent épanouies,  
L'amour enfin, l'amour, mystérieux pouvoir,  
Inexplicable flamme, étrange à concevoir,  
Qui, d'un être quelconque, homme, animal ou plante,  
D'un atome, essaimant la substance vivante,  
Fait, un jour, un instant, pouvoir prodigieux,  
Le créateur d'un monde, un émule des dieux,  
Tout pour lui s'éclairait; tout, devant sa science,  
S'inclinait humblement, parlait sans méfiance...  
Ainsi les jours passaient, en courses par les monts,  
Par les bois, sur la plage aux souples goémons,  
Dans les rocs où le chêne avidement s'incruste,

Partout où les cent voix de la nature auguste,  
Oracles imprévus d'un maître illimité,  
Murmuraient, épelaient, criaient la Vérité.  
Jamais il n'était las d'écouter ce mystère,  
Surpris dans le silence aux lèvres de la terre.  
Quand le soleil baissait, faisant les lointains bleus,  
A l'heure où, réjoui du gain de sa journée,  
Le travailleur, quittant sa tâche terminée,  
Se prépare au repos en rendant grâce aux Dieux,  
Le doux songeur parfois, dans l'or du soir limpide,  
Grimpait d'un pas léger le mont de marbre blanc  
Et, sur le sommet clair, lui-même étincelant,  
Restait pâle, attiré par la splendeur du vide.  
A ses pieds, il voyait, jusqu'au rouge horizon,  
Sous les derniers baisers du jour, la mer pourprée  
S'alanguir dans l'oubli d'une extase enivrée  
Et, muette, allongeant son corps en pâmoison  
Vers l'ardent bien-aimé qu'elle renonce à suivre,  
Réver tout bas d'espoir et du bonheur de vivre.  
Du mont illuminé le marbre scintillait,  
Comme un autel dressé sous la voûte d'un temple ;  
Un nuage d'encens sur les vallons coulait  
Et, grave, subissant un indicible exemple,  
Ainsi que la montagne et la mer et le ciel,  
Orphée agenouillé, les mains sur la poitrine,  
Courbant le front devant la majesté divine,  
Prêtre, adorait Phœbos immuable, éternel :

— « Soleil, source du feu, puissance créatrice,  
Embrasement fécond, dieu fort, dont le caprice  
Est la vie ou la mort, est l'arrêt souverain  
Du monde, où, flamboyant, roule ton chard'airain !  
Par toi la nuit funèbre est vaincue et chassée ;  
Par toi l'impur chaos, où germe une pensée,  
Rejette avec dégoût de ses marais flétris  
Les monstres, que leur fange en l'ombre avait nourris.  
Tu parais : à ta voix, les radieuses brumes  
S'élèvent des flots gris qu'argentent les écumes ;  
Et la terre s'anime et l'océan sourit !  
Tu te caches : le ciel désespéré, flétri.  
Déchiré par l'orage aux effrayants vacarmes,  
Se couvre d'un linceul et ruisselle de larmes.  
Le centre du bonheur, de la joie, est en toi,  
Comme l'amour, qui brûle ou s'éteint par ta loi !  
C'est toi, quand ton printemps vient réchauffer la terre,  
Qui tires champs et bois de leur sommeil austère,  
Qui ramènes la sève aux vieux troncs racornis,  
Entr'ouvres les bourgeons et reconstruis les nids ;  
C'est toi, c'est ta chaleur si bienfaisante et douce,  
Qui produit toute force et trempe qui s'émousse.  
O Rayonnant, salut, rythme de la beauté,  
Eclat du vrai, bonté du ciel, éternité !... »

• • • • • • • • • • • • • • •  
Ainsi priait un jour sa parole mystique,  
Quand, près de lui, léger comme un vol de moustique,

Un rire contenu bourdonna gentiment :  
Rire aux sons argentins, net et pur diamant,  
Tantôt discret, tantôt jaillissant par fusée ;  
Une voix, de son rire elle-même amusée,  
Gourmandait une chèvre au caprice importun ;  
Et, se tournant, il vit des yeux noirs, un front brun,  
D'épais cheveux tordus et noués sous la paille,  
Une tunique svelte attachée à la taille,  
De petits pieds nerveux, le port ouple et mutin  
D'une bergère alerte, au corps fleurant le thym.  
Mais, aussitôt, le rire envolé de la bouche,  
La fillette s'enfuit, biche qui s'effarouche,  
Et, sa chèvre suivant, de rocher en rocher,  
Dans le fourré des bois, prompte, alla se cacher.  
Il resta, quelque temps, rêveur, suivant sa trace  
D'un regard qu'enchantaienr sa jeunesse et sa grâce,  
Puis, chassé par la nuit, regagna d'un pas lent  
Sa hutte, où l'attendait dans l'âtre un feu tremblant.

Oh ! le premier rayon que jette à son aurore  
La science naissante à l'esprit vierge encore !  
Devant ce jour soudain quel éblouissement !  
Tout languissait, tout vit mystérieusement !  
On dirait, dans la tombe où notre âme sommeille,  
Une porte s'ouvrant à la clarté vermeille,  
Un monde qui surgit, immense, merveilleux,  
Où la création trahit le plan des dieux.

Où le sens dérobé des choses se révèle,  
Où, se transfigurant d'une beauté nouvelle,  
La réalité morne, obscure sous nos pas,  
Prend une intensité qu'on ne soupçonnait pas !  
Quand Orphée eut vu poindre un tel flot de lumière,  
Il connut tout d'abord la joie aveugle, entière ;  
L'abîme, dont à peine il atteignait le seuil,  
Lui semblait trop petit déjà pour son orgueil ;  
Fièrement, jusqu'au fond, de ses regards superbes,  
Il prétendait compter les mousses, les brins d'herbes,  
Les pierres, dont, penché sur le gouffre en riant,  
Il devinait la forme aux feux de l'orient.  
L'impuissante nature, il la savait domptée ;  
Les dieux, il les voyait, plus grand que Prométhée,  
S'incliner et lui dire humblement leur secret ;  
La mort, un pas de plus, elle disparaîtrait !  
Dans son illusion, sa triomphante extase  
De croyant néophyte et qu'une fièvre embrase,  
Il pensait gouverner le monde par la loi,  
Qu'imposait et dictait son invincible foi.  
Faisant vibrer sa lyre en un magique arpège,  
Il chantait les grands dieux, dont l'amour nous protège  
Et dont lui, prêtre élu, mandataire inspiré,  
Pressentait le vouloir, des hommes ignoré.  
La nuit, levant les yeux vers ces poussières d'astres,  
Qu'enserrait son regard en d'étranges cadastres,  
Il démêlait, parmi leur mouvement commun,  
L'orbite singulière imposée à plus d'un ;

Il gouvernait, fixant leur course, les planètes ;  
Prévoyait le retour effrayant des comètes,  
Où se lit l'avenir et, suivant la saison,  
Réglait qui, le premier, doit luire à l'horizon,  
D'Arcturus, du Bélier, du pâle Sagittaire,  
Ou du Cancer farouche incendiant la terre.  
Les êtres accouraient, comme des compagnons  
Familiers, lui conter leurs pouvoirs et leurs noms ;  
Il savait les poisons, les dictames, les baumes,  
Quel suc donne un ferment, quelle herbe des aromes,  
Le moment, le terrain propice aux floraisons :  
Sous les clairs oliviers, dans les souples gazons,  
L'anémone de pourpre aux multiples pétales ;  
Dans les ravins pierreux, les vives digitales ;  
Près des ruisseaux, l'iris impeccable et hautain ;  
Au flanc des coteaux nus la bruyère et le thym :  
Et, sur la brute même, en sa honte attardée,  
Il se penchait, guettant des rudiments d'idée,  
Expliquant son langage, épiant son désir,  
S'amusant à la voir raisonner et choisir,  
Bien qu'en proie aux instincts — hélas ! qui s'en exempta ? —  
En sorte que, voyant sa caresse indulgente,  
Ce fleuve de bonté ruisselant dans sa main,  
Les biches sans terreur broûtaient sur son chemin,  
Les nids le saluaient d'un gazouillis de joie,  
Le tigre même, fauve en quête d'une proie,  
Oubliait sa fureur pour regarder tremblant,  
Et, les muscles tendus, arrêtait son élan.

Du fond des bois muets, à son appel magique,  
Les animaux, sortant d'un sommeil léthargique,  
Accouraient, se pressaient, dans leur cerveau confus  
Sentant, sous les accords fascinant de sa lyre,  
Quelque chose d'étrange, une fièvre, un délire,  
Un semblant de pensée, un vague instinct de plus,  
Éclore et les pousser, hors des rudes ombrages,  
Où la dent s'assouvit, où s'effrènent les rages,  
Vers le dominateur, l'homme puissant et doux,  
Qui, la main sur leur tête ou flattant leur crinière,  
De ses yeux dans leurs yeux répandant la lumière,  
Par des mots incompris apaisait leur courroux.  
Alors, tandis qu'en cercle, autour de lui pressées,  
Ces bêtes l'écoutaient, les oreilles dressées,  
Avec l'obscur émoi d'un labeur encor vain,  
Il chantait et, vibrant sous leurs crânes farouches,  
Pleins d'ignobles désirs, de convoitises louches,  
Occupés seulement de fureur ou de faim,  
Les sons mystérieux, comme un filtre sublime,  
Évoquaient, lueur pâle en l'ombre de l'abîme,  
L'attente, le soupçon, l'espoir lointain du jour,  
Où leur férocité s'éclairera d'amour.

• • •

A ce plaisir fécond, à cette sainte ivresse,  
Faisait pourtant défaut toute humaine tendresse.

Le rêveur amoureux de tous, monts et forêts,  
Fleurs et rayons, doux nids gazouillants, noirs cyprès,  
Le poète charmé du plus humble brin d'herbe  
Restait, pour l'homme seul, indifférent, superbe ;  
Il le fuyait, l'ayant trop connu, pensait-il,  
Et trouvant usurpé son rôle puéril.

A peine si, parfois, de loin dans la bruyère,  
Voyant svelte et moqueuse errer la chevrière,  
Il restait un moment, caché, d'un œil furtif,  
A guetter la sauvage, et partait plus pensif...  
Qu'était-ce que l'amour ? qu'importait une semme ?  
Le désir de savoir hantait toute son âme.

\* \* \*

Mais quand, donnant l'essor à son cœur délivré,  
Il eut, comme un poulain qui s'ébat dans un pré,  
Vingt fois, en long, en large, en avant, en arrière,  
Avec la même ardeur parcouru sa carrière,  
Il s'aperçut bientôt, moment de noir chagrin,  
Que sa course tournait entre des murs d'airain  
Et que, passant d'effet en effet d'un saut leste,  
Vers la cause première et le vouloir céleste  
Il n'avait pu, malgré tant de fièvre et d'élans,  
Hausser d'un seul degré ses désirs chancelants.  
Esclave du passé, jouet de l'espérance,  
Il demeurait toujours traqué par l'apparence,

Eternel prétendant rebuté comme roi,  
Visionnaire ayant pour seul soleil la foi.  
Et quelle vanité qu'une foi mensongère,  
Prisme où tout se déforme et, trouble, s'exagère,  
Pour qui, de sa raison follement contenté,  
Croyait, dans un mirage, aimer la vérité !  
Ah ! plus d'un l'a connu, ce sursaut de la vie :  
Le rayon semblait droit ; qu'est-ce ? en l'onde il dévie ;  
On vantait la science ; on voit, ouvrant les yeux,  
Qu'elle exige une foi, comme les autres dieux !  
Alors il vient un soir, où la recherche lasse,  
Où l'esprit, fatigué d'un éternel demain,  
S'arrête, comme un pauvre au revers du chemin,  
Dans le gazon poudreux s'affaissant tête basse.  
Et l'ombre, qu'un soleil illusoire éclaira,  
De sa déception se ternit, s'enténèbre.  
Contraste épouvanté, qu'il est triste et funèbre  
L'univers, où, pleurant, tout fantôme expira !  
En cet effondrement, qui suit l'éveil d'un songe,  
Quand, brusquement, se rompt le voile de mensonge,  
Où le caprice ailé, combinant ses couleurs,  
Brodait joyeusement des rayons et des fleurs,  
L'homme, entré dans la nuit, sent, glacé jusqu'aux moelles,  
Tomber sur lui l'horreur d'infinis sans étoiles.  
Les oiseaux, qui chantaient l'espoir, sont envolés ;  
La bise a jeté bas les rameaux dépeuplés ;  
A la terre, un néant, ne répond qu'un ciel vide ;  
Seul, le fil de la Parque en grondant se dévide,

Et la mort, grimaçant de son rire odieux,  
Assiste avec triomphe au désastre des dieux.  
Celui qui si longtemps poursuivit sa chimère,  
Comme un malade au lit, se sent la bouche amère;  
Il veut se soulever; il cherche inconsolé  
Le but, mort à jamais pour son œil aveuglé.  
Rien, rien; il n'entend plus, creusant sa sombre mine,  
Dans le tronc ravagé que le ver qui chemine.  
Oh! comme on se sent vieux quand on n'a plus la foi,  
Quand on n'est plus tiré d'un éternel pourquoi,  
D'une énigme à résoudre ou d'une crainte même  
Vers l'heure, où l'on attend le fin mot du problème;  
Quand on croit qu'au passé le futur tout pareil  
Dans un brouillard épais naîtra sans jour vermeil!  
Comme alors en tremblant on suit la folle course  
Où, semant son trésor par les trous de sa bourse,  
Et laissant dépouiller hier par aujourd'hui,  
Le temps, ce furieux dès qu'on lui parle enfui,  
Ne sait, toujours pressant, d'un pas qui butte et tombe,  
Que saisir, déchirer, projeter dans la tombe  
Nos efforts, nos désirs, nos œuvres en lambeaux,  
L'incertaine lueur de nos pâles flambeaux,  
Nos doutes, nos amours, éternels jeux d'une heure,  
Nos triomphes dont rien, pas un nom ne demeure,  
Nos morales, nos lois, jusqu'à notre idéal  
Immuables, qui sombre en l'abîme fatal!

• • • • • • • • • • • • • • •

Tandis qu'ainsi le doute en lui mettait sa glace,  
Destructeur acharné du culte qu'il remplace,  
L'hiver venait, pillant sur les chênes rouillés  
Une dernière feuille aux rameaux dépouillés.  
Les nids défaits, crevés, laissaient voler leurs plumes,  
Et, froids avant-coureurs des persistantes brumes,  
Les nuages, traînant le voile de la nuit,  
Remplissaient les ravins déserts d'un long ennui.  
Les oiseaux se taisaient ; silencieuse et triste,  
La forêt, en ses fonds de bonne heure noircis,  
Écoutait grésiller, dans les fourrés transis,  
La pluie, infatigable et morne cithariste.  
Pas de soleil ; à peine une pâle clarté,  
Des prés imbibés d'eau soulevant la buée,  
Apparaissait furtive et, morne, exténuée,  
Laissait, en s'endormant, tomber l'obscurité.  
Les horizons fermés coupaient l'essor du rêve ;  
La terre grelottante, inerte, à bout de sève,  
Voyant fuir la chaleur de ses membres tremblants,  
Quêtait aux arbres nus un manteau pour ses flancs,  
Et, comme d'un linceul couverte de jonchée,  
Se mourait de vieillesse en son tombeau couchée.  
Adieu, l'illusion, fleur des mois embaumés,  
Qui peuplait bois et lacs par la brise animés  
Et, dans la voix des eaux, dans la chanson des branches,  
Dans le roucoulement des tourterelles blanches,  
Comme dans la clarté frissonnante des cieux,  
Mettait un sens profond, doux et mystérieux !

Orphée, en sa cabane à tous les vents tordue,  
La nuit parfois, sentant sur sa bouche éperdue  
Le souffle rauque et lourd d'un hôte menaçant,  
De sa couche de joncs sautait en gémissant,  
Et, fou, le cœur serré d'une angoisse indicible,  
A travers la montagne, au fond de la forêt,  
Ou sur la plage, en proie aux terreurs, s'égarait,  
Interrogeant le gouffre, épiant l'invisible.  
Hélas ! dans le chaos de cette immensité,  
Pas un rayon de vie, un regard de bonté.  
En vain il s'épuisait en appels inutiles  
Et, tressaillant de crainte, ouvrait ses bras débiles ;  
La bise répondait par d'éternels sanglots,  
La mer par le haineux sarcasme de ses flots,  
L'ombre par le mot deuil que sans cesse elle lance,  
L'infini par l'écho, les dieux par le silence.  
En son trouble, il tentait par quelque enchantement,  
D'arracher son secret à l'espace inclément ;  
Ainsi qu'en un feu mort on tisonne la cendre,  
Il remuait l'oubli d'un cœur désespéré  
Pour réveiller la foi, qui va, brûlot sacré,  
Forcer le firmament vers la tombe à descendre.  
Oiseleur impuissant, ses regrets désolés  
Guettaient le chant lointain des rêves envolés  
Et ses doigts fatigués recherchaient, sur sa lyre,  
Les accords, inspirés par un divin délire,  
Qui, jadis, s'échappant des sept cordes d'airain,  
Portaient à la nature un ordre souverain.

Mais le doute est funeste aux charmes de magie ;  
Et la froide prudence, énervée, assagie  
Par l'épreuve des jours en travail épuisés,  
D'un souffle glacial bientôt les a brisés.  
Il leur faut la folie, il leur faut la jeunesse :  
— « Ah ! meure la raison, mais que la foi renaisse !  
Ciel, reprends ta splendeur ; mer, retrouve ta voix ;  
Nature, épanouis ta beauté d'autrefois ;  
Resplendis, ô soleil ! ô mon âme, rayonne !  
Hymnes, montez aux dieux de mon cœur qui résonne ;  
Assez longtemps le deuil, sous ses crêpes glacés,  
Couvrit l'avortement de mes désirs lassés ;  
Reviens à moi, jeunesse, et d'un baiser m'enivre !  
Amour, je crois en toi, j'espère, je veux vivre...  
Mais quoi ! mes cris sur vous n'ont-ils plus de pouvoir ;  
Ou, perdus à jamais dans l'oubli morne et noir,  
Ne m'entendez-vous pas, ô pouvoirs invisibles ?  
Mes supplications vous laissent insensibles !  
J'ai donc rêvé jadis, quand mon orgueil géant  
Croyait vous évoquer des ombres du néant,  
Quand vos noms adorés s'échappaient de ma lèvre :  
Vous n'étiez qu'un vain jeu de ma pensée en fièvre !  
Arrière, visions !... Non, j'ai trop blasphémé,  
Ce n'est pas un néant que j'aurais tant aimé ;  
Quand vous n'eussiez été qu'ébauche ou que symbole,  
Mon culte en l'adorant vivisait l'idole,  
Comme sort l'avenir d'un baiser des époux ;  
Si je vous ai fait fuir, c'est en doutant de vous !

L'amour seul est réel ; la mort est illusoire.  
Pardonnez, pardonnez ; je m'incline et veux croire...  
Hélas ! le puis-je encore ? avec ces bois meurtris,  
Par les premiers frissons de la bise surpris,  
Mon cœur aussi perdit sa ramure fanée ;  
Sa vieillesse répond à celle de l'année.  
O torture ! comment, si le temps m'a dompté,  
Imposerais-je aux dieux ma pauvre volonté ?  
Je ne sais que souffrir ; je ne suis que faiblesse ;  
Mon âme au moindre heurt comme un enfant se blesse ;  
En face de la nuit, l'épouvante me tord,  
Et, couché sur ce roc, je livre aux vents du Nord  
Ma lyre, qui trahit mes forces épuisées,  
Jadis reine et pleurant de ses cordes brisées. »

D'autres fois, d'un ennui plus morne s'affaissant,  
Il demeurait prostré dans son deuil impuissant,  
Et, se sentant vaincu par l'éternel mystère,  
S'étonnait d'une soif que rien ne désaltère :  
— « Ces oliviers perclus, dont le vieux tronc creus  
S'attache vainement sur un sol épuisé,  
Ont là, sans remuer, pendant combien d'années,  
Dispersé, reproduit leurs souches obstinées,  
Et, depuis tant de jours, bien d'autres, avant moi,  
Les ont vus, résignés, soumis devant la loi,  
Qui les fait chancelants, qui nous veut éphémères,  
Sans torturer leur cœur d'inutiles chimères !

Qu'avec moins de raison mon orgueil anxieux,  
Trouvant des cieux muets, prête sa voix aux cieux  
Et, pour levier prenant sa volonté frivole,  
Croit remuer le monde avec une parole,  
Des ordres éternels à son gré triomphant !...  
Moi-même, il me souvient, lorsque j'étais enfant,  
D'être, en un lieu pareil, sur un tapis de mousse,  
Venu m'asseoir au pied de la frondaison douce,  
Dans l'ombreaux clairs rayons, pour regarder longtemps  
Le gazon lumineux, où passent voletants  
Des papillons partis en quête d'amourettes,  
Où quelque oiseau bondit au milieu des fleurettes,  
Où le lièvre peureux, n'entendant aucun bruit,  
Parfois sort de son gîte et, m'apercevant, fuit.  
Comme, naïvement, je jouissais des choses  
Et, sous l'azur pourpré, des troncs devenus roses,  
Lorsqu'au tomber du soir, les ombres, s'allongeant,  
Couvraient d'un noir frisson le bord du lac d'argent !  
je n'étais pas alors, adolescent robuste,  
Tel qu'un lierre impuissant, dont tout l'effort s'incruste  
Au vieux mur délabré qu'il pense éterniser,  
Et n'avais pas besoin de me diviniser,  
Alors que, si gaiement, ma jeunesse nouvelle,  
Clair matin de printemps, se savait éternelle !  
Mourait-on bien alors comme on meurt aujourd'hui ?  
Si vite succédait un jour au jour enfui !  
D'un bois tombé, sitôt disparaissait la place,  
Que je n'entendais pas encor mon âme lasse,

Dans la hâte effroyable, essayer en pleurant,  
Sinon de s'arrêter, de maintenir son rang.  
Sans regret, je changeais de lieux et de rivages ;  
Sans peine, je suivais le flot comme les sages.  
Mais l'homme, avec la vie, a semé, jours par jours,  
Tant de lui-même au vent distrait des carrefours  
Qu'il sent par mille nœuds une trame tenace,  
Réseau des souvenirs, l'étouffer dans sa nasse,  
Et que la moindre perte, en son cœur grossissant,  
Arrache à sa souffrance un long ruisseau de sang.  
O disparition sinistre de la joie !  
Dans la nature, en vain, comme un fou, je me noie.  
Hélas ! pourquoi faut-il que, suprême lien,  
Mon amour désolé ne me l'attache en rien,  
Que je la trouve sourde à ma voix qui l'implore  
Et, près de mon couchant, ne sois, comme à l'aurore,  
Qu'un inconnu pour elle, un banal étranger,  
Dont on laisse le mal grandir impartagé.  
Si seulement — c'est donc un désir bien superbe —  
Quand j'ai dit : « Courbe-toi », je voyais le brin d'herbe  
S'incliner, comme il fait quand a parlé le vent ;  
Si l'oiselet voulait — ô rêve décevant ! —  
Quand j'appelle, accourir vers ma douceur pareille  
A celle du nid tiède, où sa mère le veille ;  
Si l'écho répondait, sans répéter, narquois,  
Mes cris désespérés, mes appels, mes pourquois !...  
Non, je reste isolé, perdu, point qu'on efface,  
Jouet brisé... Bourreau, dieu, montre au moins ta face ! »

Ainsi, las et meurtri, pleurant des pleurs sanglants,  
Sur le sol nu, parmi les oliviers tremblants,  
Orphée, invoquant Dieu d'une angoisse infinie,  
Ne trouvait plus d'écho, même dans son génie.  
Ainsi, du premier jour où l'âme, à son matin,  
Pencha son rêve ardent sur l'ombre du destin,  
Tant de siècles avant l'heure triste où nous sommes,  
En un si doux pays, sous un ciel où les hommes,  
Aux bras de la fortune endormis par les dieux,  
N'avaient qu'à se bercer d'un songe insoucieux,  
Le même désespoir navrant qui nous torture  
Brisa l'aile du rêve au froid de la nature,  
Et le premier poète, à son premier essor,  
Fit déjà cette chute, où l'on attend la mort !  
O hardi précurseur, miraculeux prophète,  
Plus tard tu nous diras comment, dressant la tête  
Et contemplant le ciel repeuplé par la foi,  
On élargit sa vie en vivant moins pour soi.  
La grande loi d'amour, la loi forte et féconde,  
Qui seule explique l'homme et donne un sens au monde,  
La loi de charité, de divine pitié,  
Qui, partageant le faix, l'allège de moitié,  
Tu la révéleras à la terre attendrie,  
Montrant à son exil l'espoir d'une patrie  
Et l'humanité lasse, à ton sublime accent,  
D'un instinct étonné, saura ce qu'il pressent.

Mais, en ce soir pareil à nos plus troubles heures,  
Quand, d'angoisse accablé, désespéré, tu pleures,  
Laisse-moi, doux rêveur, t'aimer semblable à nous,  
Et, te voyant flétrir, embrasser tes genoux.

Ah ! ceux-là sont chéris des malheureux, leurs frères,  
Qui saignent déchirés par les mêmes misères,

Lorsqu'en ce mal cruel, pour le faible accablant,  
Ils montrent où l'on trouve et la force et l'élan.

Ton désespoir, Orphée, en nous tous se répète.

Dans son évasion, l'esprit, pour fuir la bête,  
A dû quitter son toit chaudemment abrité  
Et tendre à l'absolu par l'instabilité.

Il erre à travers l'ombre, au milieu de l'orage,

Emportant un passé de honte qui l'outrage,

Devinant un futur glorieux, mais lointain,

Qu'il souffre à concevoir, le sentant incertain.

L'idéal le torture en le leurrant sans cesse.

Rêver d'éternité pour mourir, ô détresse !

Quel malheur que de croire au mensonge du temps

Pour vivre à calculer la fuite des instants ;

D'imaginer des lois rigides et hautaines .

Pour trouver ce chaos d'opinions humaines ;

D'aspirer vers la terre en errant sur les flots ;

D'attendre un vrai soleil aux lueurs des falots !

Et la nature en rit, quand notre cœur s'effare !

Hallali déchirant, que triste est ta fanfare,

Quand, par un soir d'hiver, rentrant seul épuisé

Du travail sans objet où le corps s'est usé,

On entend, vers le lac lointain, tes cris de joie  
Sous la meute en fureur narguer le cerf qui ploie !  
Pauvre être à bout de force et que l'angoisse tord,  
Ta mort, que nous pleurons, c'est notre propre mort !





V

*EURYDICE*

Et le printemps joyeux ramena les pervenches ;  
On revit dans les bois de vagues formes blanches  
Préluder au réveil des espoirs infinis  
Par la réfection souriante des nids.  
La nature, sortant de l'hiver, son angoisse,  
Eut des bourgeons dorés au vieux tronc qui se froisse ;  
Le ciel bleu se para d'éblouissant satin ;  
La mort, n'entendant plus que ce seul mot : je t'aime,  
Comme un soldat fuyard, masquant sa face blême,  
Sous un pli de son voile aveugla le destin.  
Il sembla — pour un jour décevante chimère ! —  
Qu'avril, passant furtif, eut, dans l'air embaumé,  
Comme un grain fécondant, à pleines mains semé  
L'incessant renouveau d'un bonheur éphémère.

Cette heure, où tout renaît, se cherche et s'attendrit,  
Ce mois des floraisons est dur au cœur meurtri,  
Qui, devant ces splendeurs, ces rayons, cette aurore,  
Sent l'ombre l'envalir plus douloureuse encore,  
Qui, dans l'air plus vibrant, est plus morne et glacé  
Et, par la volupté des choses oppressé,  
Parmi l'universelle ivresse de la terre,  
Rêvant d'un cœur ami pleure plus solitaire.

Quel contraste poignant pour notre amour navré  
Qu'un soleil radieux sur un deuil éploré,  
Qu'un monde sans écho, sourd aux cris de la tombe,  
Où nos désirs frustrés, feuille éparse qui tombe,  
Nos blessures, nos morts, nos plaintes, nos sanglots,  
S'abîment sous l'azur indifférent des flots !

\* \* \*

Un soir, parmi les pins, dont les sombres portiques  
Ouvraient sur le ciel clair des jours étincelants,  
Dans la mousse muette, Orphée, à pas très lents,  
Errait, cherchant ses dieux à leurs places antiques.  
Le parfum capiteux des troncs aromatiques,  
Aux lointaines senteurs des vagues se mêlant,  
Evoquait en ces lieux le souvenir brûlant  
D'extases sans retour, vains coups d'aile mystiques ;  
Et, suivant du regard à l'horizon vermeil  
La chute fascinante et grave du soleil,

En le voyant déjà dans la mer disparaître,  
Il songeait que, bientôt, lui-même aussi peut-être,  
Oubliant sa pensée en l'éternel sommeil,  
Plongerait dans la nuit, mais pour ne plus renaître'...

Alors, sur la tiédeur des gazons étendu,  
Longtemps il demeura, dans ses rêves perdu,  
A suivre, au bord du golfe enveloppé de brume.  
Le clapotis des flots, qui se frangeaient d'écume.  
Déjà l'obscurité, s'emparant des coteaux,  
Ne laissait de clarté qu'au sable et sur les eaux ;  
On entendait, glissant les pipeaux sur ses lèvres,  
La bergère appeler en s'éloignant ses chèvres,  
Et bientôt, sur la plage, allant vers son toit brun,  
Dont les feux s'allumaient pour le repas commun,  
Le poète la vit venir, silhouette frêle,  
Auprès du noir troupeau qui bondit et qui bêle ..

\*\*\*

Il pensait, triste et morne, aux ans vite emportés,  
A tant d'espoirs déçus, de projets avortés,  
Aux détours incessants de sa mobile vie :  
L'enfance, un fol essor, des passions suivie ;  
Puis l'action menant au triomphe banal ;  
La science allumant près du port son fanal,

Qui conduit vers le but et défend de l'atteindre :  
A cette ambition de tout voir, tout étreindre,  
Qui, pour terme, brisant son front au mur sacré,  
Le jetait, loin des dieux, meurtri, désemparé.  
Et, dans ce cœur sanglant, qu'un tel regret dévore,  
S'éveillait doucement, vague et timide encore,  
Fleur jetant sa racine aux fentes du tombeau,  
L'inconscient désir d'un idéal nouveau.  
Il avait, bien des mois, dans sa montagne rude,  
Vécu seul, défendant sa chère solitude,  
Loin des regards humains, des terrestres pensers,  
N'écoutant que les pins par le vent balancés,  
Le bégaiement des flots, le cliquetis des sources,  
Ou, gardant leurs petits, le cri rauque des ourses.  
Nul souci des douleurs ou des efforts d'autrui  
N'avait pu, flèche vaine, atteindre jusqu'à lui.  
En son obsession d'un trop ardu mystère,  
Il s'était retranché dans son labeur austère,  
Comme un plongeur cherchant sa perle en l'Océan,  
Et sans daigner ouvrir les yeux sur ce néant.  
Mais son illusion s'était évanouie ;  
Follement au soleil sa pupille éblouie  
Avait cherché ce mot, que le ciel entendrait :  
L'éclat même du jour en cachait le secret.  
Il avait succombé dans sa tâche étourdie.  
Moisson de vérité que notre esprit mendie,  
Tu ne peux d'un labour croître au champ défriché.  
Il faut l'effort de tous à la glèbe attaché,

Non l'égoïste ardeur de quelque orgueil superbe ;  
L'homme plante un épi ; Dieu seul groupe la gerbe !  
Aussi, las du combat et vaincu par le Sort,  
En voyant sa misère, il comprenait son tort  
Et la nécessité, foulant un sol qui tremble,  
Pour marcher sûrement, d'aller pressés ensemble :  
— « Malheur à l'isolé ; s'il butte, il tombe à bas ;  
S'il meurt, tout avec lui périt par son trépas.  
Une loi, dont le monde entier subit l'empire,  
Fait que chacun dépend de tous et les attire.  
L'être perdu n'est rien qu'un atome, qu'un nom ;  
A sa place en la chaîne, il devient un chaînon.  
Triste dérision, pour je ne sais quel rêve,  
De retrancher à l'âme un lien qui l'achève,  
De proscrire l'amour et mettre sa fierté,  
Voulant être plus homme, à fuir l'humanité !  
Tout, dans ces bois en fleurs que le printemps délivre,  
Tout, sauf moi le proscrit, s'émerveille de vivre ;  
Tout chante le bonheur autour de mon ennui ;  
Eros, Eros, je t'aime ; illumine ma nuit ! » —  
Il songeait, laissant fuir le vol des réveries,  
Tandis que se fermaient les corolles fleuries,  
Harmonisant leur ombre au voile noir des cieux,  
Et pourtant, à ses pieds, d'un regard curieux,  
Voyait allègrement la svelte chevrière  
Avancer, regagnant sa lointaine chaumière :  
— « Quel charme en cette enfant, qui passe et qui sourit !  
Comme, en elle, rayonne et transparaît l'esprit,

Jusqu'en ce port léger, cette démarche fine !  
Comme, rien qu'à la suivre au loin, je m'imagine  
Ses gais propos moqueurs et tendres à la fois,  
Le feu de ses yeux noirs, la douceur de sa voix !  
Sur sa tunique souple un dernier reflet joue.  
Elle a, prenant pitié d'un chevreau nouveau-né,  
Emporté dans ses bras le faible abandonné,  
Qui se dresse vers elle et veut lécher sa joue ;  
Son geste affectueux le tient, si maternel.  
Ah ! jeunesse et beauté, réconfort éternel ! » —  
La jeune fille était près de lui, sur la plage,  
Au bas des rocs abrupts, tournant vers le village ;  
Elle allait s'éloigner ; il se penchait d'en haut  
Pour la voir, quand, soudain, elle reste en sursaut,  
Ecouteant les graviers tomber dans la broussaille,  
Lève la tête, cherche, aperçoit et tressaille.  
Elle regarde mieux ; un gai pétilllement  
Passe en son œil coquet ; on voit espièglement  
Un penser qui l'amuse éclore sur sa lèvre ;  
Et, de la main pendante, elle flatte sa chèvre...  
Mais, en deux bonds, il est, tremblant, à ses côtés.  
Adieu, renoncements, pauvres austérités,  
Solitude, remède impossible et suprême !  
Le chercheur misérable et las d'un vain problème,  
L'homme, que terrassait l'angoisse du destin,  
N'est plus qu'un amoureux d'un trait d'Eros atteint,  
Qui, timide, se penche, invoque, prie, implore :  
— « N'ayez pas peur, dit-il ; ne fuyez pas encore ;

Vous me connaissez mal, m'ayant vu quelquefois  
Comme un sauvage errant dans le fourré des bois;  
Je ne suis pas un fou, bien que je parle aux branches,  
Aux vagues, aux oiseaux mêlant leurs ailes blanches ;  
Bien que je vive seul, je ne suis pas méchant.  
Quand vous m'apercevez dans les troncs me cachant  
Et levant de grands bras et déclamant des phrases,  
Vous riez; j'entends bien ce rire en mes extases;  
Il sert à me garer de délires trop grands.  
Je ne vous en veux pas ; je dois, je le comprends,  
Vous sembler lamentable, et stupide, et maussade ;  
Tout au moins, vous pensez de moi : C'est un malade ;  
Et je conçois qu'ainsi rôdant par le rocher  
Je cause quelque crainte à me voir approcher.  
Vous ne pouvez savoir de quelle ardeur je brûle.  
Mais regardez-moi bien; suis-je si ridicule?  
Je dois paraître laid, sortant de ce hallier ;  
Mais nul feu dans mes yeux n'a-t-il donc su briller ?  
N'est-il rien, quand ma voix en parlant s'embarrasse,  
Qui vibre sous les mots et s'explique à ma place ?  
Si, pour vous émouvoir, j'ai de faibles accents,  
Ne devinez-vous pas pourtant ce que je sens ?  
Moi, je vous connais bien ; sans m'en douter moi-même,  
Depuis longtemps je pense à vous et je vous aime ;  
Je faisais le farouche et ne me montrais pas ;  
Mais, de loin, j'épiais vos gestes et vos pas.  
J'ai surpris votre nom si suave: Eurydice ;  
Je l'ai dit à l'écho pour qu'il vous avertisse ;

Votre image flottait sans cesse en mon esprit  
Et, d'être loin de vous, j'avais le cœur meurtri ;  
Rien n'avait plus d'attrait que vous pour ma pensée ;  
J'allais voir chaque place où vous étiez passée ;  
Je regardais au loin fumer votre maison,  
Et je me sentais triste à pleurer sans raison.  
Eurydice, Eurydice, ah ! mon âme à votre âme  
Se donne éperdument ; mon cœur vers vous se pâme.  
Ne me repoussez pas ; suivez votre chemin ;  
Mais laissez-moi presser un instant votre main ! » —  
Il prie ; aux yeux brillants une larme étincelle,  
Et, simple : « Aveugle ami, je t'attendais », dit-elle.

• • • • • • • • • • • • • • • • •

\* \* \*

Ineffable bonheur d'aimer et d'être aimé !  
C'est l'éveil ébloui dans l'éclatante aurore ;  
Après l'hiver tremblant, c'est le champ qui se dore ;  
C'est le port apparu sur l'Océan calmé !

Tout s'anime, tout vit, tout frémît d'allégresse ;  
Le printemps est plus doux, les oiseaux chantent mieux ;  
Le jour met plus de flamme en l'infini des cieux ;  
La brise plus légère alanguit sa caresse.

Autour des amoureux l'air vibre à l'unisson ;  
La nature palpite, et la terre embrasée  
S'enivre de tendresse, ainsi que l'épousée  
A ce premier baiser qui passe en un frisson.

Un seul coup de magie a délivré le monde,  
Et la jeune espérance, en traversant l'azur,  
A semé tant de fleurs sur son limon impur  
Qu'une moisson de pourpre aussitôt le féconde.

Il semble que l'aspect de rien ne soit pareil,  
Que, sortant de la brume, un horizon flamboie,  
Et que, s'irradiant de lumière et de joie,  
Le cœur jette des feux comme un plus clair soleil !

•  
Ils allaient, tête basse et les mains enlacées,  
Tenant leurs corps serrés, confondant leurs pensées,  
Par les vallons connus, par les sentiers des bois,  
Où, seuls, ils s'étaient fuis et trouvés tant de fois.  
Leur âme, avide encor de se connaître toute,  
Cueillait, dans les détours familiers de la route,  
Le bouquet parfumé du souvenir béni,  
Comme un oiseau furtif, pour en parer son nid,  
Quand le troupeau remonte en bêlant de la plaine,  
Va quêtant aux buissons la douceur de la laine.  
Et le passé chagrin, qui fut sombre et pesant,  
S'éclairait des splendeurs sereines du présent :

— « Ici, rappelle-toi, disait l'un, ce soir triste,  
Dont la mémoire en moi si doucement persiste,  
Quand les nuages noirs, accablés de regret,  
Comme un linceul de mort tombaient sur la forêt.  
Dans les bois dépouillés, que nul vent ne balance,  
Des larmes commençaient à couler en silence  
Et la nature, prête à tout renoncement,  
Subissait le destin si douloureusement ;  
Moi-même, pénétré des angoisses prochaines,  
J'attardais mon ennui dans l'ombre des vieux chênes,  
Quand je te vis paraître au haut de ce rocher  
Et, je ne sais pourquoi, t'interrompant, chercher.  
J'admirais ta beauté, tes yeux, rêve céleste,  
Les lignes de ton corps, ta pose, ton pied leste ;  
J'essayais, sous ce front charmant qui me sourit,  
D'imaginer ton cœur, tes pensers, ton esprit ;  
J'inventais, je sculptais, au gré de mon caprice,  
Non le visage exquis, mais l'âme d'Eurydice,  
Quand tu te retournas et partis brusquement.  
J'ai songé bien des fois depuis à ce moment.  
Tu m'avais aperçu ; tu te sauvais, cruelle ? » —

Et, quelques pas plus loin, d'un rapide coup d'aile,  
Un autre souvenir s'envole sous leurs pas :  
— « Ici, dit-elle, un jour, tu ne le savais pas,  
Je t'écoutai longtemps raconter aux nuages,  
Auditeurs complaisants, tes désespoirs sauvages,

Tes vœux désabusés, ton désir de la mort,  
Et supplier les dieux et maudire le sort.  
C'est là que j'ai compris la grandeur de ton âme  
Et senti qu'il manquait des tendresses de femme  
A cet isolement farouche du penseur;  
Ah ! j'aurais désiré, dès lors, être ta sœur  
Pour guérir doucement cette blessure sainte.  
Comme mon cœur battait en écoutant ta plainte,  
Et comme, avec bonheur, si j'avais pu l'oser,  
J'aurais séché tes yeux en larmes d'un baiser! »  
— « Eurydice ! » dit-il ; elle répond : « Orphée ! »  
Et la voix sur leur lèvre est ensemble étouffée...

Mais, en gais pèlerins, ils courrent, se pressant,  
Au pic marmoréen, temple resplendissant,  
Où Phœbos Apollon, dont tout l'éclat se montre,  
Embrasa de ses feux leur première rencontre.  
Le Dieu, qui les unit, doit bénir leur hymen.  
Ils montent sans parler le bien aimé chemin,  
Et, tandis qu'en rêvant leur marche se fait lente,  
Ils voient au loin grandir la mer étincelante,  
Qui s'élève, se courbe et, se fondant aux cieux,  
Enveloppe d'azur l'autel mystérieux.  
Ils sont en haut ; le vide autour d'eux s'ouvre immense ;  
En l'espace infini l'éternité commence ;  
Au bas, la terre fond dans un rayonnement ;  
Et l'avenir jaillit des lèvres de l'amant :

— « Amour, amour, dit-il, ô puissante magie,  
Souffle divin qui fais du monde inanimé  
Un corps gonflé de sève et vibrant d'énergie,  
Amour, ordre de vivre à tout objet aimé ;  
C'est par toi que s'éveille et germe la matière ;  
C'est ton enchantement qui féconde les cieux  
Et des astres fleuris pose l'orbite altière,  
Ainsi qu'un diadème au front morne des dieux.  
Tu paraïs, et l'atome, en son sommeil paisible,  
Sent, vers un autre atome, au fond de l'infini,  
Comme un oiseau qu'attire un appel de son nid,  
Poindre une impulsion croissante, irrésistible.  
En vain, il veut rester dans son oubli profond,  
La clarté lui fait peur, l'espace l'épouvante ;  
Il résiste à la force étrange, décevante,  
Dont le vertige fou l'effraye et le confond ;  
Il veut dormir encore — oh ! le repos qu'il pleure,  
Dès lors qu'il le conçoit, il ne le goûte plus. —  
Une âme, éclosé en lui, l'angoisse, et ce perclus,  
Cet impuissant, inerte en sa nuit tout à l'heure,  
Se voit, rameau perdu qu'emporte à l'Océan  
Le souffle haletant de l'aveugle tempête,  
Loin, loin, toujours plus loin, sans qu'un pardon l'arrête,  
À travers les torpeurs de l'abîme béant,  
À travers le chaos, l'ombre, la solitude,  
Le vide grelottant des firmaments sacrés,  
Puis dans le tournoiement des soleils effarés,  
Sans repos, sans sursis, poussé d'une main rude.

Quelque chose là-bas, qu'il ignore, l'attend ;  
Il souffre de désir, il gémit d'espérance ;  
Oublieux de l'ancienne et douce indifférence,  
Désormais il aspire au but en palpitant...  
Amour, voix du destin, loi suprême et bénie,  
Force, idéal, vertu, lumière, attraction,  
Miraculeux besoin qu'a la création  
De tendre incessamment vers l'ordre et l'harmonie,  
Amour, je viens à toi, doux comme un nouveau-né,  
Et, posant à tes pieds ma charge de misères,  
Mon orgueil, mes espoirs, mes rêves éphémères,  
De tout cœur te salue, humblement prosterné ! » —

Il chantait, frémissant d'un sublime délire,  
Et son œil ébloui dans le ciel semblait lire.  
Son front sous un reflet d'en haut s'irradiait.  
Mais elle, auprès de lui, mutine, souriait,  
D'un doigt distrait piquant des fleurs à son corsage.  
A la fin, elle dit : — « Quoi, cher poète, ô sage !  
Homme à l'esprit pourtant subtil et délié,  
Dans ton enthousiasme as-tu donc oublié  
Qu'un même chant naguère, également superbe,  
D'une conviction à peine plus imberbe,  
S'envolait de ta bouche en l'honneur du soleil ?  
Viens ; les mots sont des mots, et leur vain bruit, pareil  
A celui des chansons par les flots cadencées,  
Comme elles ne poursuit qu'un semblant de pensées ;

Mais il est doux d'aimer : c'est vrai ; donc aimons-nous ! »  
Coquette, elle attirait Orphée à ses genoux.

Lui, sur ses yeux brillants d'une espiègle jeunesse,

Grave, passa la main avec une caresse :

— « Éteins tes yeux, méchante, et ne ris pas, dit-il ;

Le rire est pour le rêve un poison trop subtil,

Et rien ne trouble tant l'oiseau peureux de l'âme

Qu'un mot malicieux sur des lèvres de femme.

Si, j'ai pour le soleil toujours mon culte ancien ;

Mais ce premier des dieux près de l'amour n'est rien.

Car lui, le créateur, n'est que sa créature,

Et, soumis à sa loi qui régit la nature

Comme la fleur, l'insecte ou l'obscur élément,

Ne luit et ne gravite au sein du firmament

Qu'attiré nuit et jour, pierre au bout d'une fronde,

Par l'invisible fil du désir, roi du monde.

Sa flamme inextinguible, ... — « O chercheur obstiné,

Pourquoi sur ton bonheur ce regard étonné ?

Si tu pensais à moi, parlerais-tu d'un rêve ? »

Elle dit : le reproche ironique s'achève

Dans le frisson exquis de deux corps enlacés ;

La lèvre sur la lèvre impie a dit : Assez :

La main a pris la main ; les deux cœurs se confondent ;

Leurs battements pressés tour à tour se répondent.

Ils offrent à l'amour l'holocauste éternel ;

Et le calme, autour d'eux, a grandi solennel.

Une langueur divine, un vertige d'ivresse,

Les roule en son néant, doux comme une caresse.

Ils partent, les yeux clos, pour un songe pieux,  
Où la paix de leur âme a fait celle des cieux.  
Le temps a disparu ; sans bruit, les heures passent :  
Echappés au réel, dont les formes s'effacent,  
Ils voguent, emportés, loin du monde aboli,  
Sur des flots de bonheur, en un fleuve d'oubli...

Mais, brusquement, ainsi que rentre dans sa ville  
Un roi vainqueur après une guerre civile,  
Casque en tête, levant son glaive étincelant,  
Dans l'éclat des joyaux, sur un peuple tremblant,  
Et, pour ressusciter les religions mortes,  
Faisant avec fracas, dès qu'il franchit les portes,  
Gronder, vers quelque dieu, comme lui souverain,  
Les trompettes de cuivre et les cistres d'airain,  
Ainsi, non moins bruyant, en impérieux maître,  
Criant au souvenir étonné de renaitre,  
Et de force éveillant leurs cœurs insoucieux,  
Voici qu'un jet de flamme illumine leurs yeux.  
Ils sont debout ; leur vue incertaine, éblouie,  
Erre d'abord ; soudain, ô surprise inouïe,  
O miracle joyeux et tendre du soleil !  
Quel temple nuptial a bénî leur sommeil ?  
— « Vois », dit Orphée. — « Oh ! vois ! » lui répond l'adorée  
Et la mer est en fleurs et la voûte empourprée  
Du ciel courbe son dais vers l'astre étincelant,  
Qui, d'un brûlant rayon, baise le marbre blanc.

Ils ont compris ; tombant à genoux, sur la pierre,  
Ils adorent le Dieu : vie, ardeur et lumière !...

\* \* \*

O cœurs épris d'amour, ô bienheureux enfants,  
Que rapproche le Sort en ses bras étouffants,  
Vous, sa victime due et sa future proie,  
Qu'il a laissés tremper vos lèvres dans la joie,  
Et qui, de cette vie âpre et rude pour nous,  
Aurez connu du moins ce qu'elle a de plus doux ;  
Amants, oubliez tout, ne hâitez jamais l'heure !  
Si l'aile du sommeil en passant vous effleure,  
Fermez les yeux, dormez, serrés étroitement :  
Vous aurez au réveil un tendre étonnement  
A vous trouver pressés d'une si chère étreinte.  
Marchant parmi des fleurs, avancez-vous sans crainte  
Au bord du gouffre noir où rôde l'avenir.  
C'est l'effroi de tomber qui fait que le pied glisse.  
Le monstre est là ; son œuvre, il faut qu'il l'accomplisse :  
Epargnez-vous l'horreur de l'écouter venir !  
À quoi bon disséquer l'aile de sa chimère ?  
Lorsque le nouveau-né boit au sein de sa mère,  
Il ne sait si son lait renferme des poisons ;  
Il voit qu'elle sourit : il répond au sourire ;  
Tout se confie en lui ; le lait s'offre : il l'aspire ;  
En sera-t-il meilleur si nous l'analysons ?

Laissez donc vos oiseaux monter vers la lumière,  
Au lieu de les garder captifs d'une volière;  
Regardez leur plumage ; écoutez-les chanter,  
Et ne vous laissez pas à l'aveugle tenter  
De chercher quel ressort, quel composé chimique,  
Font d'une chair inerte un microcosme unique!  
Hélas ! combien de fois, touché d'un doigt brutal,  
Le bonheur se brisa comme un frêle cristal !  
Nous sommes trop souvent déçus par la pensée  
D'éviter un mirage à notre âme offensée :  
Traversant le désert, qui doit être un tombeau,  
Puisqu'il faut que la soif tôt ou tard nous dévore,  
Quand notre œil défaillant la désire et l'implore,  
Mieux vaut encor la folle illusion de l'eau.  
Mais ne croit pas qui veut ; la foi n'est qu'une grâce,  
Et l'esprit inquiet, que son doute harasse,  
Ne peut pas, à son gré, lorsqu'il se sent plier,  
Rejeter de son faix l'importun cavalier.  
En vain il se révolte ; il faudra qu'il l'endure,  
Et, sanglant, que son cœur engraisse le vautour.  
Ah ! ne pouvoir aimer sans scruter son amour,  
Chercher un sens à tout, c'est la pire torture !

Quand, sur un lac muet, dont le trop clair miroir  
Refletait, glacial, sapins, rochers, bois noir,  
Le triste déjà vu de ses banales rives,  
Deux sillons opposés de barques fugitives,

Des bouts de l'horizon par hasard convergeant,  
Font bouillonner la vague en écumes d'argent.  
L'obscur reflet s'ensuit ; l'importune mémoire  
S'efface ; on ne voit plus que blancheur illusoire,  
Et, d'un même courant les rameurs entraînés  
Voguent, au vent d'espoir ensemble abandonnés...  
Quel charme d'échapper, pour des minutes brèves,  
A ces comparaisons qui déflorent les rêves !  
Mais, hélas ! d'un coup d'aile apparaît le destin ;  
Sur un ordre d'en haut, triste le chant s'éteint ;  
Le vent tombe ; l'esquif arrêté se balance  
Dans le réveil sinistre et blème du silence.  
Alors, autour des cœurs qui ne se parlent plus,  
Reprend l'obsession des passés révolus.  
L'abîme reproduit son reflet implacable,  
Et, pliant sous le faix du temps qui les accable,  
Les deux pauvres amants l'un à l'autre serrés,  
Aux jours antérieurs resongent atterrés :  
Ces jours, hélas ! trop longs, que leur plus chaude envie  
Doit renoncer pleurant à rayer de leur vie.  
— Car ce qui fut, Dieu même, en voulant arrêté,  
Eût pu l'empêcher d'être, et non d'avoir été!... —

Orphée, ô doux ami, qu'une vague propice  
A travers tant d'écueils pousse vers Eurydice,  
Puisque le jour naissant, dans la pâleur des cieux,  
En te montrant le port, illumina tes yeux,

Tire, sans plus d'effort, ta barque sur la grève,  
Amare-la d'un cable en te garant du flot,  
Prends tes rames et cherche un autre matelot  
Pour voguer à ta place en l'océan du rêve.  
Ne pense plus à rien : la joie est à ce prix ;  
Réconforte au soleil tes bras endoloris ;  
Dans le sable étendu, bercé par le murmure  
Du vent, tempête au large, à la côte chanson,  
Ne vois plus que l'azur des mers, non leur frisson :  
Le bonheur est conquis : soldat, pose l'armure !

Et, quelques mois, l'amour, en effet tout puissant,  
D'un épais voile d'or enveloppant la terre,  
Garde son cœur captif séparé du mystère,  
Que ce réseau trompeur lui montre éblouissant :  
Courte halte paisible en sa hâte farouche,  
Heure brève, où son mal peut se croire guéri  
Quand les voix du printemps ont fait taire l'esprit.  
Quand reste des baisers un sourire à sa bouche !  
Mais, trop vite, Eurydice a le triste penser  
Que l'âme, hier si prompte à se laisser bercer  
Par l'arôme des fleurs germant sur sa ruine,  
Sent, meurtrie à nouveau, resaigner son épine.  
C'est un regard distrait, un front préoccupé,  
Un négligent propos de silences coupé,  
Un bras qui se relâche, un pli sombre à la lèvre,  
Un brusque isolement, qu'il cherche et qui la sèvre.

Sans doute, il l'aime autant ; il le pense du moins,  
Et redouble parfois de douceur et de soins.  
Mais, plus, par sa bonté, son esprit, sa noblesse,  
Il enchaîne son cœur d'un immuable attrait,  
Plus elle a de douleur, sentant un ver secret,  
Qui, dans leur fruit d'amour, s'insinue et le blesse.  
Où donc est l'union des esprits confondus,  
Qu'ils rêverent d'abord ? ô vains espoirs perdus !  
Le passé l'a repris, ce passé qu'elle ignore :  
Tout le passé, depuis le limon trouble encore  
Des impures ardeurs et des désirs lointains,  
Jusqu'aux plus fiers essors de ses derniers matins.  
Il ne peut abdiquer son angoisse inquiète  
Et ne veut pas la dire : elle revit muette,  
Alors même que, tendre, il cherche à déguiser  
Souvenir ou calcul sous un vague baiser.  
Pourquoi le sort veut-il que tant d'amours sur terre  
Laissent chaque pensée à tel point solitaire,  
Quand déjà les deux corps, à s'unir acharnés,  
Ont cent fois confondu leurs vœux désordonnés ?  
Pourquoi des âmes sœurs aux clartés ingénues  
Se sont-elles à peine et si tard reconnues,  
Après tant de circuits, d'erreurs, de lendemains.  
Si bien quel'on dirait de ces vieux parchemins.  
Regrattés d'âge en âge et chargés d'écritures,  
Qui, se superposant, survivent aux ratures,  
Ou bien quelque plateau boueux et défoncé,  
Par les pas des chevaux en tous sens traversé ?

Ah ! quand, dans l'aube rose, en souriant s'élance  
Vers un but inconnu le char de l'espérance,  
Il n'est guère de cœur glorieux ni d'amour,  
Qu'il ne fasse verser au premier carrefour !

C'est le mal inconnu dont pâlit Eurydice,  
Courbant sa tête frêle ainsi qu'un lys fauché,  
Et, sur le vain labeur de son esprit penché,  
A peine il s'aperçoit qu'elle souffre et languisse.  
L'universel néant est si cruel pour lui  
Qu'il n'a pas un regard vers son bonheur enfui.  
Il fait, sans le savoir, à la pauvre adorée,  
Dont s'attache à ses yeux la tendresse altérée,  
La plus rude blessure, et n'en a point souci.  
Entre combien d'époux n'en est-il pas ainsi ?  
C'est presque un sort fatal que l'échange des âmes  
Ne puisse, en aucun cas, se faire également,  
Sans laisser de regret à l'un ou l'autre amant,  
Par l'intime union de deux jumelles flammes !  
Qui donc reçut jamais ce qu'il avait donné ?  
En l'héritage humain, les dots, mal partagées,  
Sont, d'un injuste sort, aux uns avantagées,  
Et toujours le cadet pâtit du frère aîné.  
Heureux qui se résigne et trouve un charme étrange  
A s'offrir tout entier sans demander l'échange.  
**Le mal ne compte pas qu'on refuse de voir.**  
Mais d'autres, acharnés à brandir leur miroir,

N'ont de cesse qu'ils aient à la vérité nue  
Montré leur plaie à vif, qui dormait inconnue.

Souvent, l'un près de l'autre assis comme autrefois,  
Sur le même gazon, au même angle du bois,  
La main de même unie à la main qu'elle presse.  
Et répétant ces mots qu'étouffait leur caresse,  
Ils étaient — tant les cœurs, aux sinueux détours.  
Ont, sans heurtet sans bruit, des déchirements sourds! —  
Isolés, désunis par les torpeurs glacées  
D'une crevasse ouverte entre leurs deux pensées.  
Au lieu d'harmoniser leur vol à l'unisson,  
Comme un couple d'oiseaux, quand la bise s'émeusse,  
A son nid réparé porte des brins de mousse  
Et s'enfonce à la fois dans le même buisson,  
Côte à côte, chacun suivant sa sombre route,  
Leurs esprits séparés cahotaient dans le doute :  
— « Son amour est bien loin: s'il a jamais aimé,  
Songeait-elle ; je vois son œil dur et fermé,  
Quand ma tristesse implore un abandon plus tendre,  
Regarder dans le vide et rêver sans entendre.  
Que me reproche-t-il ? en quoi l'ai-je fâché ?  
Suis-je laide ? mon rire est-il mon seul péché ?  
Fuit-il ma moquerie ? ou me croit-il trop sotte  
Pour admettre en son chant ma dissonante note ? » —  
Et lui : — « Fou, triple fou, de gâter mon bonheur  
Par ces obsessions d'éternel raisonneur,

Quand tout favorisa si pleinement ma vie !  
Sais-je moi-même où peut se porter mon envie :  
La fortune à mes pieds ; plus de gloire à vingt ans  
Que n'en ont pu rêver des vieillards chevrotants ;  
Les acclamations s'éprenant de ma force ;  
L'arbre de la science entr'ouvrant son écorce ;  
La beauté de ces bois, la douceur de ce ciel,  
Et, quand seul je pleurais, l'amour au goût de miel,  
Menant sur mon chemin la plus exquise amie,  
Par qui mortel jamais vit sa peine endormie ?  
Je l'aime ; elle est à moi : par quel vague désir  
Suis-je encore emporté, vers quels flots, quelle plage ?  
Eurydice, pourquoi mon pauvre cœur volage  
S'éprend-il de la nue impossible à saisir ?  
Ah ! mon erreur est là ; j'ai trop chéri le rêve  
Pour qu'en rien de réel ma chimère s'achève.  
Rien de réel ne dure, et mon cœur irrité  
Dans ce monde caduc poursuit l'éternité.  
Cet amour même, hélas ! où, brûlant, je me donne,  
— O blasphème insensé, mon pauvre amour, pardonne ! —  
Dans sa plus tendre ivresse, en son plus cher instant,  
Je le sens, comme une eau prête à fuir sous le sable,  
Une chose incomplète, humaine et périssable ;  
Je sens son terme proche et souffre en le sentant !... »

Ainsi, cruel poison d'âmes si bien éprises,  
Le doute épaisseait sur eux ses ombres grises

Et, voilant peu à peu l'éclat de leur soleil,  
Les plongeait en un vide au froid néant pareil.  
Lui, plus fort, résistant aux menaces funebres,  
Alors qu'elle déjà s'entourait de ténèbres,  
Tentait, dans son naufrage à l'espoir accroché,  
De survivre et saisir quelque incertain rocher.  
Il retournait alors vers les maisons des hommes,  
Et, prodigue enviant ses frères économes,  
Admiraît leur gaité, l'effort de leur travail,  
Jusqu'à leurs bas instincts, leurs plaisirs de bétail.  
Comme il eût volontiers, soumis à leur fortune,  
Pris sa place quelconque à la table commune,  
Et courbé son front las, de sueur ruisselant,  
Sur le sol, que maudit parfois leur bras tremblant,  
Si, par un dur labeur à son mal faisant trêve,  
Il avait pu dormir de leur sommeil sans rêve,  
Et, lâchement guéri d'un orgueil épuisant,  
Ainsi qu'eux s'oublier en paix dans le présent !  
Ceux dont l'esprit est simple ont le bonheur facile !  
Le soir parfois, cherchant dans le bruit un asile,  
Il allait, par la foule en fête, avant la nuit,  
Au contact de la joie amuser son esprit.

En Grèce, à l'heure calme où la flamme épuisée  
Du jour brûle en riant sa dernière fusée,  
Quand la chaleur s'apaise et que l'ombre des toits,  
Profil où des tuyaux fantasques font des doigts,

Après s'être, féline, allongée en la rue,  
Saute aux murs opposés, d'un bond, alerte et drue,  
Chacun, pour respirer, rabat ses volets clos,  
Et, sortant du soleil comme un plongeur des flots,  
Le hameau, qui, prostré, cuisait dans la fournaise,  
S'anime, rit, babille et papillonne d'aise.  
Cris, rumeurs ; ainsi passe un souffle dans les bois.  
On entend, sur le pas des portes, à mi-voix,  
Les vieux politiquer autour d'une outre fraîche,  
Tandis qu'en bavardant la femme se dépêche  
D'acheter sa friture aux marchands en plein vent,  
Ou, sur l'agneau qui saigne à l'arbre encor vivant,  
Avant qu'un noir essaim de mouches ne le souille,  
De choisir un morceau tandis qu'on le dépouille.  
Sur la place, garçons et filles enlacés  
Mèlent un chant sonore à des pas cadencés,  
Tandis qu'avec des cris et de légers bruits d'ailes,  
Sans fin, tourne autour d'eux un vol fou d'hirondelles ;  
Et les petits enfants, joyeux comme un espoir  
De matin radieux dorant l'ombre du soir,  
Jouent, une flamme aux yeux, avec le clair tumulte  
D'êtres inconscients, où le sang jeune exulte.

Devant un tel spectacle, Orphée au front chagrin,  
Seul avec sa tristesse, errait morne et contraint,  
S'étonnant que leur âme, à la sienne étrangère,  
Pût, méprisant ainsi des maux qu'il exagère,

Quand le froid du néant vers nous gagne et grandit,  
Prendre à vivre un instant ce plaisir étourdi.  
Pourtant, vers le mystère attirant de l'enfance,  
Vers ces chers tout-petits, si doux, si confiants,  
Qui jettent leur lumière en nos jours défaillants,  
Il se penchait surpris, attaché, sans défense,  
Et, se mêlant aux jeux, écoutant les récits,  
Autour de sa bonté groupant la bande folle,  
Ou lui-même contant légende et parabole,  
Il laissait leur fou rire étouffer les soucis.  
Enfance, ô seul espoir de l'humaine détresse ;  
Contre l'arrêt du sort et son fouet qui nous presse  
Recours unique au fort de la course tenté ;  
Germe d'où peut sortir notre immortalité !  
L'enfant : divin flambeau, qu'un âge à l'autre passe ;  
Relais, qui, nous sauvant de la tombe rapace,  
Semble, au moins à nos yeux, d'un vain prolongement  
Retarder le terrible et fatal dénouement !...  
Après avoir, près d'eux, apaisé pour une heure  
Le mal enraciné, dont le venin demeure,  
Et s'être échauffé l'âme à leur feu de sarments,  
Comme un voyageur las pelotonné dans l'âtre,  
Il trouvait, près du cœur, qui, saignant, l'idolâtre,  
De plus tendres propos, des baisers plus aimants.  
Illusion trompeuse, où toute elle s'enivre  
D'un rayon fugtif, éteint dès qu'il a lui :  
En elle, ce qu'il aime, hélas ! ce n'est que lui ;  
C'est sa chair, son esprit, qu'il croit faire survivre.

Au lieu d'oublier tout, ses pensers, son tourment,  
L'avenir, le tombeau, sa race, aveuglément,  
Il se rêve immortel : c'est un fils qu'il espère ;  
Il est moins un amant qu'il ne veut être un père ;  
Et l'amour, feu subtil, d'un tel leurre effaré,  
Meurt de n'être plus seul pour lui-même adoré.  
Serpent, ton noir venin peut tuer Eurydice ;  
Hadès l'a condamnée, il faut qu'elle périsse.  
Un jour qu'avec tristesse au pic marmoréen  
Elle monte évoquer un passé trop ancien,  
Redemander aux voix des échos, moins frivoles,  
Moins changeants que l'époux, ses premières paroles,  
Et boire le regret des douces pâmoisons,  
Comme on cherche un remède en l'excès des poisons,  
Dans la bruyère épaisse au soleil échauffée,  
Elle se sent mordue : « Orphée, ô cher Orphée,  
Appelle-t-elle encor d'un immense désir ;  
Orphée, entend ma voix ; accours, je vais mourir ;  
Orphée !.. » Il était là, jeu du sort ou caprice,  
Sur ces mêmes rochers, comme son Eurydice,  
Venu pour rallumer une ardeur qui s'éteint  
Au foyer languissant du souvenir lointain.  
Il l'entend, il accourt : « Oh, je t'aime, je t'aime ! »  
Lui jette-t-elle encor d'un délire suprême.  
Elle fléchit, s'incline et, d'un cruel amant,  
Dans le dernier regard où sa douleur l'embrasse,  
Cherchant à retenir l'image qui s'efface,  
Au pouvoir de Pluton succombe éperdument...)



\* \* \*

O souffrance ! Eurydice est vers l'ombre entraînée :  
Irréparable deuil, farouche destinée !  
Celui qui lui porta ce coup sans le savoir,  
Quand son œuvre apparaît, succombe au désespoir.  
Tout son amour renait dans cette atroce épreuve,  
Tel qu'en son premier jour, en sa jeunesse neuve,  
Plein de sa foi magique, ordonnant au destin  
De refleurir la tige effeuillée un matin :  
— « Eurydice, Eurydice ! » il crie, il se lamente ;  
« Adorable Eurydice, exquise et douce aimante ;  
Cœur méconnu par moi, bonheur vite envolé,  
Dont je n'ai bien compris toute la plénitude  
Qu'en voyant du trépas te faucher la main rude ;  
O mon unique espoir ; regret inconsolé !  
Non, le ciel, qui permit notre indicible joie  
Et que conjure en vain cet excès de douleurs,  
Ne peut être à ce point impatient de pleurs  
Qu'à force de sanglots mon deuil ne l'apitoie !  
Achéron, je défends qu'elle passe ton bord !  
Dieux du Styx, dieux sanglants, qu'un vain effroi protège,  
Vous ne garderez pas ce butin sacrilège :  
Mon amour tout puissant prévaut contre la mort.

Ciel qu'attends-tu de moi, quand je perds Eurydice ?  
Eros, maître du monde et souverain des dieux,  
Ordonne qu'elle soit ramenée à mes yeux,  
Ou finis à la fois ma vie et mon supplice ! »  
Il dit ; sa voix se brise en un gémissement,  
Et l'infernal sarcasme insulte à son tourment.  
Mais son œil révolté fouille l'azur céleste :  
— « Tout peut m'abandonner : la volonté me reste ;  
J'irai donc seul la prendre et, même contre toi,  
Implacable destin, je vaincrai par la foi. »  
Dans son cœur, maintenant, bouillonne l'espérance ;  
Il tend déjà les bras vers celle qui n'est plus,  
Et, le front haut, fixant ses regards résolus,  
Comme un triomphateur, court à sa délivrance.  
Alors du fond du ciel, oracle inespéré,  
Une voix l'encourage en son exploit sacré:  
— « Homme, qui croit peut tout : qui risque un grain le sème ;  
Avoir foi dans l'amour est la preuve qu'on aime.  
Ne crains rien des enfers : un dieu te conduira.  
Si tu vas droit au Sort, c'est lui qui fléchira.  
Mais, vers un pareil prix quand ton désir t'entraîne,  
Songe combien c'est peu que la vaillance humaine,  
Si la foi ne te sert d'armure en combattant.  
De quelque horreur que soit ta tendresse éprouvée,  
Sois sûr de la victoire : Eurydice est sauvée.  
Un seul doute : elle tombe et meurt au même instant ! »

Il entra dans l'enfer par la porte des rêves,  
Et, longtemps, descendit à travers le chaos  
Des blocs où son pied roule et des mouvantes eaux.  
Mais, comme un phare au loin chassant l'ombre des grèves,  
L'amour, dont la clarté magique le conduit,  
Perce de ses rayons les terreurs de la nuit.  
Et l'écho peut rugir ; le froid, jusqu'à la moelle,  
Peut lui glacer les os ; un monstre ensanglanté  
Peut, d'un bond, le guettant, surgir à son côté :  
Il ne sent, ne voit rien ; il marche à son étoile.  
Ah ! pour qui te possède, ô soleil merveilleux,  
Pour qui, le cœur touché de la divine grâce,  
A ta lueur céleste a su trouver sa trace,  
Et vole, ivre d'espoir, vers ce qu'il croit les cieux,  
Tout s'explique, la mort dissipe son mystère ;  
Sur le néant se lève un jour inattendu ;  
La seule vision, qui l'attire éperdu,  
Remplit le temps, l'espace, et l'abîme, et la terre.  
Qu'importe que le feu, dont s'éclairent ses pas,  
Soit, pour nous, le reflet de sa pensée en fièvre,  
Sa foi lui donne l'être : un seul nom sur la lèvre,  
Il voit, il brûle, il vit et nous ne vivons pas !  
Ainsi, ferme et joyeux, dans l'horreur des ténèbres,  
Sans hésiter, bravant loups et tigres surpris,  
Dont son oreille sourde à peine entend les cris,  
Orphée extasié s'enfonce aux lieux funèbres.

Et des spectres vers lui s'avancent courroucés,  
De leurs corps décharnés barrant ses pas impies :  
— « Que viens-tu faire ici, vivant qui nous épies ?  
Arrière ! emporte au loin tes désirs insensés ! »  
— « J'y viens montrer l'amour à l'empire des ombres ! »  
Mais un ricanement féroce l'interrompt.  
— « J'y viens chanter la foi, par qui les morts vivront ! »  
Un rire délirant saisit les larves sombres :  
— « L'amour, la foi, mots creux, que tout nie et dément ;  
Grotesque illusion, invention bouffonne !  
Qui parle ici d'aimer ou de croire ? personne !  
L'enfer te répondrait, si l'on aimait vraiment ! »  
— « Oui pauvres êtres vains, indignes de la vie,  
Spectres, je vous crois trop, vous n'avez pas aimé ;  
Sur vos rocs impuissants nul espoir n'a germé ;  
Ce que vous connaissiez, c'est la rage ou l'envie !  
Vous avez, quelques jours, dans l'ivresse et l'orgueil,  
Buvant, mangeant, dormant, fait le geste de vivre ;  
Mais c'est les yeux fermés que vous lisiez ce livre,  
Et sans comprendre mieux le bonheur que le deuil !  
Ah, j'ai pitié de vous, qui n'avez vu le monde  
Que par son apparence et son néant cruel,  
Épris d'un simulacre appelé le réel,  
Et sans chercher ailleurs de voix qui vous réponde !  
Tout vous semblait muet ; vous n'osiez appeler.  
Fous voyant l'âtre plein sans deviner la flamme.  
Ainsi ma lyre inerte en mes doigts est sans âme ;  
Écoutez, écoutez, quand on la fait parler ! » —

Sa frémissante main touche aux cordes magiques,  
Et, dans l'accablement des torpeurs léthargiques,  
Où s'endormaient ces morts sans amour, sans soleil,  
Soudain un chant jaillit, un doux hymne pareil  
**Au frais chuchotement du flot qui monte et brise,**  
**Quand à l'aube s'éveille un frisson de la brise**  
Et que la barque, enflant sa voile au ras des eaux,  
Fend l'azur d'un sillage où plongent les oiseaux.  
La voix mâle se rythme aux sonores arpèges ;  
Alors, comme, au printemps, quand avril fond les neiges,  
Pointent du sol durci les printanières fleurs,  
Sur ces cœurs desséchés, que glaçaient leurs douleurs,  
Naît, éclôt, se déploie et grandit la tendresse.  
L'âme aux plus bas instincts d'un effort se redresse ;  
Le corps le plus rampant, sous la fange vautré,  
Est debout. Ah ! rêveur, prophète inespéré,  
Vois comme ils ont compris, tous ces damnés farouches !  
Le mot pardon s'échappe étonné de leurs bouches.  
Comme ils sont doux les pleurs qui délassent leurs yeux,  
Leurs pauvres yeux sanglants ! Que l'enfer est joyeux !  
**Quel air pur et léger pénètre en leurs poitrines !**  
Incroyable répit des vengeances divines !

Tremblants, autour de lui, plus près, toujours plus près,  
Baisant ses vêtements, voulant toucher sa lyre,  
**Attendant son regard, implorant son sourire,**  
**Ils se poussent ; ainsi, quand, du haut des agrès,**

Après des jours d'orage et d'ennui solitaire,  
La vigie a lancé ce cri suprême : terre !  
D'un mouvement commun, passagers, matelots,  
Tous ensemble, cherchant la côte sur les flots,  
Se jettent vers un bord du navire qui penche,  
Et, lointaine, en plein ciel, monte la ville blanche.

Mais, déjà, poursuivant son chemin hasardeux,  
Le poète s'éloigne et les spectres hideux,  
Qui l'embrassaient, brûlants d'ardeurs, ivres d'extase,  
Reprennent leurs longs deuils, un court instant troublés,  
Comme, à midi parfois, le lourd sommeil des blés,  
Quand le ciel est de plomb, que la chaleur s'embrase,  
Après s'être d'un souffle en rêvant agité,  
Retombe anéanti sous le poids de l'été.  
Et, dans sa nuit, longtemps, la morose cohorte  
Écoute au loin l'écho du chant qui réconforte...

. . . . .

En la calme fraîcheur d'un lumineux matin,  
Un grand fleuve, impassible ainsi que le destin,  
Roule silencieux sa large clarté blanche,  
Où l'ombre en frissonnant des peupliers se penche,  
Et, par delà ses eaux, la brume, se levant,  
Sous ses flocons légers, que disperse le vent  
Et que boit le soleil, laisse voir, comme un songe,  
Vers l'immensité vague où la plaine s'allonge,

Prés, forêts, lointain pâle, azur qui monte aux cieux,  
Des Champs Élyséens l'espoir mystérieux.  
C'est le fleuve des morts, l'onde aux douceurs lactées,  
Miroir indifférent des choses reflétées,  
Qui, dans la profondeur de ses abîmes sourds,  
Reçoit, cache, engloutit au néant deuils, amours,  
Le terrestre fardeau de chagrin et d'angoisse,  
Que tous ces tristes morts gardaient et qui les froisse,  
Le mal, dont, en passant les portes du trépas,  
Leur cœur saignait encore et qu'ils regrettent las.  
Ah ! comme avidement ces ombres altérées,  
A genoux, étendant leurs mains désespérées,  
En longue robe blanche et des myrtes au front,  
Se jettent sur ces eaux, qui les délivreront !  
Comme, en ce Léthé morne, où s'efface la vie,  
Ils plongent tout entiers, et quelle immense envie  
Ils ont, ces évadés que la terre accabla,  
D'atteindre le repos joyeux de l'au-delà !  
On dirait, sur le bord d'un lac, mêlant leurs ailes.  
Un essaim voletant de blanches tourterelles,  
Qui, dans un bruit de jeux et de roucoulements,  
Se baigne et brise l'onde en mille diamants.  
Seul, de ces cœurs blessés, que charment les ténèbres,  
Orphée, entré vivant aux demeures funèbres,  
Écarte avec effroi l'eau, qui verse l'oubli.  
Et ceux, dont le destin muet s'est accompli,  
Beaux de ce calme auguste, idéal, immuable.  
Que prend le triste corps, sur son lit misérable,

A l'instant où, reçu par les dieux infernaux,  
Il tient de leur pardon le remède à ses maux,  
Les morts graves, entrés dans l'éternel mystère,  
Le pressent, étonnés, de fuir aussi la terre :  
— « Vois et compare-nous, les heureux, les élus.  
Ce vol léger qui plane et que rien n'atteint plus,  
Cette divine joie à l'horrible martyre  
De ceux qu'un souvenir vers l'espérance attire !  
Quel vain et lourd tracas d'attendre ou regretter !  
Si le malheur s'éloigne, iras-tu l'arrêter ?  
Et la coupe enivrante a pour reste une lie !  
Puisqu'un Dieu le permet, oublie, oublie, oublie ! » —  
Mais Orphée, échappant à leurs bras empressés,  
Les malmène, ces cœurs aux vœux trop tôt lassés :  
— « Quoi, vous avez un jour pris place à la bataille ;  
Vous avez pu voir l'homme, humble nain par la taille,  
Après avoir souffert, osé, gémi, lutté,  
Trouver, pour s'égaler aux Dieux, la volonté !  
Vous avez traversé la terre, où chacun sème  
Pour grandir la moisson, où pour survivre on aime ;  
Vous savez que l'Olympe, ordonnant l'action,  
Lui-même a fait son œuvre en la création !  
Et vous en concluez, fuyards guettant la porte,  
Que le plus doux état pour l'âme est d'être morte !  
Paresseux alléchés par l'éternel repos,  
Quand vous trempiez la lèvre à ces funestes eaux,  
Comme un jour de soleil des chiens tirant la langue,  
Il ne restait donc rien, dans votre corps exsangue,

De ce qui fait la vie et féconde les pleurs :  
L'espérance et l'amour, ces immortelles fleurs !  
Oublier, il faudrait oublier Eurydice !  
Qui pourrait concevoir plus horrible supplice ?  
Oublier qu'à jamais un si tendre lien  
A fait de moi sa chose, a fait d'elle mon bien !  
Oublier que son âme, à mon âme enlacée,  
Eut le supreme élan de ma chaste pensée ;  
Oublier que je fus, — quelques jours seulement,  
Mais qui compte les jours ? — son époux, son amant ;  
Oublier que je pus, en des heures trop brèves,  
De nos cœurs rapprochés confondre aussi les rêves ;  
Oublier ce qui met la fièvre dans mon sang,  
Ce qui fait plus ardents mes yeux en y pensant :  
Son sourire, ses traits, sa voix ; arrière, arrière !  
Le meilleur de moi-même est ma mémoire entière !...  
Ah ! peut-être jadis, aux premiers jours lointains,  
Auriez-vous pu tenter mes désirs incertains,  
Alors que j'étais seul, en proie au sombre doute,  
A travers un néant cherchant en vain ma route,  
Repu d'ambition, dégoûté de plaisir,  
Ne trouvant aucun but qu'il me plût de saisir !  
Egoïste et pourtant déjà las de moi-même,  
Quand j'eus en vain guetté l'aube à l'horizon blême,  
Pour ne voir que la nuit au bout de mes efforts,  
J'ai souvent invoqué l'oubli profond des morts !

« Puis, quand, sortant des champs d'erreur et de folie,  
J'ai connu celle à qui l'éternité me lie,  
J'aurais voulu parfois, pour l'idéal présent,  
Effacer un passé, qui me semblait pesant,  
Abolir sans retour, même dans ma mémoire,  
Tant de furtifs essais d'un bonheur illusoire,  
Purifier mes sens, rajeunir mes esprits  
Et faire commencer le temps à son souris.

« Mais, aujourd'hui, l'amour en moi créa le vide ;  
Son ombre a, grandissant, rasé la plaine aride,  
Étouffé les moissons, les vignes, les forêts,  
Pour ne laisser debout, sur les âpres guérets,  
Que ce seul arbre immense et dont le doux murmure,  
Concert d'oiseaux cachés au fond de sa ramure,  
Impose le silence à tout bruit détesté :  
Dans ses fruits savoureux, je l'ai bu, le Léthé !  
Qu'ai-je besoin du vôtre ? Oh ! ma suprême joie,  
De rester, dans ce deuil où je poursuis ma voie,  
Toujours deux quoique seul, par un cher souvenir,  
Reslet gardé d'un rêve, on voudrait vous ternir ! »

Les sages, les heureux, souriant de sa flamme,  
Dirent : « Il aime encor ; la terre le réclame ! »  
D'un coup d'aile joyeux ils prirent leur essor,  
Le laissant à pas lourds marcher aux mains du Sort ;

Un vent léger porta leur envolée altière ;  
Rapides, sur le fleuve, allant à la lumière,  
Ils passèrent, points blancs, flocons, légers oiseaux,  
Et, derrière eux, l'outli retomba sur les eaux !

• • • • • • • • • • • • • • • • • • •

Lui, fier, aux sombres lieux que tout mortel redoute,  
Vers le but espéré poursuit sa longue route  
Et, jusqu'au pâle roi du souterrain séjour,  
Descend revendiquer hardiment son amour.

Là, menaces ni pleurs n'ont, hélas ! de puissance ;  
Pluton, morne et hautain, qu'impassible on encense,  
Ne connaît que sa force ; à son dur tribunal,  
Un lourd glaive est posé sur le code infernal ;  
Ni recours ni répit ; un simple article à lire ;  
Et c'est avec mépris qu'à ce joueur de lyre,  
Assez impertinent pour venir le troubler,  
Il dicte son arrêt sans le laisser parler :

— « Celle, dit-il, qu'ici cherche ta vaine audace,  
Puisait la vie en toi ; le doute, qui te glace,  
L'a meurtrie ; inquiète, elle a fui parmi nous.

N'accuse que toi-même ; en vain, à mes genoux.

Tu trainerais sanglant ta plainte efféminée,  
Nulle âme ne revit quand je l'ai condamnée,  
Et nous n'avons que faire ici de ta chanson.

Son cœur pourtant palpite encor d'un lent frisson.  
Elle n'est point à moi, n'étant qu'à demi-morte  
Jusqu'au jour des vivants que ta foi la remporte :

Le Destin le permet, j'obéis à sa loi,  
Et, par le Styx, tu peux la prendre, elle est à toi !  
Mais garde qu'un soupçon n'aggrave sa blessure !  
Que ton âme, entraînant son âme, se rassure,  
Sans demander, pour croire à l'équité des dieux,  
Le secours incertain et menteur de tes yeux !  
Tu ne dois pas la voir avant d'être sur terre ;  
Tu ne dois pas l'entendre; en route, et sache taire  
Un trouble irraisonné, qui me la livrerait !  
Triomphe des enfers : tu connais le secret ! »

\* \* \*

Fou de joie, à ces mots, dont l'altière ironie,  
Offrant un pareil prix, d'avance le dénie,  
L'amant, l'heureux amant, que raille un dieu pervers,  
Croit le terme déjà venu de ses revers.  
Eurydice est à lui, puisque, pour sa conquête,  
Il n'a qu'à s'échapper sans retourner la tête  
Et sans interroger celle que son amour  
Retrouvera plus tendre en atteignant le jour.  
Il court, il monte, il vole ; en ces lugubres salles,  
Dont son pas réveillait les terreurs sépulcrales,  
Où le chaos des rocs, où le fracas des eaux,  
Où Cerbère aboyant, la Parque aux noirs ciseaux,  
Caron moqueur, la troupe ardente des Furies,  
Les spectres courroucés tendant leurs mains flétries,

Les monstres, les lions aux sourds rugissements,  
La menace des dieux, l'horreur des éléments  
Barraient sa marche, il va léger, libre ; il s'élève  
Vers le soleil, porté par l'essor de son rêve.  
Nul danger ne s'embûche aux aguets dans la nuit ;  
Plus de lutte et d'effort, plus de cris, plus de bruit ;  
Le silence est profond ; la nature apaisée  
Se tait, abandonnant une lutte épuisée ;  
De l'enfer indigné rentrant chez les humains,  
Les gouffres sont comblés, aplatis les chemins.  
Qui voudrait l'arrêter ? seul, glorieux, superbe,  
Il est le maître, il passe ; et plus de rire acerbe,  
De sarcasmes cherchant à lui meurtrir le cœur !  
Il n'a plus à raidir sa force, il est vainqueur.  
Où les morts le pressaient, où résonnait le rire  
Des fantômes, sans trouble, à son aise, il respire ;  
Où le torrent grondait, un rivage s'endort ;  
Où le dragon, bouclant sa spire qui se tord,  
De l'abîme en grinçant jetait sa gueule impure,  
L'ombre écoute attentive et retient son murmure.  
La bataille a fini, l'ennemi terrassé  
Se cache ; oh ! fiers émois frissonnants du passé,  
Périls d'hier, adieu ! La route longue et droite,  
Par le calme et l'oubli, mène au but qu'il convoite.  
C'est presque le repos, c'est déjà le bonheur.  
Vite, il avance ; au loin, une vague lueur  
Se prépare, annonçant le triomphe, la vie...  
Eurydice, bientôt, à son amour ravie,

Va renaître ; l'enfer se soumet et la rend.  
Oh ! pouvoir de l'amour ! ce traître, ce tyran,  
A dû restituer le fruit de sa rapine !  
Joie immense ; bientôt la terre ; il imagine  
Tant d'amoureux propos, de projets, de serments,  
Confusément mêlés à leurs embrassements.  
Eurydice est sauvée ; elle est là, là derrière,  
Sur ses pas imprimant son pas dans la poussière,  
Plus heureuse que lui, sûre de son amant.  
Et, lui-même, il pourra la voir dans un moment !...  
La voir : s'il entendait son souffle, quelle ivresse ;  
Non, rien !... Ah ! que la route est lassante ! Il se presse,  
Et la lueur à peine à l'horizon grandit...  
Incroyable aventure ; en ce dessein hardi,  
Qu'il repasse, inquiet de l'ombre encor trop noire,  
Il est presque gêné de sa prompte victoire.  
Comme un homme, les bras chargés d'un poids pesant,  
Qui, les muscles tendus, s'étonne en le posant,  
Sonâme, des soucis trop vite délivrée,  
Se trouve avec ennui vaguement désœuvrée.  
Quelque regret se glisse en son étonnement !  
Quoi ! pas plus de bataille ; un traité seulement,  
Si facile : rester sans la voir ni l'entendre  
Jusqu'au jour ; est-ce donc un tel effort d'attendre,  
Quand l'éternel bonheur se conquiert à ce prix ?  
Au discours de Pluton il resonge surpris,  
Et s'effraye à saisir en lui quelque ironie.  
Singulière indulgence en telle tyrannie !

Pourquoi ce dieu des morts, sur son trône infernal,  
Ce monarque à l'arrêt si rigide et brutal,  
Voyant un pauvre amant sans défense et sans armes,  
A-t-il cédé sitôt, lâchement, de tels charmes?  
Car enfin quel pouvoir, quel recours ou quel droit  
Avait-il, pénétrant comme un fou chez ce roi,  
Pour conquérir de force une épouse adorée ;  
Quel droit que de l'avoir amèrement pleurée,  
Quel recours qu'un ciel morne et quel pouvoir trompeur  
Qu'une foi sans motif, aussi bien que sans peur ?  
Qu'importait à Pluton sa chimère insensée ?  
Pourquoi ce pacte ? ô dieux, estroyable pensée,  
Un jeu cruel peut-être ?... Ah ! quel orgueil maudit  
Lui put faire accepter sa gloire en étourdi,  
L'invraisemblable gloire, avec une parole,  
D'avoir vaincu la mort ! Quoi ! naïveté folle,  
N'est-ce pas clair encor ? repartir, ne rien voir,  
Et supposer qu'on est suivi par son espoir !...  
Sans doute il avait droit de plaisanter, ce juge,  
En le satisfaisant par un tel subterfuge !  
Eurydice ne peut revivre ; on a menti !  
Son cri désespéré dans l'ombre a retenti ;  
Il se retourne, il veut constater sa détresse !...  
Horreur, elle était là !... Tremblante, elle se dresse,  
Plus belle que jamais, d'un reproche muet  
Le charge et, pâlissant, dans la nuit disparaît...  
•  
Tombe à genoux et pleure, ô misérable Orphée !

Sa vie, en un instant, par toi fut étouffée ;  
Ton doute a tout détruit ; car l'amour vraiment fort,  
Celui dont le pouvoir triomphe de la mort,  
N'a pas besoin de voir, de scruter, de comprendre,  
Ni de vérifier ; un dieu peut le défendre...  
Religion suprême, il règne par la foi.  
L'amant, que son amante suit, est sans effroi ;  
Il la sent si prochaine au fond de ses pensées ;  
D'un nœud si pénétrant leurs âmes enlacées  
S'attachent l'une à l'autre et, sans gestes, sans mots,  
Se rencontrent si juste en leurs vouloirs jumeaux  
Que, pour les yeux du corps, en vain elle est absente :  
Pour qu'elle disparaisse, il faut qu'il y consente ;  
Il évoque des morts son âme en l'appelant.  
Quand, près du but, Orphée a pu croire, tremblant,  
Qu'à son amour débile Eurydice rebelle  
Échappait, que l'enfer jaloux s'emparait d'elle,  
Lui-même pour jamais il l'exila des cieux :  
Eros devait lui mettre un bandeau sur les yeux...  
Et nous, tristes enfants des vagues jours de brume,  
Où le soleil pâli décline et se consume,  
Si nous voulons encor sentir en notre cœur  
La chaleur de printemps, qu'y met l'amour vainqueur,  
Si nous voulons, mêlant et confondant nos âmes,  
Indissolublement en relier les trames  
Au point, suprême espoir, que même le trépas,  
Dans son œuvre surpris, ne les disjoigne pas,  
Sachons pieusement suivre une loi sacrée :

Ne nous retournons pas vers l'ombre idolâtrée,  
Qu'au chemin de la vie un dieu nous confia ;  
Restons devant, joyeux, assurés qu'elle est là,  
Trouvant dans notre cœur assez de poésie  
Pour couronner de fleurs la compagne choisie  
Et la voir triomphante en l'azur étoilé ;  
Parons-la de tout l'or du monde accumulé,  
Mais sans chercher de forme à ce qui n'est qu'un rêve !  
L'enfant, qui veut toucher à sa bulle, la crève.  
Orphée, avant ravi son Eurydice aux dieux,  
Marchait fier, épiant le jour mystérieux,  
A chaque pas nouveau sentant sa joie accrue ;  
Il eut peur d'être dupe : elle était disparue !

Eurydice, Eurydice ! En vain, il suppliait  
Et, se tordant les bras, déchirant sa poitrine,  
Implorant la justice ou la pitié divine,  
Il demandait pardon, pleurait, s'humiliait :  
— « Eurydice, ah ! bourreaux ! ne me l'avoir montrée  
Que pour la ressaisir et mettre à mon malheur,  
Déjà presque infini, ce surcroît de douleur  
De la sentir par moi, par ma faute expirée !  
Si tel était le sort marqué par vos arrêts,  
A quoi bon me la rendre et m'abuser d'un leurre ?  
C'est de l'avoir revue, ô tigres, que je pleure.  
Revu ses yeux, son charme et la reperdre après !

Dieux du Styx, altérés du sang noir des victimes,  
J'immolerai pour vous tant d'agneaux nouveaux-nés,  
De bœufs aux cornes d'or fleuris et couronnés,  
Que vous ferez merci!... Du moins, quels sont mes crimes?  
Quel mal ai-je commis, pour que nul ici-bas  
Ne soit plus rudement frappé dans ce qu'il aime?...  
Ah! la voir, fût-ce une ombre insaisissable et blême!  
Eurydice, Eurydice! hélas, n'entends-tu pas? »  
Mais, dans la nuit farouche, à sa voix désolée  
Nul bruit ne répondait que le noir grondement  
Des infernales eaux dans l'abîme écumant,  
Ou parfois le fracas d'une masse écroulée.  
Enfin, las de gémir, d'user ses poings sanglants  
Sur le rocher passif, il reprit à pas lents,  
—Comme, au sortir d'un songe, on rouvre la paupière,—  
Le chemin douloureux qui mène à la lumière,  
Et, pénétré d'angoisse, épuisé d'abandon,  
Perdant jusqu'à l'espoir, jusqu'au goût du pardon,  
Insensible, il gravit, dans la nuit redoutable,  
Le souterrain farouche, où, sans fin, lamentable,  
Sonnait le glas mortel du bonheur enfoui;  
Brusquement, dans l'azur, il sortit ébloui!...  
Quoi, c'était donc là-haut toujours la même joie,  
Le même essor des nids vers un ciel qui flamboie,  
Le même empourprement sur le rosier fleuri;  
Pour une telle mort pas un rameau flétrti!  
L'arôme pénétrant des molles tubéreuses  
Mélait encore aux vents des senteurs amoureuses

On pouvait donc s'aimer, elle n'étant plus là;  
Et le soleil, sans elle, avait le même éclat!  
— « Nature indifférente, est-ce ainsi qu'une mère  
Prend part au deuil d'un fils, avec ce front joyeux,  
Ces cheveux parfumés, cette flamme en ses yeux !  
Ah ! tes liens à nous, dérision, chimère !  
Nous ne te sommes rien ; tu ne nous connais pas !  
Eurydice n'est plus et tu chantes, marâtre !  
Quoi, son cœur qui battait sur mon cœur idolâtre.  
Quoi, la sveltesse alerte et souple de son pas,  
L'esprit de son regard et cette espièglerie,  
Dont le rire léger sautait comme un oiseau,  
Tout mon bonheur tranché d'un seul coup de ciseau  
Ne vaut pas plus d'émoi qu'un brin de la prairie !  
Où donc vous cachez-vous, quand nous vous maudissons,  
Fantômes, tristes jeux de nos folles pensées,  
Faisceau lié par nous de formes dispersées,  
Dieux, forts de notre crainte, ivres de nos frissons ?  
Implacable nature, étrangère à nos peines,  
Masque ardent ou glacé, languissant ou joyeux,  
Sous lequel semble fuir ce mirage des dieux,  
Quel néant revêts-tu de tes grimaces vaines ?  
Ah ! l'amour n'est qu'un mot ; être heureux ou souffrir  
Qu'un hasard ; un chaos informe, la nature,  
Puisque Eurydice est morte et qu'en cette torture  
Seul je me sens frappé, seul je voudrais mourir !... »



## VI

*LA CHARITE*

QUAND, parmi les vivants, dans l'ivresse étonnés,  
Parut, le front pâli, l'œil chargé de ténèbres,  
Celui qui remontait, vaincu, des lieux damnés,  
Tous, craignant qu'il portât des présages funèbres,  
Comme par un serpent des oiseaux fascinés,  
Sentirent un frisson passer dans leurs vertèbres !

Les enfants effrayés suspendirent leurs jeux ;  
Les femmes, en tremblant, se cachèrent la tête ;  
Et les hommes disaient, regardant le poète :  
« D'où vient donc celui-là, triste chez les joyeux ?  
Que veut-il, qu'a-t-il fait, quel crime l'inquiète,  
Pour que l'ombre des morts ainsi voile ses yeux ? »

Lui, muet, insensible, avançait dans un rêve,  
Des visages connus ne se souvenant pas,  
Fuyant aux bois déserts, où tout vain bruit fait trêve,  
Partout plein d'Eurydice et, partout, le front bas,  
Epant, sur le sol oublieux, sur la grève,  
Où cent fois elle vint, la trace d'un seul pas !

Comment, où l'on fut deux, subir sa destinée  
Sans aux bonheurs fauchés se meurtrir jusqu'au sang,  
Comme s'arracherait la chair en frémissant  
Un homme, qui, pieds nus, la moisson terminée,  
Irait sur les sillons, où pointe, menaçant,  
Le chaume, hier espoir de gerbe fortunée !

D'un pleur désespéré fatiguant le ciel sourd,  
Il exhalait son âme en un long cri d'amour :  
— « Eurydice, ô ma vie, ô toute ma pensée,  
Forme céleste un jour à la terre laissée,  
Que les dieux lui prêtaient et qu'un pouvoir jaloux  
Reprend, image, hélas ! trop exquise pour nous.  
Toi, mon ciel, mon soleil, ma lumière, ma joie,  
Qui, désertant ce gouffre où ma douleur me ploie,  
M'abandonnes au froid sinistre de la nuit,  
Où vais-je aveuglément quand ta clarté me fuit ?  
Je ne vivais qu'en toi ; ton âme était mon âme ;  
Dans mes veines ton sang coulait avec sa flamme ;

Ton cœur réglait la course ardente de mon cœur.  
Entendais-je ta voix, ton doux rire moqueur,  
Tout avec lui riait ; il cessait, j'étais triste.  
Tu paraissais : le Sort, qui, brutal, nous résiste,  
Courbait le front soumis devant ma volonté ;  
Tu fuyais : mon orgueil soudain m'avait quitté.  
Ton doigt, sur les graviers de ma route morose,  
Faisait naître l'iris, l'asphodèle et la rose.  
J'allais, où je ne sais, sur ton bras m'appuyant,  
Si sûr de l'avenir, si fier, si confiant,  
Que les mille clairons hagards de la tempête,  
L'ouragan déchaîné hurlant ses cris de bête,  
L'avalanche des flots, la foudre et les éclairs,  
Ne pouvaient me troubler : j'avais, moi, des cieux clairs,  
Une mer endormie en rêvant, et des brises  
Berçant les floraisons de caresses exquises.  
Aujourd'hui, tout cela, grands dieux, m'est arraché ;  
Tout est détruit, brisé, mis en pièces, tranché,  
Englouti par la mort, qui ricane stupide.  
En mon âme, un néant ; autour de moi, le vide !  
Il ne me reste rien de tout ce que j'aimais,  
Rien, rien ; en vain, je pleure et sanglote : jamais  
Rien de ce qui fut toi ne peut ici renaître.  
Un sort maudit m'a pris le meilleur de mon être  
Et me laisse accablé du terrestre fardeau,  
Comme un corps enfermé vivant dans son tombeau...  
Inexorables dieux, maîtres des destinées,  
Quand nos pâles douleurs, à vos pieds prosternées.

De leur deuil suppliant, de leurs cheveux épars,  
De leurs poignets tordus amusent vos regards  
Et, sous l'azur joyeux, font ruisseler des larmes,  
A ce jeu de bourreaux trouvez-vous tant de charmes,  
Ou, sans les écouter, sommeillez-vous, distraits ?  
Tyrans, monstres sans cœur, je vous hais, je vous hais ! »  
Ainsi, fou, délivrant, il chargeait de blasphèmes  
Les dieux, ces mornes dieux invisibles et blêmes.  
Dont l'ordre, vaguement perçu dans un brouillard.  
S'il n'est pas cruauté, semble un jeu du hasard.  
Puis, à bout de vouloir, égaré, l'âme absente,  
Sous la force inclinant sa colère impuissante,  
Sombre, le regard fixe, oubliant de penser,  
Pendant des jours entiers, l'infortuné poète  
Marchait droit devant lui sans détourner la tête,  
Pour trouver le sommeil cherchant à se lasser.  
Rien alors n'arrêtait sa course infatigable ;  
Rien ne le touchait plus ; sur son front misérable  
La bourrasque en sifflant soulevait ses cheveux  
Et séchait d'un frisson les larmes dans ses yeux.  
Il méprisait la foudre ; il riait de la bise.  
Longeant la côte rude, où la mer gronde et brise,  
Sous la clamour des rocs assommés par les flots  
Il étouffait le bruit de ses propres sanglots.  
Passé, présent, futur, saisis par une trombe,  
Avaient, d'un brusque vol, fui son cœur dévasté,  
Où, dans l'universel chaos, n'était resté  
Que le seul gouffre noir, attirant, d'une tombe.

Fasciné par ce vide, envahi par l'effroi  
Du bord vertigineux, pour son pied trop étroit,  
Il semblait ne plus voir que la fosse glacée,  
Dont le repos s'offrait à sa douleur blessée :  
— « Mourir, mourir aussi, crieait-il haletant !  
Elle est là, je la vois ; Eurydice, elle attend !...  
Eurydice, Eurydice, ah ! vision sereine  
De mon triste passé, fleur qu'un orage entraîne,  
Astre à jamais éteint au fond des mornes cieux,  
Puisque la nuit se fait, puisque au vent furieux  
Je dois, arbuste vain dans la forêt profonde,  
Livrer en gémissant ma ramure inféconde,  
Puisque le monde est vide et qu'un Destin fatal  
Seul disperse ou conduit ses mobiles atomes,  
Adieu, rêves, désirs, chimériques fantômes,  
Projets d'un jour coupés par un arrêt brutal :  
Comme un voyageur las, qui, prostré sur la terre,  
S'enroule en son manteau, ferme les yeux et dort.  
Je n'ai plus, attardé sans but dans ce mystère,  
Qu'à m'entourer d'oubli pour attendre la mort.  
Eurydice, ombre chère, ah ! te suivre, te suivre !  
L'abîme est un refuge : il dispense de vivre ! »

En regardant les flots s'acharner sur l'écueil,  
Il songeait : — « Un seul pas et l'on franchit le seuil,  
On est sur l'autre bord, on se rejoint peut-être ;  
Pourquoi trembler ?... Hélas ! celui qui nous fait naître

Sans l'avoir demandé, permet-il de mourir ?  
Qui sait, fuyant la piste où nous devons courir,  
Manquant à ses desseins, tranchant contre son ordre  
Un fil, que, jusqu'au bout, la Parque devait tordre,  
Si, par un effroyable et juste châtiment,  
On n'est pas séparé pour éternellement ?  
Mais, ce dessein caché, le savoir, le comprendre ! »

Parfois, forçant le corps avant l'âme à se rendre,  
Il venait, épuisé d'errer et de marcher,  
Tomber anéanti, rompu, sur un rocher,  
Et là, devant la mer, pendant de longues heures.  
L'œil fixe, le front bas, la tête dans ses mains,  
Il restait, contemplant les éternels chemins  
Des flots hâtifs, gagnant qui sait quelles demeures :  
— « Ils s'en vont, ils s'en vont vers l'horizon lointain,  
Les blancs sillons poussés par le vent de la côte ;  
Ils vont l'un pressant l'autre ; à son tour chacun saute.  
Ainsi mes jours, traqués par le fouet du destin !  
Du récif inquiet leur troupe en vain s'approche ;  
Ils usent en pleurant leurs efforts à la roche,  
Se cabrent sur ce mur qui veut les contenir  
Et sombrent, sans laisser mourant un souvenir.  
Que d'efforts impuissants, d'inutile tapage !  
Livre toujours ouvert sur une même page,  
La mer, où tout s'agit, où tout clame et bondit,  
Reste immuable avec ce délire maudit !... »

Il regardait passer la course des nuées,  
Formes de songe au gré des souffles remuées,  
Aspects changeants d'une âme au mobile désir,  
Qu'animent à l'envi joie, ivresse, plaisir,  
Espérance ou douleur, docile et vague brume,  
Qui s'ensfle, croît, se fond, s'assombrit ou s'allume  
Suivant l'heure, le jour, le soleil ou le vent,  
Et, sans but, sans raison, vers le néant poussée,  
Donne l'illusion d'une altière pensée  
En parcourant le ciel comme un décor mouvant.

Puis, soudain, poursuivi par l'angoisse implacable,  
Dont le mal, tour à tour, l'aiguillonne ou l'accable,  
Il repartait, fuyant, insensible, hagard,  
À travers bois, coteaux, ravins, où son regard,  
Vers lui-même tourné, voyait les rocs, les chênes,  
Meurtris par sa blessure, occupés de ses peines,  
Avec lui, comme lui, vibrer, vouloir, sentir,  
Insulter à sa plainte, ou, tendres, compatir !...

\* \* \*

Le Temps, qui vêt de mousse et fleurit la ruine,  
Fait à nos deuils aussi leur parure d'oubli ;  
Il nous les transfigure et nous les embellit ;  
Leur réalité fruste en s'éloignant s'affine.

Bientôt ces morts chéris, dans nos cœurs enfermés,  
S'échauffent au foyer de leur vive tendresse,  
Et, poussés par l'ardeur du désir qui les presse,  
Sont plus fiers, plus vivants, comme ils sont plus aimés.

Jadis, autant que nous, c'étaient de pauvres âmes,  
Ayant leurs passions, qui nous heurtaient souvent,  
Comme les fleurs d'un pré s'entrechoquent au vent :  
Mais la brise en fuyant porte seuls leurs balsames.

Aujourd'hui, tout en eux s'incarne : espoirs, remords ;  
Le passé, leur linceul ; l'avenir, joie ensemble ;  
Le trou noir attirant, au bord duquel on tremble...  
Quel nimbe sur leur front ! comme ils sont beaux, les morts !

Ainsi, les jours passant, comme une eau goutte à goutte  
Dans un caveau résonne en tombant de la voûte,  
L'inconsolable amant, enveloppé de nuit,  
Peu à peu, sur l'autel de son amour détruit,  
Où son cœur palpitait offert en sacrifice,  
Vit grandir l'idéale image d'Eurydice,  
Et, devant ce soleil né de son souvenir,  
Tous les rayons du ciel s'éteindre, se ternir...  
Idole vaine, hélas ! que, seule, sa pensée  
Evoquait, lueur morte et d'un souffle effacée !

Ainsi transfigurée, elle devint pour lui  
Le symbole navrant de tout bonheur enfui,  
L'épanouissement disparu de la femme,  
Le miracle adoré jetant au fond de l'âme  
Un tel flot de clarté que, son rayon éteint,  
Elle tombe aveuglée et se livre au destin !  
Presque chaque homme ainsi, ballotté par la vie,  
Rencontre, en se livrant au jeu des flots amers,  
Quelque étoile, mirage étincelant des mers,  
Qui, frêle talisman, peut, en sa main ravie,  
S'embraser, resplendir, semer reflets, chansons,  
Corolles, dans la nuit du gouffre où nous glissons.  
Il la voit ; mais, souvent, la vague, âpre secousse,  
Quand il croit la saisir, brusquement le repousse ;  
Un tourbillon l'emporte et, glacé jusqu'au sang,  
Dans la profondeur glauque il roule en frémissant.  
Malheur ! s'il reparait pris de vertige et blême,  
La flamme est loin et, plus il la perd, plus il l'aime.  
Combien de nous, combien, qu'on ne soupçonne pas,  
Ont vu l'astre divin, sans le toucher, hélas !  
Et, mornes, détachés par un deuil invincible  
De tout plaisir banal, de tout bonheur possible,  
Vivent, n'ayant ni goût ni force pour l'effort,  
Dans un immense ennui, dont le terme est la mort !  
Combien, parmi la foule aux éphémères joies,  
Qu'absorbe le présent, sont du passé les proies,  
Et cheminent, front bas, indifférents, honnus,  
Dans l'incessant éveil des baisers et des nids !

Le mal est pour ceux-là surtout inguérissable,  
Que l'amour a pris tard, dernier venu des dieux  
Et qui, s'abandonnant, déjà tristes et vieux,  
A sa douceur, l'ont vue elle aussi périssable.  
Orphée, aujourd'hui mort à tous désirs humains,  
Avait meurtri ses pieds de chemins en chemins,  
Et, tour à tour jouet de changeantes chimères,  
Brûlé son cœur au feu des cultes éphémères,  
Adorateur des sens, du soleil, du destin,  
De la raison placide et du vouloir hautain,  
Avant de découvrir, dans l'amour délivrance,  
Un remède à la froide et grise indifférence.  
Il s'était, comme un homme affolé par la peur,  
Réfugié, front blême, en cet abri trompeur.  
Naufragé de la vie, au moment où, farouche,  
L'amertume déjà du trépas dans la bouche,  
Il se sentait sombrer dans le gouffre béant,  
Qui broie œuvres et noms pour un commun néant,  
Alors qu'il repoussait l'avenir, folle entrave,  
Sa main glacée avait accroché cette épave,  
L'amour, où luit un mot reflet d'éternité,  
Un mot consolateur et doux : paternité.  
Il avait cru, pauvre être au labeur inutile,  
Par l'étrange union d'une autre âme débile,  
Au glaive de la mort parer victorieux  
Et, se perpétuant, créer comme les Dieux!  
Hélas ! rêves d'un soir, illusions perdues,  
Il restait seul, bien seul, parmi les étendues

\

Des flots, qui, clairs ou noirs au gré du ciel changeant,  
Couvrent la même nuit de leurs frissons d'argent !  
C'était fini; la mort triomphait, implacable;  
Tôt ou tard maintenant, quoiqu'il fit misérable,  
D'un poing lassé fendant la vague sans pitié,  
L'abîme impatient le prendrait tout entier.  
Eurydice mourant, sa vie était brisée.  
Effondrement funèbre, allégresse épuisée !  
L'univers, aperçu par son regard en pleurs,  
N'offrait plus que tombeaux, n'était plus que douleurs !...  
D'autres, de bien heureux, en pareille détresse,  
Ont le secours bénî d'un labeur qui les presse,  
D'un but déterminé, d'un souverain devoir,  
Qui les constraint à vivre en acceptant l'espoir.  
Un orgueil les excite, une foi les rassure ;  
Ils sentent un pouvoir ami dans la nature ;  
Par d'invisibles nœuds au monde rattaché,  
Leur deuil trouve, en sa chute, un point d'appui caché.  
Lui, rien : seul, égaré dans l'orage et la houle,  
C'est un flot sans répit qui l'opresse et le roule ;  
Tous les fils sont rompus, qui l'ont pu soutenir,  
Et son passé détruit, s'écroulant en ruines  
Devant l'hostilité des puissances divines,  
A, dans son germe obscur, étouffé l'avenir.  
— « A quoi bon ? à quoi bon ? » c'est le seul cri que lance  
Son désabusement au céleste silence.  
A quoi bon le travail, dont, sans peine et sans bruit,  
Un ver doit, tôt ou tard, anéantir le fruit ?

A quoi bon notre amour, qui dure à peine une heure,  
Puisque tout s'en efface, excepté que je pleure ?  
A quoi bon cette vie, où je n'attends plus rien,  
Blessé d'un mal mortel, qui, brûlant, me dévore,  
Si ce n'est le répit de l'endurer encore  
Et de sentir saigner un cœur, qui fut le mien ?  
Tout ce que j'ai cherché, poursuivi sur la terre,  
Tendresse, ambition, plaisir, tout s'est flétrti,  
Et, sans force, écrasé, par tant de coups meurtri,  
Je n'ai d'autre désir que pleurer solitaire.

A quoi bon, sous les cieux, promener mon ennui,  
La nuit rêvant du jour, le jour guettant la nuit ?  
A quoi bon m'agiter, penser, faire œuvre vaine,  
Tendre les bras, dresser le front, raidir ma chaîne,  
Si rien ne sert à rien, si tout également  
Conduit au même but, ou courant ou dormant ?  
J'ai, des bonheurs humains, de ce qu'ainsi l'on nomme,  
Vu le fond : rien ne vaut la peine d'être un homme,  
Rien n'excuse les dieux, et le terme de tout  
N'est que déception, désespoir ou dégoût.  
Cieux qui me contemplez, impassibles et graves,  
Terre où butte mon pas gêné par ses entraves,  
Mer où j'ai promené mes inquiets tourments,  
Feu purificateur, éternels éléments,  
Où tendez-vous ? Quel est, dans l'infini des mondes,  
Le but mystérieux de vos ardeurs fécondes ?  
**Que veulent ces aspects, ces lumières, ce bruit.**  
**Nés de votre chaos, que laisse et reproduit,**

Comme un être inquiet qui s'essaye et rature,  
Le caprice inconstant de l'aveugle nature ?  
Soleils, pourquoi briller, si vous devez périr ?  
Astres, pourquoi tourner ? plantes, pourquoi fleurir ?  
Graines, qu'un souffle sème aux fentes des ruines,  
Pourquoi jeter un jour ces puissantes racines,  
Si demain c'est jamais ? azur des flots berceurs,  
Pourquoi ce clair miroir et ces molles douceurs ?  
Oiseaux, pourquoi ces chants ? monts, où luisent les marbres,  
Pourquoi cette blancheur, ce vert feuillage aux arbres ?  
Monde incompréhensible, où tout parle de mort,  
Où rien ne dure, où l'homme avec peine entre et sort,  
Pourquoi, déjà lié sur ta funèbre couche,  
A l'heure du sommeil, ce rictus de ta bouche,  
Cet éclat, ces joyaux, cet or, ce fard trompeur,  
Qui, lorsqu'on voit dessous le cadavre, font peur ?  
Et pourquoi, dans le jeu des formes fugitives,  
Vaines combinaisons, apparences furtives,  
Mon cœur seul, quand tout dit déclin, chute ou trépas,  
Veut-il l'éternité, ne la concevant pas ?... »

Un jour qu'il méditait son obsédant problème,  
Il s'arrêta surpris au milieu du blasphème,  
D'une idée imprévue au passage tenté,  
Et répéta songeur : «... veut-il l'éternité !... »  
Une vague clarté dans sa nuit semblait poindre ;  
Tels, ces lambeaux d'azur, en la brume apparus,

Qui, par le mouvement des nuages accrus,  
Bientôt, se désirant, s'appelant pour se joindre,  
Font, toujours plus ardents, plus pressés, plus joyeux,  
Triompher le soleil dans la splendeur des cieux.

— « L'instinct d'éternité, oui, c'est là le mystère  
Chez un pauvre être vil, pétri d'un peu de terre !...  
La mort, la force brute et la fatalité,  
N'est-ce pas tout ce monde, au sein des nuits jeté  
Comme un hochet vieilli dont un enfant se lasse  
Et qui, roulant, secoue un grelot dans l'espace ?  
Pourquoi l'homme, ce nain, crispant son front vaincu,  
Veut-il ne pas mourir après avoir vécu ?... »

Il marchait en parlant dans la forêt mouillée,  
Dont frémissoit au vent la ramure effeuillée,  
Et l'hiver grelottant faisant craquer son pas :  
— « La nature succombe et ne s'étonne pas,  
Tandis qu'amèrement je pleure l'espérance !...  
Mais ma douleur vaut mieux que son indifférence ;  
Car, au lieu d'être prête à l'horreur de finir,  
Elle attend, elle exige et conçoit l'avenir.  
Qu'est-ce donc qui s'agit en moi plus qu'en ce chêne,  
Du corps appesanti levant la morne chaîne  
Et, sur la terre en proie au néant odieux,  
Imaginant le vol redoutable des dieux ?  
Qu'est-ce donc qui tressaille en ma chair déchirée,  
Quand je les vois renaître, Eurydice adorée,

Ces jours, où, près, bien près, sur ce même chemin,  
Nous marchions, et ta main s'oubliait dans ma main ?  
Non, tout n'est pas matière, apparence et vain leurre ;  
Non, quand s'ouvre un tombeau, ce n'est pas nous qu'il prend  
Puisque je garde en moi, si chaud, si pénétrant,  
Le parfum du passé, le souvenir de l'heure,  
Où, sur ton front rêveur, ma lèvre vint poser  
Le frisson caressant de son premier baiser !  
Vain pouvoir de Pluton ! Ce faisceau qui nous lie,  
La mort ne le rompt pas, mais l'heure où l'on oublie !...  
Rien ne m'est arraché sans l'aveu de ma foi !  
Si j'étreins l'univers, les mondes sont à moi !  
Cieux, je vous reconnais ; je te revois, lumière !  
L'espace eût ébloui ma débile paupière !  
Il suffit qu'un rayon de l'éternel soleil  
Au mur de mon cachot mette un reflet vermeil !... »

Ainsi, par les détours multiples de son doute,  
Le poète arrivait, déjà las, sur la route,  
Que les simples d'esprit, dociles à l'instinct,  
Plus infailliblement suivent dès le matin.  
La foi, plante fragile et d'un souffle abattue,  
Qu'ébranle un vain désir, qu'un raisonnement tue,  
Se redressait en lui, comme, étreint et tiré  
Vers la terre, un bouleau s'échappe délivré.  
A la source de vie, où le monde s'abreuve,  
Il revenait, grandi par l'orage et l'épreuve,

Ayant fait tout le tour des choses et sachant,  
Quand, sur son clair miroir, il puise en se penchant,  
Que cette eau, vers laquelle un droit chemin nous mène,  
Est l'unique, d'où sorte un peu de joie humaine.  
Il entendait le mot par les astres jeté  
Au dernier passereau : la solidarité !...

\* \* \*

Cet hiver-là, pendant de lugubres tempêtes,  
La mer, sépulcre blême aux fosses toujours prêtes,  
Engloutit dans ses flots, brisa sur ses écueils  
Plus d'une barque et fit ample moisson de deuils.  
Un soir que, sur la plage aux clartés assombries,  
Laissant avec la nuit languir ses rêveries,  
Orphée allait pensif vers les feux de Pyrra,  
Dans une ferme amie en passant il entra :  
Pauvre cabane en bois et couverte de branches,  
Où logeait un pêcheur, dont les ripostes franches,  
Les alertes propos, dans ses brumes souvent  
Avaient mis le réveil joyeux d'un coup de vent.  
Combien de fois, tandis qu'il errait sur la plage,  
Portant le poids trop lourd de l'humain esclavage,  
Et d'invisibles maux désespéré, sanglant,  
Ce rude et fruste ami, de loin l'interpellant,

N'avait-il pas raillé ses inutiles rêves,  
Invitant le rôdeur efféminé des grèves  
A venir avec lui, pour guérir son cerveau,  
Faire une course en mer, ou boire un vin nouveau !  
D'habitude, à l'entrer, sa bonne voix bourrue,  
Les cris de la marmaille à l'encontre accourue,  
Les jappements du chien, le pétillement clair  
Du feu qu'en s'engouffrant excite un souffle d'air,  
Saluaient un ami dans le grave poète,  
Qui, parfois, s'asseyant devant la table prête,  
Où fumait savoureux le brouet de poissons,  
Acceptait part au plat et payait en chansons !  
Mais, ce soir-là, nul bruit ; la pièce vide et sombre ;  
A peine si, luisant dans l'âtre au fond de l'ombre.  
Quelques tisons encor de leur rouge clarté  
Prétaient le vague éclat au logis déserté.  
Orphée allait partir, reprendre à l'aventure  
Sa course et son fardeau d'accablante torture,  
Quand un doux cri plaintif tout à coup l'arrêta,  
Et, se tournant, il vit qu'un enfant dormait là.  
Quoi ! si petit tout seul, pauvre être sans défense,  
Le dernier-né de tous, dont l'adorable enfance,  
Impuissante et livrée aux périls inconnus,  
Tendait en suppliant ses beaux petits bras nus !  
S'il allait prendre peur ; si quelque impure bête  
L'approchait ; si ses yeux, où l'azur se reflète.  
Voyaient, dans l'épouvante et l'horreur de la nuit,  
Ces monstres menaçants, que le vertige suit !...

Un trésor si fragile ! oh ! l'imprudente mère,  
Qui laisse à l'abandon sa richesse éphémère :  
L'enfant, suprême espoir, don le plus précieux,  
Trop souvent réclamé par d'implacables ciels !  
Le marmot, suspendu dans un filet de pêche  
Accroché par deux clous et bourré d'algue sèche,  
Regardait, inquiet, pleurant presque à demi,  
Ce visage étranger, qu'il ignorait ami.  
Mais le poète austère à l'innocent débile  
Sourit ; il prend pitié d'une peine inutile,  
Dans ses bras maladroits, de lui-même étonné,  
L'enlève et, prudemment, berce le nouveau-né.  
O philosophe épris de ta science morte,  
Chercheur d'abstractions, qu'une folie emporte  
Hors du temps, du possible, à travers l'absolu,  
Songeur glacé, pauvre homme, en ton cœur qui le presse,  
Sens ce cœur enfantin réchauffer la tendresse :  
L'élan, qui vous rapproche, a fait de toi l'élu.  
Abdique tant d'efforts ; le vrai n'est à personne.  
L'amour s'offre à qui veut ; donne-toi ; plus on donne  
Et plus on accumule au fond de l'intini.  
Qui fait un peu de bien peut s'estimer béni !

Cependant le temps passe ; Orphée, encor novice,  
S'étonne à prolonger son rôle de nourrice.  
Où donc sont les parents par l'orage, si tard ?  
Quand la porte enfin s'ouvre et, pleurant, l'œil hagard,

Les cheveux dénoués, la robe déchirée,  
La femme entre et s'attache à lui, désespérée :  
— « Mon mari, mes enfants ! les avez-vous vus ? Non !...  
Ah, c'est fini ! la mort les tient, formes sans nom,  
Corps sans sépulcre, morts expirés sans prière !  
Je ne les verrai plus ; mes fils ! j'étais trop fière  
De les avoir si grands, si forts ; mon pauvre ami,  
Dans les funèbres eaux pour jamais endormi !  
Je succombe. Grands dieux, seule, que fais-je à vivre ?  
Emportez-moi comme eux ! Chéris, je vais vous suivre..  
Non, ne m'arrêtez pas ; mourir, je veux mourir ;  
Vous ne savez donc pas ce que c'est que souffrir !... »  
— « Hélas ! si, je le sais ; femme, pleurons ensemble ;  
Au deuil qui te meurtrit mon propre deuil ressemble,  
Et la mort, comme à toi, m'a, dans un jour fatal,  
Pris tout ce que j'aimais : je le connais, ton mal !  
Je n'essaye donc pas, pour adoucir ta peine,  
Un encouragement, une parole vaine ;  
Non, je saigne avec toi. Mais, dans ton noir chagrin,  
Pense à ce tout petit, que frappe un sort d'airain,  
Seul, sans père : victime aux hasards condamnée,  
Qui connaîtra demain l'amère destinée.  
Résigne-toi pour lui, cherche à vivre en l'aimant ;  
Ton réconfort viendra de souffrir bravement. »  
La femme, frémissante, écoute sans entendre ;  
Mais elle voit l'enfant, que sa main veut lui tendre,  
Et sa douleur farouche éclate en lourds sanglots.»  
— « Ah ! pitié ! celui-là me reste, avides flots,

Qui ne peut que gémir et ne commence à vivre  
Que pour voir, si bientôt la faim ne le délivre,  
De longs jours sans bonheur, sans pain et sans soleil ;  
Ton père est mort, petit : attends un sort pareil ! »  
— « Non, pas de noir présage, évite un mot funeste ;  
Le malheur l'a frappé ; mais l'avenir lui reste ! »  
— « Et qui le nourrira demain ! » — « Moi, j'ai deux bras,  
Je me charge de vous ? » — « Comment ? » — « Tu le sauras.  
J'ai vécu jusqu'ici pour ma seule pensée,  
Qui languissait frivole et d'une ombre offensée ;  
Mais un jet de lumière a frappé ma raison  
Et j'ai vu mon devoir ici, dans ta maison.  
Trames vaines des mots trop longtemps dévidées,  
Faites place au labeur ; j'étais pêcheur d'idées :  
C'est trop peu ; sur la mer j'étendrai nos filets ;  
Femme, à l'œuvre ; s'ils sont rompus, réparons-les.  
J'ai, par une folie où l'égoïsme amène,  
Cheminé trop longtemps hors de la route humaine,  
Sans voir qu'en se serrant sur le chemin étroit  
Tous se portaient l'un l'autre et progressaient plus droit.  
Ma solitude oisive était stérile et triste ;  
Je rentre dans le rang ; tu tombais, je t'assiste.  
Ne doute pas de moi ; jadis, bravant les flots,  
J'ai, maintes fois, suivi les hardis matelots.  
Je rapprocherais leur tâche, un instant oubliée.  
Dès lors que votre vie à ma pêche est liée,  
Mes filets sortiront gonflés du gouffre noir.  
Ne crains rien : je suis fort et sais encor vouloir. »

Il l'exhorté et l'ardeur de sa chaude parole,  
Sur son front rayonnant la divine auréole,  
L'éclair de son regard, la hauteur de son port,  
Du logis dévasté semblent chasser la mort.  
La femme, en sa détresse, au fond de sa ruine,  
Se sent le cœur touché d'une douceur divine  
Et, se penchant vers lui, vers le sauveur sacré,  
Dit: « Maître, ordonne-moi ; parle, j'obéirai ! »

• • •

De ce jour-là, ce fut une nouvelle vie:  
Dur labeur ; sain effort ; peine d'orgueils suivie ;  
La gaîté d'une lutte, où, sur le désarroi  
Des vagues, l'âme impose en triomphant sa loi ;  
La fierté d'être un homme et d'arracher au gouffre  
Un pain, qu'on sent plus doux quand, pour l'avoir, on souffre !  
Au milieu des pêcheurs, avant l'aube, à la nuit,  
Partir ; voguer longtemps vers l'horizon qui fuit ;  
Tendre en chantant sa voile et, sur la plaine grise,  
Voir le soleil levant faire fraîchir la brise ;  
Tirer les lourds filets d'un effort haletant ;  
Rajuster les agrès ; virer au cabestan ;  
Puis, la course finie et la cale bien sèche,  
D'un pas leste, chargeant ses rames et sa pêche,  
Regagner la cabane, où l'on trouve, étant las,  
Plus de souplesse au lit, de saveur aux repas !...

Rapides s'ensuyaient les heures et les heures.  
Suivant ses compagnons dans leurs pauvres demeures,  
Il voyait leurs plaisirs, leurs chagrins, leurs regrets ;  
Il en prenait sa part, les touchant de plus près ;  
Et, pour les consoler, les guider dans l'épreuve,  
Trouvait des mots puissants d'une doctrine neuve :  
— « Aimez, conseillait-il au plus déshérité ;  
Le remède à la vie est dans la charité.  
Nul de si malheureux qui ne puisse distraire  
Sa souffrance à soigner plus profonde misère.  
Soyez bons et priez les dieux : amour et foi,  
C'est là le vrai bonheur, comme l'unique loi ! »  
Quand on venait se plaindre à lui de la fortune,  
Trop large à celui-là, pour son frère importune :  
— « Savez-vous seulement, disait-il, de quel prix  
On paye ces douceurs, dont vous êtes aigris ?  
Avez-vous vu saigner la blessure secrète,  
Par laquelle souvent l'orgueil humain s'achète ?  
Connaissez-vous le fond d'une âme, où je pressens  
Bien des soucis, des maux, des tracas incessants ?  
Lisez-vous l'avenir ? cet homme le redoute ;  
Et, s'il trouve le vent favorable à sa route,  
Pourquoi le jalouser, souffrir de ce dépit ?  
Comme vous, sur la mer immense il est petit.  
Applaudissez plutôt quand, couverte de toile,  
Sa barque entre avant vous au port qui se dévoile ! »  
S'il rencontrait le deuil, le découragement,  
Il parlait du devoir : « Tout est sans fondement,

Disait-il, et le monde apparaît un abîme,  
Où le juste pâtit, où prospère le crime,  
Si l'on n'accepte pas le plan mystérieux  
D'une création subordonnée aux cieux,  
Si l'on ne soumet pas sa volonté futile  
A la règle et n'essaye en peinant d'être utile.  
Le plaisir, qui s'enfuit, laisse un profond dégoût.  
L'ambition dessèche : un néant est au bout.  
L'effort quotidien rebute, s'il n'amène  
Aucun pas en avant de l'impuissance humaine.  
Essayez d'appliquer vos bras ou votre esprit  
A quelque œuvre d'un jour : vite, elle se flétrit.  
Rien ici-bas ne dure, et nous-mêmes, stupides,  
Ne revenons du puits qu'avec nos autres vides.  
Mais, du moins, les voyant tarir dans notre main,  
Hâttons-nous d'étancher la soif sur le chemin !  
Aux altérés versons une richesse vaine,  
Comme le laboureur sème à tous vents sa graine :  
Bien fragile dépôt, pour un souffle envolé,  
Qui, du sillon béni, germera centuplé...  
La mort vous a frappés, son vide vous torture :  
Voyez, elle est partout, la mort, dans la nature ;  
Elle est dans chaque soir, elle est dans chaque hiver,  
Dans le roc effrité, le bois rongé du ver,  
Dans l'astre qui pâlit, dans le soleil superbe,  
Que cache le nuage, arrosant des brins d'herbe,  
Dans la mer qui s'attaque à la côte en grondant  
Et retombe écumante ! Ecoutez cependant :

Qui se plaint, le soleil, la mer, le bois, la roche?  
Non, chaque être vivant sait que son terme approche;  
Mais, en disparaissant, il ne manquera pas;  
Car sa place est remplie et, changeant pas à pas,  
Qu'importe à l'univers, où tout vacille et tremble,  
L'individu frappé, disparu, si l'ensemble  
Subsisté, si la mort féconde les limons,  
Si le flot repétrait les ruines des monts!...  
Laissez-vous emporter où le destin vous mène,  
Parmi d'autres fétus qu'un même souffle entraîne  
Et qui, dans leur angoisse, implorent la pitié!  
Ils sont chargés de maux, prenez-en la moitié.  
Par un miraculeux et singulier mystère  
Vous vous allégerez d'autant sur cette terre!...  
Mères, qu'anéantit le deuil de votre enfant,  
Soignez l'enfant malade et de fièvre étouffant,  
Ce petit si semblable au vôtre en sa détresse,  
Que ranime un baiser, qu'amuse une caresse;  
Guérissez-le; riez joyeuse à ses ébats;  
C'est votre disparu qui vous tendra les bras!  
Veuves, au cœur brisé de tortures secrètes,  
Dans l'ombre et dans la nuit immobiles, muettes,  
Levez sur l'univers vos yeux chargés de pleurs;  
Voyez, autour de vous, combien d'autres douleurs,  
De misères, de maux, qu'une bonne parole,  
Parfois un peu de pain, atténue ou console;  
Allez vers les meurtris, vers les désespérés;  
Apportez-leur la paix; dites les mots sacrés,

Qui, dans le gouffre où nulle espérance ne reste,  
Jettent le réconfort d'une clarté céleste !  
Vous tous, qui pâtissez de faix immérités,  
Infirmes, défaillants, proscrits, persécutés,  
Montrez aux dieux jaloux, souffrant avec courage.  
La grandeur d'un esprit, qu'attaque en vain leur rage;  
Et, repoussant l'assaut continu du destin.  
Restez enorgueillis d'un cœur que rien n'atteint.  
En vérité, l'épreuve, où gémit la faiblesse,  
Trempe le fort qui prouve au danger sa noblesse. »  
Ainsi le doux rêveur, si désolé jadis  
Par la déception de rêves étourdis,  
Se donnait tout à tous, ami, conseil, apôtre,  
Et lui-même, en portant le remède à quelque autre,  
Trouvait, dans cet élan par l'amour inspiré,  
Le but, le réconfort ardemment désiré.  
Il n'avait désormais plus de trouble et d'angoisse  
Devant les jours ensuis, dont le regret nous froisse,  
Les sachant, non perdus en vagues songes creux,  
Mais immortalisés au cœur des malheureux.  
Il saluait gaîment chaque nouvelle aurore,  
Comme l'espoir naissant du bien à faire encore,  
Et rentrait sans chagrin dans l'ombre de la nuit,  
Sûr d'avoir au réveil sur l'arbre un nouveau fruit.  
Dans le hameau, qu'au temps de son deuil solitaire,  
Il traversait muet, inquiétant, austère,  
Tous l'aimaient, l'attendaient, l'espéraient maintenant,  
Implorant un conseil, pour juge le prenant,

Et lui, rectifiant avec l'expérience  
Les souvenirs abstraits de sa vaine science,  
Savait leur enseigner des simples pour leurs maux,  
Des graines pour leurs champs, l'ordre de leurs travaux,  
La saison pour semer, le labour qui féconde,  
La faucille qui jette à bas la moisson blonde,  
La façon de tailler la vigne et la plier  
Pour marier son pampre au tronc de l'olivier.  
La vie, en ces pays de lumière et de joie,  
Est si douce ; la faim lâche sitôt sa proie ;  
Il faut si peu de bois pour se chauffer l'hiver,  
Et juin si promptement dore le sillon vert,  
Qu'après le pain conquis, l'existence assurée,  
Les loisirs restent longs, où l'âme se récrée.  
Alors, dans la tiédeur des soirs ensoleillés,  
Tous accouraient à lui, ravis, émerveillés ;  
Les femmes, les enfants, imploraient sa parole.  
Lui, le front éclatant, nimbé d'une auréole,  
Marchait, les entraînant par les champs assoupis,  
Comme un pasteur guidant son troupeau de brebis.  
On distinguait de loin sa plus haute stature.  
Doux et pieux, devant l'éternelle nature,  
Sous la calme grandeur des insondables cieux,  
Il passait, dessillant les ombres de leurs yeux  
Et célébrant les dieux partout dans leur vrai temple,  
Qui les extasiait en lui servant d'exemple.  
Parfois il gravissait le pic marmoréen,  
Souvenir trop chéri d'un temps déjà lointain,

Non plus, comme autrefois, seul ou près d'une amie,  
Mais en maître écouté d'une foule attendrie  
Et, là-haut, se sentant plus près de l'Éternel,  
Il élevait la voix comme un prêtre à l'autel,  
Pour leur montrer l'espace immense, infranchissable,  
Où l'homme erre égaré, mobile grain de sable :  
Ce vide, dont la nuit eût fait une prison,  
Mais qu'éclaire et réchauffe en passant l'horizon  
L'universel flambeau, d'où la flamme ruisselle,  
Bonté, joie, animant la mort universelle :  
— « Puissance de l'amour, vivace charité,  
Par toi, par ton ardeur tout est ressuscité,  
Soleil mystérieux, où l'âme, à l'âme unie,  
Dans un embrasement suprême communie !  
O source de la vie, ô principe fécond,  
Germe dont tout émane, en qui tout se confond !...  
Frères, détachez-vous de la terre qui passe,  
Aux plaisirs fugitifs, à la tombe rapace ;  
Repoussez dans l'oubli ses vanités d'un jour  
Et fixez-vous plus haut, où resplendit l'amour !  
Regardez : tout en bas, la plaine est dans la brume ;  
Sur la côte, où le flot met sa frange d'écume,  
Vague reflet d'argent qu'éteint l'ombre du soir,  
A peine si, d'ici, vous penchant pour mieux voir,  
Vous pouvez distinguer, près de votre chaumière,  
Ce lambeau de terrain, cette infime poussière,  
Que votre convoitise épie avidement :  
Mirage de bonheur, richesse d'un moment.

Mais relevez le front : partout le ciel immense  
S'ouvre, où rien ne finit, puisque rien ne commence.  
Là, l'air plus libre et pur, emplissant vos poumons,  
Disperse le brouillard, qui tombe au pied des monts ;  
Aux reflets du couchant les rocs mêmes sont roses ;  
Et, d'un essor nouveau, l'âme obscure des choses  
Semble fuir la matière, où dans l'ombre elle dort,  
Pour réchauffer l'espace en éclairant la mort.  
La nuit vient ; mais la nuit, c'est l'effort qui s'achève,  
C'est la réalité qui cède place au rêve...  
Voyez, sous les baisers de l'astre éblouissant,  
Qui, dans la pourpre et l'or, saigne son divin sang,  
La mer, la rude mer, attendrie et pâmée,  
Oublie en rayonnant son ivresse calmée ;  
Les nids, cachant leur joie en l'ombre d'un buisson,  
Lancent au soir vibrant plus sonore chanson !  
De cette rouge hostie offerte en sacrifice  
Il semble que la paix, la bonté, la justice,  
S'épanchent sur le monde, où le martyr sanglant,  
Jetant un feu suprême expire en consolant :  
Divin symbole, image adorée et bénie,  
Source de toute ardeur, éternelle harmonie :  
Amis, joignons les mains, fléchissons les genoux,  
Et, devant l'Eternel, pieux prosternons-nous !  
C'est en Dieu que le juste attend, redoute, espère !  
Que, de nos cœurs vers lui, s'échappe une prière :  
— « Dieu, créateur du ciel, de la terre et des eaux,  
Tout-puissant, devant qui sont comme des roseaux,

Tordus par la tempête et tremblants de détresses,  
Nos orgueils, nos désirs, nos haines, nos tendresses ;  
Seigneur, pour l'œil de qui nul secret n'est caché,  
Donnez-nous le pardon si nous avons péché !  
Si nous avons fait tort, Seigneur, à notre frère,  
Ayez pitié de nous et de notre misère !  
Accordez-nous l'amour, si nous sommes mauvais !  
Si nous cherchons la guerre, imposez-nous la paix !  
Si le froid de l'envie a congelé notre âme,  
Fondez sa glace informe à votre chaude flamme !  
Si nos sens aveuglés gouvernent notre esprit,  
Frappez nos sens, par qui l'âme obscure périt !  
Seigneur, nous bénirons votre main vengeresse  
Et chacun de vos coups sera pour nous caresse !...  
Oui, vous qui m'écoutez, comprenez bien les mots  
Que me dicte un esprit charitable à vos maux.  
Il faut vous arracher à la vaine apparence :  
Au lieu de l'endurer, aimez votre souffrance !  
Tout le bonheur est là : l'épreuve au faix pesant,  
L'affliction, le deuil, sont des dieux un présent.  
Baisez le glaive ardent, qui détache de terre  
Votre cœur ennobli par un mal salutaire !  
Le plus amer breuvage a la douceur du miel  
Quand on sait y goûter l'espérance du ciel.  
Ah ! bienheureux qui pleure et supporte sa peine ;  
Car la vie est le prix d'une torture vaine.  
Bienheureux qui, docile, est en proie au puissant ;  
Car son âme grandit dans son corps fléchissant.

Bienheureux qui pâtit de la colère injuste ;  
Car ce fouet rude abat la fange qui l'incruste.  
Bienheureux qui succombe à l'excès du chagrin ;  
Car il fait en tombant flétrir un sort d'airain.  
Bienheureux qui renonce à l'éphémère joie ;  
Car l'avenir, pour lui, rayonnant se déploie.  
Bienheureux qui se donne aux autres tout entier ;  
Car il sort du malheur en trouvant la pitié. »

Ainsi, comme un semeur, dans la brume d'automne,  
Marche en lançant le grain, dont la glèbe s'étonne,  
Il jetait à la foule, où plus d'un, inquiet,  
D'un langage inconnu, tremblant, s'émerveillait,  
Avec ce geste auguste où la semence vole,  
Le germe fécondant de sa chaude parole.  
Et, toujours plus nombreux, par un espoir tentés,  
Les disciples émus venaient à ses côtés ;  
Un souffle ranimant, échappé de ses lèvres,  
Emportait, brume lourde aux accablantes fièvres,  
Le triste voile noir, que, sur l'homme anxieux  
Avait tendu la peur, toute-puissante aux cieux.  
Le destin s'enfuyait ; la détresse et le râle  
Ouvraient, derrière lui, leur ombre sépulcrale ;  
Effarés d'être bons, les pouvoirs infernaux  
De trop rigides lois desserraient les anneaux.  
Alors, tous ceux qu'étreint un mal sans espérance,  
Tous les déshérités haineux de leur souffrance,

Tous les humbles, les doux par les forts entravés,  
Les justes lapidés sous le poids des pavés,  
Les meurtris, les sanglants, dont le corps n'est que plaie,  
Les reclus de la nuit, que nul rayon n'égaie,  
Les opprimés au front courbé de désespoir,  
Sentaient l'aube blanchir l'horizon encor noir.  
Un ferment ignoré, levain de joie étrange,  
Dans son impur néant vivifiait leur fange  
Et, rechargeant leur faix d'un bras plus assuré,  
Tous suivaient le Sauveur vers l'Avenir sacré.







## VII

### *LE SACRIFICE*

O merveilleux pouvoir d'un esprit que Dieu mène  
Pour remettre en chemin la caravane humaine,  
Et, quand les plus ardents, de fatigue accablés,  
Près du feu languissant, des chevaux dételés,  
Pêle-mêle, dormaient, prostrés, le front dans l'herbe,  
Pour leur frapper l'épaule, impérieux, superbe,  
En leur criant : « Debout, paresseux, le jour point ;  
Le but est reparu, resplendissant au loin ! »  
Le poète parlait et, comme un vin qui grise,  
L'espoir transfigurait la vie inerte et grise,  
Parant de fleurs la route, où, depuis le matin,  
Les hommes se traînaient, subissant leur destin.  
Sous un ciel rayonnant d'allégresses nouvelles,  
L'effroyable terreur des forces naturelles,

Qui régnaien par la mort et l'angoisse du mal,  
Faisait place au respect attendri, filial,  
D'un dieu, père céleste, éternel pain de vie,  
En qui toute douleur s'allège et se confie.

La joie illuminait leur nuit de sa clarté...

Mais aux cœurs vraiment fiers un succès remporté  
N'est que l'âpre aiguillon de victoires futures.

Hélas ! combien encor de pauvres créatures,  
Pour quelques consolés de ce hameau restreint,  
Sol en friche, ignoraient la douceur du bon grain !

Que d'élans appelaient ta parole, ô prophète !...

Moissonneur oublieux de la récolte faite,  
Orphée, en s'attristant, songeait aux délaissés  
Abattus sous le joug tenace des passés...

A Pyrra s'entassait l'or centuplé des gerbes.

Mais ailleurs que de champs aux épines acerbes,  
Stériles, envahis de ronces, de chardons,  
Souffraient les feux brûlants de soleils sans pardons !

Combien de cœurs livrés aux ferment de l'ivresse,  
De proscrits, d'égarés, que leur démence oppresse  
Et que la bête abjecte, aux sursauts clandestins,

Pourchasse par la spire obscure des instincts !

Ceux-là surtout, ceux-là, qu'aux heures de folie

A pu croiser sa route un instant avilie,

Quand, frappé de vertige, il suivait, délirant,

Bacchos taché de vin, le honteux conquérant ;

Ah, revenir vers eux, les arracher au crime,

Leur dire : « Comme moi, remontez de l'abîme !

O morts emprisonnés de suaires épais,  
Ressuscitez ! Par moi vous trouverez la paix » ;  
Leur crier : « Rejetez ces hochets de débauche,  
Ces fleurs de chair, qu'un jour, d'un seul coup, la mort fauche ;  
Soyez purs, aimez-vous, souffrez, sachez vouloir ! »  
Et leur ouvrir ses bras, en leur montrant l'espoir !  
Il le pouvait, sachant son œuvre terminée  
Près de la mère sombre au deuil abandonnée.  
L'enfant avait grandi — les jours, les ans sont courts —  
Et d'autres étaient prêts à lui porter secours.  
Il ne délaissait pas, pour sa mission sainte,  
Trop séduisante erreur, une tâche restreinte...  
Il partit, et les flots, pressés contre les flots,  
Le revirent, mêlant son rêve à leurs sanglots,  
Le jour, mettant le cap sur la montagne austère,  
Dont le triangle pâle au loin trahit la terre,  
Et, la nuit, se réglant sur les étoiles d'or,  
Comme au temps où, chercheur d'aventures lointaines,  
A travers le hasard des mugissantes plaines,  
Vers les pays du songe il prenait son essor :  
Les pays, où Médée, un sourire à la bouche,  
Attendait les héros sur sa sanglante couche  
Pour ceindre un front vainqueur et remettre à Jason  
Le trésor fabuleux de l'étrange toison.  
Mais, au lieu de la nef Argo superbe et folle,  
Où la jeunesse rit et d'espoirs s'auréole,  
Au lieu du gai tumulte, où le bruit des chansons  
Se mêle au cliquetis sonnant des échansons,

Au lieu des lits de pourpre et des fleurs parfumées,  
Que pressent en tombant les ivresses pamées,  
Sur la barque de pêche, à laquelle, au retour,  
Le poète, mûri par l'âge et par la vie,  
En observant le ciel prudemment se confie,  
Il règne un fier silence, où parle seul l'amour.  
Des disciples fervents, qui tous voulaient le suivre,  
Il n'en a pris que trois, rudes et forts marins,  
Pour passer avec lui la mer aux flots chagrins,  
Vers l'effort étonné, dont son orgueil s'enivre,  
Laissant tous ceux qu'il aime et qu'il ne doit plus voir  
Finir leurs calmes jours en un même devoir  
Et, tandis que le vent sur les toiles s'enrage,  
Comme un homme la nuit ranimant ses tisons,  
Pour emporter la barque aux brumeux horizons.  
Orphée, assis en paix contre le noir bordage,  
Dans l'ombre de la voile agitée avec bruit,  
Regarde, se penchant vers son passé qui fuit,  
Là-bas, bien loin déjà, sur l'écume, à l'arrière,  
Pâlir et s'enfoncer le sommet de lumière,  
Où le nom d'Eurydice a tant et tant de fois  
Retenti, tout vibrant encore de sa voix.  
Oh ! d'un cœur vieillissant grave mélancolie,  
Quand, nœud par nœud, la trame ancienne se délie  
Pour permettre un essor nouveau vers l'avenir,  
Et qu'en un dernier feu s'éteint le souvenir !  
Il ne veut point pleurer ; car sa course hardie,  
Par l'angoisse et le deuil trop longtemps engourdie,

Mène, il le sait, au but conçu par son esprit,  
Guetté par son désir, par son vouloir prescrit.  
Tandis qu'il porte au monde un rayon d'espérance,  
Il ne doit pas flétrir sous sa propre souffrance.  
Et pourtant, lorsque fuit le pic prestigieux,  
Des larmes, malgré lui, s'échappent de ses yeux ;  
Il ne peut contenir un sanglot qui le broie.  
Car c'est tout son bonheur, tout son passé de joie,  
Qu'il laisse en cet îlot au sein des flots jeté,  
Tout à coup disparu dans leur immensité ;  
Et, d'un si vaillant cœur qu'il se donne à sa tâche,  
Il faut qu'il saigne à l'heure où, brusquement, s'arrache  
Un tel morceau de lui, le meilleur, le plus cher,  
Englouti, submergé sous l'horreur de la mer...  
Mais qui veut, dominant le tourbillon des foules,  
Voir le port au delà de leurs mouvantes houles,  
Doit, à l'avant, debout, grimper sur les agrès,  
Non suivre le sillage errant des vains regrets.  
Il se redresse donc et, d'une voix sonore,  
Lance un ordre, qui fait leur vol plus prompt encore.  
Bientôt, la côte basse aux rochers bruissants  
Les reçoit, toujours prête à subir les passants,  
Et les voilà marchant par la plaine étonnée,  
Vers la montagne au loin d'éclairs illuminée...  
Longue route, où, le jour, ils mendiaient leur pain,  
La nuit ils imploraient sous leur tête une gerbe,  
Et donnaient, pour le pain, la substance du Verbe,  
Pour le gîte d'un soir un ciel sans lendemain !

Ils allaient, apportant à l'obscuré cervelle  
Des pâtres accoudés sur leur bâton noueux,  
Des laboureurs suivant le pas morne des bœufs,  
Le réveil surprenant de la Bonne Nouvelle :  
— « L'amour, proclamaient-ils, est le premier devoir ! »  
On les comprenait mal ; on riait de les voir,  
Et les riches surtout, les repus, que la vie  
A l'éternel banquet de la terre convie,  
Disaient, en les voyant courir on ne sait où,  
Parlant et gourmandant : « Ce sont propos de fou ! »  
Mais quand, longtemps peinés d'inutiles outrages,  
Au soir tombant parfois, sous les calmes ombrages  
Des figuiers enserrant de vignes leurs rameaux,  
Ils croisaient, repoussés partout dans les hameaux,  
Près du ruisseau chantant qui vient de la fontaine,  
Des femmes au pas lent portant leur urne pleine,  
S'ils demandaient de l'eau comme un bienfait de dieu,  
Elles tendaient l'amphore à leurs lèvres en feu,  
Ecoutaient longuement leurs propos, attentives,  
Regardaient leur visage et s'éloignaient pensives.  
Il arrivait alors que, surpris et peureux,  
Les doux enlacements des couples amoureux  
Fuyaient en les voyant sous l'ombre des platanes.  
Si quelqu'un s'indignait de tendresses profanes,  
Voulant plus purs les cœurs, plus libres les esprits,  
Le maître corrigeait son zèle d'un souris :  
« — Pourquoi tant de rigueur ? Il est bon que l'on s'aime ;  
N'imposons pas trop tôt la sagesse suprême !

C'est un bien de vieillards, qui doit être obtenu  
Par un plus long effort, d'un cœur moins ingénus,  
Et l'amour, qui d'abord veut étreindre le monde,  
M'effraye si, manquant de racine profonde,  
Il rejette l'appui des sentiments humains  
Et passe, impitoyable, en écartant les mains.  
Laissons-le, protégeant sa flamme qui vacille,  
S'élever par le culte aisément de la famille.  
D'une femme, d'enfants, germe au futur jeté,  
Pour grandir son essor jusqu'à l'humanité. »

Un soir enfin, debout sur la plaine muette,  
Se dressèrent les monts, farouche silhouette.  
Et, dans la nuit tombant, déjà l'on pouvait voir  
A leur flanc ténébreux, trous clairs d'un voile noir,  
Des feux luire, sauter, disparaître en éclipses,  
Dans un scintillement de micas et de gypses.  
On entendait, fondu, dissous par le lointain,  
Mais continu, vibrant du soir jusqu'au matin,  
Le bruit sourd, trépidant, coupé de cris sauvages,  
Comme grondent les flots en hurlant sur les plages,  
Des mille tambourins, des fifres, des grelots,  
Des rires énervés pareils à des sanglots.  
Et, plus on approchait, plus cette voix immense  
Montait, rugissement de l'orgie en démence ;  
Les lueurs des flambeaux incendaient les cieux ;  
Des brasiers s'allumaient ; dans le chaos des feux,

Projetant au hasard les ombres violettes,  
Se tordaient, s'enlaçaient d'obscures silhouettes.  
Orphée, avec stupeur, regarde et reconnaît,  
Comme si le passé du néant revenait,  
L'immuable délire, où jadis sa folie  
Le mêla pour un jour ; et c'est la même lie,  
Tachant le même masque au grimaçant rictus :  
Vingt ans ont disparu sans faire un hiatus.  
Rien n'a changé : les jeux, les recherches bouffonnes,  
Les disputes, les coups, pas même les personnes.  
Sans fatigue et sans but, laissant courir le temps,  
Alors que tout se fane et meurt à tous instants,  
Seule, rite incompris d'une loi solennelle,  
Survit, dans son ennui, la débauche éternelle !  
Ah ! qu'il est sans issue, étroit et limité,  
Le cercle, où tourne en rond la bestialité !  
Combien, malgré l'effort d'un obscène caprice,  
Elle reste impuissante à varier le vice !  
Orphée, as-tu pas vu cette femme qui dort,  
Mi-nue et se pâmant d'une langueur de mort ?  
O souvenir étrange, est-ce pas celle même,  
A laquelle, une nuit, tu bégayais : « je t'aime » ;  
Celle qu'un clair matin, — hier, c'était hier, —  
Tu laissas pour chercher l'ivresse de la mer ?...  
Sa main veut de son front chasser ce mauvais rêve.  
Avoir pendant vingt ans, flotté de grève en grève,  
Tant abordé de ports, tant vu de cieux nouveaux,  
Tant scruté de profonds ou de subtils cerveaux.

Tant souffert, tant cherché, tant pleuré de détresse,  
Pour revenir un jour aux lieux de sa jeunesse,  
Et trouver tout semblable, avec mêmes pantins  
Immobiles aux mains distraites des destins !  
Un découragement le prend, lorsqu'il écoute  
Ce vacarme, ces chants, ces cuivres forcenés.  
Quel verbe dompterait les instincts déchaînés ?  
Ses disciples surtout s'abandonnent au doute :  
— « Maitre, interroge l'un, combien tôt nous venons ;  
Pour votre enseignement la foule n'est pas mûre !  
Est-il sage d'aller jeter à l'aventure  
Un grain si précieux sur des rocs inféconds,  
Quand une élite ailleurs l'appelle et le désire ?  
A quoi bon affronter l'inutile martyre ? »  
Sévere, il leur répond : « Hommes de peu de foi,  
Si la mort vous effraye, allez et laissez-moi.  
Mais, pour que le salut des hommes s'accomplisse,  
Il faut le sang versé dans un pur sacrifice.  
A l'heure du trépas, quand l'être flétrissant  
S'efface, la voix prend un plus sonore accent. »  
Il dit ; la flamme aux yeux, vers un groupe en liesse  
Il s'avance ; il saisit les roses de leur front,  
Et, les voyant pâlir indignés sous l'affront,  
Foule aux pieds l'attirail de leur honteuse ivresse.  
Puis, tandis qu'on l'entoure avec des cris haineux :  
— « Frappez-moi, clame-t-il, j'ai délié vos noeuds ;  
Captifs, immolez-moi ! Je fais tomber vos chaînes !  
Esclaves, l'heure vient des libertés prochaines !...

Lève-toi, vil troupeau misérable et proscrit :  
Ecoute et reconnaît quand gourmande l'esprit ! »  
Sa parole résonne au milieu du silence ;  
Dans les yeux stupéfaits s'éteint la violence  
Et l'on n'entend, au lieu des éclats furieux,  
Que ce cri : « C'est un fou ; pauvre être en proie aux dieux ! »  
Il poursuit : « De la brute élavez-vous à l'âme !  
Dans la main du potier, l'argile attend la flamme  
Pour être idole, amphore ou plat selon son gré.  
Le corps n'est qu'un néant, si le feu, la lumière,  
Ne prêtent forme et vie à sa fange première ;  
D'un limon faire un dieu veut un effort sacré !  
Hommes, l'éternité vous ouvre ses deux ailes.  
Immolez ce qui passe aux choses immortelles !  
Montez vers le bonheur ! ... » Mais un ricanement  
L'arrête : « Oh ! l'insensé, l'imposteur, comme il ment !  
Le bonheur est en bas ; le bonheur, c'est la bête ;  
Le bonheur, c'est l'instinct ! » Placide, il leur tient tête :  
— « Vous vous trouvez heureux ; vraiment le croyez-vous ?  
Heureux ! je vois des pleurs sous l'ombre de vos masques ;  
Heureux ! fifres, tambours, clairons, buccins fantasques  
Ne peuvent assourdir chez vous l'ennui jaloux.  
Réveillez-vous ; un monde, où l'injustice règne,  
Où la force commande, où triomphe la chair,  
Où le seul intérêt à l'égoïsme est cher,  
Où la vertu gémit, où le faible en vain saigne,  
N'est plus qu'une forêt immonde, un bourbier noir,  
D'où, las d'être ignoré, fuit en pleurant l'espoir ! ... »

Il continue ; il dit l'orgueil de la pensée ;  
Mais d'écouter la troupe à la fin s'est lassée,  
Et, peu à peu, chacun reprenant son grelot,  
Son hochet de plaisir, sa torche, son falot,  
Écrasant une grappe, entraînant sa compagne,  
D'un bond joyeux s'échappe à travers la montagne,  
Tandis que reste seul le rêveur attristé,  
Prêchant aux échos sourds la mâle vérité !...

Pourtant il persévere ; il suit le vain cortège,  
Toléré, méprisé, tentant ce sortilège  
De faire éclore une âme où bâfre l'animal,  
Et d'exprimer le bien de ce chaos du mal.  
Au singe vicieux, qu'est l'homme par nature,  
Il veut substituer, devançant l'avenir,  
Un esprit, que le corps ait peine à contenir,  
La pensée incarnée en une créature.  
Et la bête résiste à l'orgueilleux vouloir,  
Qui prétend lui poser le bâillon du devoir.  
Elle écume, rugit, et l'instinct, qui se venge,  
S'efforce d'entraîner le poète en sa fange.  
Les femmes, quand il parle, ignorent ses discours,  
Étranges et confus pour leurs pensers trop courts ;  
Mais elles ont senti qu'il prêche la tendresse,  
Et sa chaude parole en grondant les caresse.  
Comme il leur semble beau, le prophète hautain.  
Qui n'a pour leurs baisers qu'injure ou que dédain !

Ah ! tenir dans ses bras cette tête adoré ,  
Mettre une lèvre en feu sur sa lèvre pourprée,  
Aspirer son haleine et boire avidement  
Ce vin vertigineux, qui grise en un moment !  
Enfin la plus hardie à parler se hasarde ;  
— « Ami, viens avec moi ; je suis belle, regarde :  
J'ai des philtres puissants, des frissons inconnus !  
Quiconque s'est un soir pâmé sur mes seins nus  
Reste à jamais brûlant des ardeurs de ma couche.  
Prends-moi, la fleur d'oubli s'alanguit sur ma bouche ;  
En y cherchant l'extase on croit goûter la mort ! »  
Mais lui : — « Plaisir trompeur, volupté mensongère,  
Poison, par qui le deuil, avili, s'exagère,  
Trahison du vouloir, qui s'abandonne au Sort !  
Folle, retire-toi, ton ivresse est infâme ;  
L'àme s'effondre en toi, quand le corps défaillant  
Triomphe bestial en un spasme effrayant ;  
Tu rétrécis le monde en tes deux bras de femme.  
Maudits soient tes baisers ; maudits, tes yeux profonds ;  
Maudit, l'appât grossier de tes flancs inféconds !  
Ne m'as-tu donc pas vu ! Mon amour est lumière !  
Le tien n'est que néant ! Pauvre insensée, arrière ! »  
— « Malheur, malheur à toi ! » rugit-elle en fureur.  
Et, contre le poète au sourire trompeur  
Dont l'œil noir la flétrit, dont la voix la malmène,  
Elle excite les cœurs par la fièvre attisés  
Où s'irrite le feu des désirs méprisés ;  
Et les baisers perdus exaspèrent sa haine... .

En ces pays charnels, où l'ardeur des étés  
Rallume le flambeau troublant des voluptés,  
Quand un souffle embrasé fait palpiter les germes,  
Aux plus lassés de vivre il marque aussi leurs termes ;  
L'orgie a soif de meurtre, et le rut pantelant  
A ceux qu'il veut créer fraye un chemin sanglant.  
Les Ménades, la nuit dans les bois assemblées,  
Le front taché de vin, fauves, échevelées,  
Agitant de courroux leurs crotales d'airain,  
Ont juré d'immoler le prophète chagrin,  
Qui, seul, quand tout se courbe, aux sens reste rebelle,  
Le fanfaron, pour qui point de femme n'est belle.  
Et le dernier soleil, aux feux resplendissants,  
Se lève pour celui dont les rythmes puissants  
Ont jadis, tant de fois, chanté l'hymne sonore  
Des ténèbres fuyant, blêmes, devant l'aurore...

Sous l'azur radieux, dans un concert d'oiseaux,  
Le voici, qui, parlant, s'avance au bord des eaux,  
Dont le flot, sans répit, fuit vers la mer gloutonne :  
« Amis, dit-il, la mort, au début, nous étonne ;  
Mais la mort n'est, vers Dieu, qu'un passage bien prompt,  
Dont l'autre seuil franchi nous met la gloire au front.  
Ici nous attendons : au delà, tout s'achève ;  
Le réel n'est qu'un leurre, et le vrai, c'est le rêve !  
Qu'importe un corps flétrri, déchiré, pâlissant,  
Dont l'apparent pouvoir s'échappe avec le sang.

Une chair, d'où la force à tâtons prend la fuite ?  
L'âme, qui faisait l'homme, où passe-t-elle ensuite,  
Voilà l'essentiel ! La matière n'est rien :  
Elle forme ou dissout un précaire lien ;  
Elle est plante, animal, homme ou pierre ; qu'importe  
Son faisceau qui se rompt, sa combinaison morte,  
Ses atomes, hier groupés en corps humain,  
Fumier ce soir, peut-être un autre corps demain.  
Sa structure visible, à laquelle s'accroche  
Un souvenir en deuil ? On la suppose proche ;  
Un souffle, elle s'envole : ainsi qu'au vent du soir,  
Les oiseaux inquiets, les émigrants sauvages,  
D'un confus tourbillon, sur les mornes rivages,  
Poussant des cris d'appel et plongeant dans le noir.  
En un instant finit ce qui nous semblait vic.  
Nous étions là ; Dieu parle, ailleurs il nous convie ;  
A nos désirs troublés il impose le sien ;  
Nous partons. Au banquet, si le musicien  
Dépose l'instrument, qui dans ses doigts s'accorde,  
Ce n'est plus que du bois, du métal, de la corde,  
Un néant ; hymnes saints, vers inspirés sont morts ;  
Mais lui garde caché le pouvoir des accords,  
Des notes s'égrenant en lyriques arpèges !...  
Tout est obscur ; le monde est plein de sortilèges ;  
Mais une main nous guide, un ordre nous conduit.  
Sachons regarder l'ombre et comprendre la nuit !...  
Ne vous désolez pas ! Je le sais, dans une heure,  
Plus tôt même peut-être, il faudra que je meure.

C'est bien : j'ai, trop hâtif, avant le cours des ans,  
Voulu dompter la chair et maîtriser les sens ;  
J'ai cru de son trop lourd fardeau délivrer l'âme.  
Hélas, sans le bois vil, que deviendrait la flamme !  
Feu pur, esprit subtil, essor immaculé,  
Rêves de l'avenir !.. Dans le ciel étoilé,  
L'ombre n'est que soleils !.. La mort n'a rien de triste,  
Quand le doux souvenir des disparus persiste  
Et que leur âme, encore aux êtres se mêlant,  
Guide au bonheur conquis leur effort chancelant !... »

Il parlait ; près de lui, les disciples frivoles  
Cherchaient le sens caché de ces obscurs symboles.  
Soudain, une clameur s'élève à leurs côtés,  
Dont les bois frémissons vibrent épouvantés,  
Et, criant de fureur, horribles, délirantes,  
Les Ménades poussant les Faunes, les Bacchantes  
Entraînent le cortège affreux des Ægipans,  
Des Satyres velus, des Panisques rampants,  
Toute l'orgie immonde, effroyable, perverse,  
Entoure, écrase Orphée, en lambeaux le disperse...  
Horreur ! le sang hideux ! Oh !... Brusquement s'éteint  
Ce cœur dont le vouloir s'imposait au destin !  
L'éclat des yeux s'enfuit : elle est morte, effacée,  
La lueur qu'y jetait sa furtive pensée  
Au spectacle poignant d'un tragique univers !  
Ses lèvres, d'où les sons, mystérieux, divers,

S'envolaient, en échos répercutant son âme,  
Rigides, ont serré leur minceur qui se pâme !  
Sa main lasse est tombée et ne sème plus  
L'amour ! O jours feconds, ici-bas révolus,  
Le sillon de son œuvre, arrêté sur la terre,  
Entre, invisible à tous, dans l'éternel mystère :  
Il s'évade, il renaît ailleurs, il s'est enfui ;  
Cependant qu'acharné sur ce qui n'est plus lui,  
Sur sa chair qui finit quand l'être vrai commence,  
Le meurtre, exaspéré par l'aveugle démence,  
Arrache et pousse aux flots son corps inanimé,  
Si passionnément, si vainement aimé.

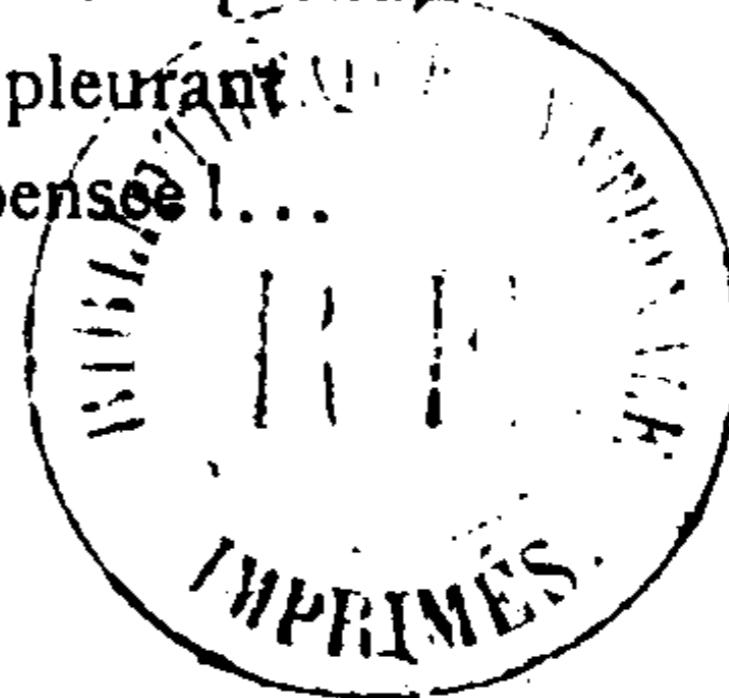
Un silence de honte, une angoisse inquiète  
Tombent du ciel trouble sur la forêt muette,  
Où, dans un lourd frisson, palpite sourdement  
D'un prodige attendu l'obscur pressentiment,  
Comme si du forfait la nature étonnée  
Tremblait de se sentir au mal abandonnée.  
Les bourreaux stupéfaits se regardent entre eux.  
L'opprobre est consommé. Leurs tristes mains sanglantes  
Ont égorgé le rêve aux promesses troublantes.  
Émus d'un tel pouvoir, ils songent, malheureux.  
Car ils ont, ignorant sur quelle étrange voie  
Un vainqueur les entraîne et du poing les rudoie,  
Stupides serviteurs de la fatalité  
Marqués à leur insu pour qu'un pas s'accomplisse,

Fait le geste maudit du fécond sacrifice,  
O crime, et, par le sang du juste racheté,  
Le futur qu'oppressaient de lourds voiles funèbres,  
Eclaire vaguement la fuite des ténèbres...  
Mais ce qui doit venir demeure l'inconnu.  
On voit le pauvre corps, meurtri, sanglant et nu,  
Tristes lambeaux de chair épars à la dérive ;  
On ne voit pas l'esprit, qui dans la brute arrive.  
Pour ceux qui l'ont frappé, ceux qu'il sauve en mourant,  
Sa mort est bien la mort, dont l'absolu surprend !...  
Ah, peu à peu, voici que, lentes, désolées,  
Réveillant les échos de plaintes accablées,  
Dans le vide écrasant et morne des grands bois,  
Montent, au loin, partout, de gémissantes voix :  
« Douleur, le rêve est mort ! » — Non, volontés timides,  
Du dieu trop tôt pleuré vous-mêmes déicides,  
Altérés qui laissez les sources se tarir,  
Le rêve n'est pas mort : il ne peut pas mourir !  
Regardez, écoutez, si vos yeux, vos oreilles,  
Affranchis du réel, s'ouvrent à ces merveilles !...

Entre ces noirs débris, qu'emporte vers la mer  
Le fleuve au but lointain, miroir placide et clair,  
Flotte, le front tourné vers un ciel qui flamboie,  
La tête pâle, où brille on ne sait quelle joie.  
Elle passe entraînée en un reflet d'azur,  
Les yeux, hélas ! voilés d'une ombre qui désole,

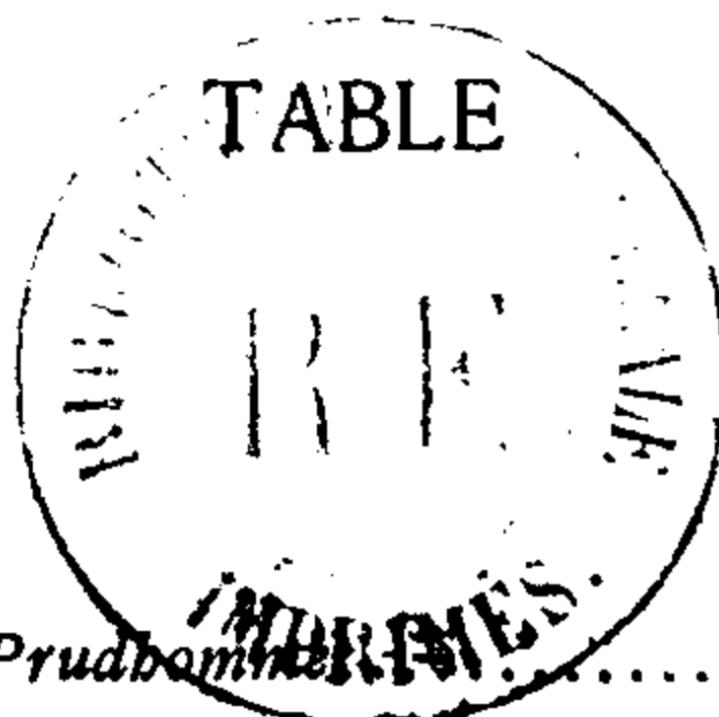
Mais par le jour pieux ceinte d'une auréole,  
Auguste sous l'espace immuablement pur.  
Elle vogue, d'un souffle indolemment bercée,  
Vers les flots infinis, vers le libre horizon,  
Où la forêt s'achève, où s'ouvre la prison,  
Et, passant, dit son rêve, exhale sa pensée.  
Elle chante l'amour puissant, religieux,  
Qui, par le dévoûment, fait l'homme égal aux dieux,  
La douceur de la foi, l'ivresse extasiée  
D'une âme par l'espoir suprême irradiée...  
Et, l'écoutant songer et le regardant fuir,  
Celui qui, jusqu'au meurtre, assoiffa leur désir,  
Dans le bois ténébreux les Ménades cachées  
Se sont tout doucement du fleuve rapprochées.  
Derrière chaque tronc moussu de la forêt  
L'une ou l'autre, accrochée aux branches, apparaît :  
Elle épie, elle suit des yeux la tête pâle,  
Guettant ce chant de vie, où sonne un dernier râle.  
Or, voici qu'elle entend des mots, obscurs d'abord,  
Qu'illuminent bientôt les rayons de la mort.  
Ces mots n'ont, au début, frappé que son oreille ;  
Mais en la brute sombre un vague esprit s'éveille ;  
L'âge futur s'annonce et, les temps révolus,  
Sur le vieux monde abject qui ne renaîtra plus,  
Point, tendre fleur d'avril comme surprise encore,  
L'immortelle bonté, qui s'effraye d'éclore.  
Alors, l'aube gagnant, il arrive ceci :  
Plus l'hymne éblouissant monte et chante la joie,

Plus le front inquiet des Ménades se ploie,  
Navré d'anxiété, ravagé de souci.  
Car c'est l'écroulement, avec l'ère nouvelle,  
Du sommeil satisfait sous le joug de l'instinct ;  
C'est le détrônement du maître, le Destin ;  
Pour l'âme inerte, à qui l'idéal se révèle,  
C'est l'émoi d'un pauvre homme, endormi dans l'oubli,  
Qu'au jour vient ressaisir la misère en son lit.  
D'un aiguillon divin leur volonté blessée  
Se sent libre ; elle voit son crime, le comprend,  
O triste conscience, et s'étonne en pleurant !  
De ce cruel remords, sa première pensée !...





# **TABLE**



<i>Preface par Sully Prudhomme</i> .....	
<i>Introduction</i> .....	XIX
<i>Prologue</i> .....	I
I. L'Enfance.....	15
II. Les Bacchantes .....	21
III. Les Argonautes.....	29
IV. Apollon.....	47
V. Eurydice.....	71
VI. La Charité.....	117
VII. Le Sacrifice.....	149



**IMP. JOUVE & C<sup>ie</sup>, 15, RUE RACINE, PARIS. — 5473-22**

# LIBRAIRIE JOUVE

---

EMMY ALLAMBY

Futilités Roman. . . . . 5 .

P. A. CHAMPGEUR

Ce qu'elles ne disent pas... Pensées désordonnées sur  
les femmes et sur l'amour. . . . . 2 .

FRANÇOIS DECHELETTE

L'argot des poilus. . . . . 3 .

HENRY FRANTZ

Fleurs d'âme. Poésies . . . . . 3 .

AMÉLIE MURAT

Humblement sur l'autel. Poésies . . . . . 2,50

LOUIS NAUPLY

L'Amour tel qu'on le parle. . . . . 2,50.

FRÉDÉRIC PLESSIS

La Couronne de lierre. Poésies. . . . . 5 .

ERNEST PRÉVOST

Poèmes de tendresse . . . . . 3,50

L'Ame Inclinée. Poèmes. . . . . 3,50

AUGUSTE PRIEUR

Torts et Manies . . . . . 4,50

HENRI RENARD

Les Odes d'Horace. Traduction en vers français. . . . . 4,50

ÉMILE VINCHON

Maurice Rollinat. Étude bibliographique et littéraire. 6,50

M. L. VIGNON

Ciels clairs de France. Poésies. . . . . 3,50

GILBERT LÉLY

Chefs-d'œuvre des Poètes Galants du XVIII<sup>e</sup> siècle. 6 .